

Michael Scott

LE NÉCROMANCIEN

*Les secrets de
l'immortel*

NICOLAS FLAMEL



NICOLAS FLAMEL

LIVRE IV

Traduit de l'anglais par Frédérique Fraisse

Pocket Jeunesse

LE NECROMANCIEN

PROLOGUE

J'ai peur.

Pas pour moi, mais pour ceux que je laisserai derrière moi, Pernelle et les jumeaux. Je me suis résigné : nous ne récupérerons pas le Codex à temps pour sauver ma femme. Il reste une semaine, deux au maximum, avant que la vieillesse ne reprenne ses droits.

Je ne veux pas mourir. J'ai passé sur cette terre six cent soixante-dix ans, et il y a encore tant de choses que je n'ai pas faites...

Je suis néanmoins heureux d'avoir vécu si longtemps et découvert les jumeaux de la légende. Je suis aussi fier d'avoir commencé leur apprentissage des magies élémentaires. Sophie en maîtrise trois, Josh juste une, mais il a démontré d'autres talents et fait preuve d'un courage extraordinaire.

Nous sommes rentrés à San Francisco, laissant Dee pour mort à Londres. J'espère ne plus jamais entendre parler de lui. Toutefois, cela me perturbe que Machiavel soit de ce côté-ci de l'Atlantique. Pernelle l'a piégé, lui et son comparse, sur Alcatraz, en compagnie d'innombrables créatures de cauchemar. J'ignore combien de temps le Rocher pourra retenir quelqu'un comme l'immortel Italien.

Pernelle et moi sommes d'accord sur un point : Alcatraz est une menace que nous devons affronter tôt ou tard. Savoir que les cellules sont remplies de monstres nous glace les sangs.

Nous avons reçu une nouvelle plus perturbante encore. Jeanne et Scathach ont disparu. Le nexus de Notre-Dame aurait dû les conduire sur le mont Tamalpais ; or elles n'y sont jamais apparues. Saint-Germain est fou d'inquiétude ; j'ai beau lui rappeler que Scatty a plus de deux mille cinq cents ans et qu'elle est une guerrière invincible, il se ronge tout de même les sangs.

Moi, ce sont les jumeaux qui m'inquiètent. Je ne sais plus comment ils me considèrent. J'ai toujours su que Josh émettait des réserves à mon sujet ; à présent, je les sens tous les deux craintifs et méfiants. Il est vrai qu'ils ont découvert des pans de mon histoire que j'aurais préféré tenir cachés à jamais. Je ne suis pas fier de certains de mes actes, mais je ne regrette rien. J'ai agi en mon âme et conscience pour la survie de l'espèce humaine, et je recommencerai s'il le faut.

Les jumeaux sont retournés chez leur tante, à Pacific Heights. Je leur ai donné un jour ou deux pour se reposer. Ensuite, nous reprendrons la route. Leur formation doit être achevée. Il faut qu'ils soient prêts quand les Ténébreux reviendront.

Et ce jour ne va guère tarder.

Extrait du journal de Nicolas Flamel, alchimiste

*Rédigé en ce mardi 5 juin
à San Francisco, ma ville d'adoption*

MARDI 5 JUIN

CHAPITRE UN

— Je pensais pas revoir cet endroit un jour ! s'exclama Sophie Newman.

— Et moi, je ne pensais pas être aussi heureux de revenir ici, enchaîna Josh. Le quartier a l'air... je ne sais pas... différent.

— Tu te trompes, c'est nous qui ne sommes plus les mêmes.

Les jumeaux Sophie et Josh Newman descendaient Scott Street dans Pacific Heights ; ils se rendaient chez leur tante, Agnès, qui habitait au coin de Sacramento Street. Cinq jours plus tôt - soit le jeudi 31 mai - ils étaient partis travailler, Sophie à *La Tasse de café*, Josh à la librairie en face. Une journée ordinaire... qui allait être la dernière journée ordinaire qu'ils vivraient.

Ce jeudi-là, leur monde avait changé à jamais. Tout comme eux, physiquement et mentalement.

— Qu'est-ce qu'on va lui dire ? demanda Josh, nerveux.

Leur tante, âgée de quatre-vingt-quatre ans, n'était pas une parente proche. Était-elle la sœur de leur grand-mère, une cousine, une amie ? Sophie l'ignorait. Bien que douce, la vieille dame piquait des crises dès que les jumeaux avaient

cinq minutes de retard. Elle les rendait fous, rapportant à leurs parents le moindre de leurs faits et gestes.

— Pas de panique, répondit Sophie. On s'en tient à l'histoire qu'on a racontée à papa et maman : d'abord, la librairie a fermé parce que Pernelle ne se sentait pas bien ; ensuite, quand elle est sortie de l'hôpital, les Flamel...

— Les Fleming, rectifia Josh, Perry et Nick Fleming.

— Oui, les Fleming nous ont invités dans leur maison du désert.

— Et pourquoi la librairie a-t-elle fermé ?

— Fuite de gaz.

— O.K. Fuite de gaz. Où se trouve la maison du désert ? continua Josh.

— Dans le parc national de Joshua Tree.

— Pigé. Tu sais qu'on va avoir droit à un interrogatoire serré ?

— Je sais. Et ça va commencer dans quelques minutes !

— Je pensais..., commença Josh. Et si on leur disait la vérité ?

Les jumeaux traversèrent Jackson Street et se trouvèrent en vue de la demeure victorienne en bois blanc de leur tante, trois pâtés de maisons plus loin.

Sophie secoua la tête.

— Je récapitule : tu veux raconter à nos parents qu'ils ont travaillé toute leur vie pour rien ? Que tous les domaines qu'ils ont étudiés - histoire, archéologie, paléontologie... - sont bourrés d'erreurs ? Quelle idée géniale ! Vas-y, cours le leur dire ! Je te regarde.

Mal à l'aise, Josh haussa les épaules.

— D'accord, d'accord. On ne leur en parle pas.

— Pas dans l'immédiat, en tout cas.

— Tope là. Mais cela se saura tôt ou tard. Tu les connais, il est impossible de leur cacher quoi que ce soit.

Une limousine noire extralongue aux vitres teintées les dépassa au ralenti. Penché en avant, le chauffeur vérifiait les numéros des maisons dans la rue bordée d'arbres. Puis il mit le clignotant et se gara un peu plus loin.

Josh désigna la voiture d'un coup de menton.

— Tiens, on dirait qu'elle s'arrête devant chez Tante Agnès.

Sophie jeta un regard distrait dans cette direction.

— J'aimerais juste avoir quelqu'un à qui parler, tu comprends ? Une personne comme Gilgamesh.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— J’espère qu’il va bien.

La dernière fois qu’elle avait vu l’immortel, il avait une flèche tirée par le Dieu Cornu fichée dans la poitrine.

— Tu pourrais m’écouter ! s’emporta-t-elle.

— La limousine s’est bien arrêtée devant la maison de Tante Agnès, confirma Josh.

Le chauffeur, un homme mince en costume noir, descendit de voiture et monta les marches. Sa main gantée de noir effleurait la rambarde en métal.

L’ouïe éveillée des jumeaux perçut le coup frappé à la porte. Inconsciemment, ils accélérèrent le pas.

Leur tante ouvrit la porte. Frêle, maigre, les genoux cagneux, les doigts déformés par l’arthrite, la vieille dame était renommée pour sa grande beauté dans sa jeunesse. Laquelle ne datait pas d’hier, pensa Josh. Elle ne s’était jamais mariée ; dans la famille, on racontait que son fiancé l’avait abandonnée devant l’autel l’année de ses dix-huit ans.

— Il se passe quelque chose, marmonna le garçon en s’élançant au pas de course, imité par sa soeur.

Le chauffeur remit un objet à Tante Agnès. Les yeux plissés, celle-ci examina ce qui ressemblait à une photographie. Alors qu’elle baissait la tête, le chauffeur se faufila derrière elle et se rua à l’intérieur.

— Empêche la voiture de partir ! cria Josh à sa jumelle.

En quatrième vitesse, il remonta la rue, grimpa les marches et pénétra dans la maison.

— Bonjour, Tante Agnès. Nous sommes de retour ! s'exclama-t-il en passant à côté d'elle.

La vieille femme fit un tour complet sur elle-même. La photo s'envola de ses doigts.

Arrivée près de la voiture, Sophie s'agenouilla et posa la main sur une roue arrière. Avec le pouce, elle frotta le cercle tatoué à l'intérieur de son poignet ; ses doigts s'embrasèrent aussitôt. Quand elle les appuya contre le caoutchouc, cinq « pop ! » distincts retentirent. L'air s'échappa en sifflant, et le pneu se retrouva à plat sur sa jante en métal.

— Sophie ! s'écria la vieille dame, ébahie, quand sa nièce monta les marches à son tour et l'empoigna par le bras. Que se passe-t-il ? Où étiez-vous ? Qui est ce gentil jeune homme ? Ce n'est pas Josh qui vient d'entrer ?

Sans un mot, Sophie l'éloigna de la porte, pour que Josh ou le chauffeur ne la bousculent pas en sortant précipitamment.

Josh pénétra dans le couloir sombre et s'aplatit contre le mur en attendant que ses yeux s'habituent à l'obscurité. La semaine précédente, il n'aurait rien fait de tel. Il faut dire que, la semaine précédente, il n'aurait jamais poursuivi un inconnu

dans la maison... Il aurait agi avec bon sens et appelé la police. Il se rappela le porte-parapluie derrière la porte et s'empara d'une des grosses cannes de sa tante. Ce n'était pas Clarent, mais cela devrait faire l'affaire.

Tête penchée sur le côté, le garçon demeura immobile, à l'écoute. Où était l'intrus ?

Le palier craqua. Le jeune homme élégant dévala l'escalier. Il ralentit quand il remarqua Josh, mais ne s'arrêta pas. De plus près, Josh vit qu'il était asiatique.

L'adolescent fit un pas en avant. Il brandissait la canne comme une épée.

— Tu penses aller où comme ça ? lança-t-il.

— Je passe à côté de toi ou à travers toi, c'est comme tu veux, déclara l'autre dans un anglais parfait, avec une pointe d'accent japonais.

— Que fais-tu ici ?

— Je cherche quelqu'un.

L'étranger finit de descendre l'escalier et avança vers la porte d'entrée. Josh lui barra la route avec sa canne.

— J'attends ta réponse.

L'inconnu arracha la canne des mains de Josh et la brisa en deux sur son genou. Josh grimaça - cela devait faire mal...

L'homme jeta les morceaux par terre et déclara :

— Je n'ai rien à te dire.

Il sortit de la maison et, d'un pas agile, il se dirigea vers la voiture. Il stoppa net quand il vit le pneu à plat. Un grand sourire aux lèvres, Sophie agita la main.

La vitre arrière s'abaissa un peu. Le Japonais parla à toute allure en montrant la roue.

Soudain, la portière s'ouvrit, et une jeune femme descendit de la limousine. Elle portait un magnifique tailleur noir sur un chemisier en soie blanche, des gants noirs et de petites lunettes de soleil rondes. Ses cheveux roux hérissés et sa peau pâle couverte de taches de rousseur la trahirent cependant.

— Scathach ! s'écrièrent en chœur les jumeaux, ravis.

Le sourire de la femme révéla des dents de vampire.

Elle ôta ses lunettes qui cachaient des yeux vert vif.

— Absolument pas ! grogna-t-elle. Je suis Aifé des Ombres. Et je veux savoir ce que vous avez fait de ma sœur jumelle.

CHAPITRE DEUX

— Je ne pensais pas revoir cet endroit un jour ! s'exclama Nicolas Flamel quand il se retrouva devant la porte de derrière de la Petite Librairie.

— Moi non plus, enchérit Pernelle.

Comme le battant était coincé, Nicolas appuya l'épaule contre le bois et poussa fort. La porte racla le sol dallé, la pauteur les frappa de plein fouet - mélange douceâtre de bois pourri et de papier moisi. Cette odeur écœurante de décomposition fit tousser Pernelle qui, la main sur la bouche, cligna des yeux pour chasser des larmes soudaines.

— Quelle horreur !

Nicolas inspira avec précaution. Il percevait encore les relents sulfureux d'œuf pourri laissés par Dee dans l'atmosphère saturée. Le couple s'engagea dans le couloir sombre flanqué de cartons remplis de livres d'occasion. Zébrés de noir, certains commençaient à gondoler. Ceux qui étaient éventrés avaient déversé leur contenu sur le sol.

Pernelle effleura un livre et son index se couvrit de moisissures noires. Elle le montra à son époux.

— Alors ?

— Le docteur et moi nous sommes battus

— Je vois ça ! Et tu as gagné, ajouta Pernelle avec un sourire.

— J'ai gagné... Tout est relatif.

Nicolas ouvrit la porte au bout du couloir.

— J'ai peur que le magasin n'ait subi quelques dommages.

Il se retourna, prit Pernelle par la main et entra dans la salle aux milliers d'ouvrages.

— Oh ! Nicolas ! lâcha Pernelle.

La librairie était dévastée.

Une épaisse couche de moisissure verdâtre et velue recouvrait le moindre objet ; l'odeur de soufre les prenait à la gorge. Les livres gisaient aux quatre coins de la pièce, pages déchirées, couvertures arrachées, dos défoncés, parmi les tables écrasées et les étagères brisées. Une grande partie du plafond manquait, le plâtre pendouillait tel un linge en lambeaux, révélant les solives et les fils électriques. L'entrée de la cave s'apparentait désormais à un trou béant dont l'encadrement en bois ressemblait à un fatras noir parsemé de champignons. De petits asticots blancs se tortillaient dans la boue. Le tapis aux couleurs vives, au centre, avait rétréci jusqu'à devenir une horrible carpette grise et élimée.

— Destruction et pourriture, murmura Pernelle. La carte de visite de Dee.

La grande et élégante femme se déplaça à pas prudents dans la pièce. Le moindre objet qu'elle touchait tombait en poussière ou se réduisait en poudre qui libérait des spores. Les lames du parquet, spongieuses et collantes, craquaient sous ses pas et menaçaient à tout moment de l'expédier au sous-sol. Elle pivota lentement, les mains sur les hanches. Ses grands yeux verts étaient remplis de larmes. Elle adorait cette librairie où ils avaient vécu et travaillé pendant dix ans. Ils avaient exercé plusieurs métiers au cours des siècles, mais cet endroit plus que tout autre lui rappelait sa jeunesse avec Nicolas, quand il était écrivain public et libraire à Paris au XIV^e siècle. À l'époque, ils menaient une existence simple et ordinaire, jusqu'à ce jour fatal où Nicolas avait acheté le Codex, le Livre d'Abraham le Juif, à un homme à la capuche rabattue sur la tête et aux yeux d'un bleu surprenant. Ce jour-là, leur vie avait basculé, et ils avaient pénétré dans un monde extraordinaire où les apparences étaient trompeuses et les personnes indignes de confiance.

Elle dévisagea Nicolas. Immobile sur le seuil de la porte, l'air dévasté, il examinait sa boutique.

— Nicolas..., chuchota-t-elle.

Quand il leva les yeux, elle fut étonnée de constater à quel point il avait vieilli en une semaine. Pendant des siècles, son apparence avait très peu changé. Avec ses cheveux coupés

court, son visage lisse et ses yeux pâles, on lui donnait la cinquantaine, son âge réel quand ils avaient commencé à préparer la potion d'immortalité. Aujourd'hui, il paraissait avoir vingt ans de plus. Il avait quasiment perdu tous ses cheveux, des sillons profonds striaient son front, des pattes-d'oie creusaient le coin de ses yeux. Des taches brunes parsemaient le dos de ses mains.

L'Alchimiste surprit son regard. Il lui décocha un sourire triste.

— Je sais. J'ai l'air vieux. Mais je suis encore bien conservé pour un type qui a vécu six cent soixante-dix-sept ans.

— Soixante-seize, corrigea Pernelle. Ton anniversaire est dans trois mois.

Nicolas s'avança pour prendre Pernelle dans ses bras et la serrer fort contre lui.

— Seulement je ne serai pas là pour le fêter, lui chuchota-t-il à l'oreille. J'ai plus utilisé mon aura en une semaine qu'en deux décennies. Et sans le Codex...

Il n'avait pas besoin de finir sa phrase. Sans le sortilège d'immortalité qui apparaissait une fois par mois en page 7 du Codex, les Flamel vieillissaient à nouveau et la mort s'ensuivrait vite tandis que les années accumulées les rattraperaient.

Pernelle le repoussa soudain.

— Nous ne sommes pas encore morts ! s'exclama-t-elle dans le patois français de son enfance. Nous avons déjà été en fâcheuse posture et nous avons survécu !

Une infime partie de son aura crépita autour d'elle, des tourbillons de vapeur glacés s'échappèrent de sa peau.

Nicolas croisa les bras sur son torse étroit.

— Nous possédions le Codex, lui rappela-t-il dans la même langue.

— Je ne parle pas d'immortalité, rétorqua Pernelle avec un fort accent breton. Nous avons vécu pendant des siècles, Nicolas. Des siècles ! Tu sais pourquoi je n'ai pas peur de mourir ? Parce que nous partirons ensemble. Je ne pourrais pas supporter de vivre sans toi.

L'Alchimiste se contenta de hocher la tête. Il n'imaginait pas une seconde sa vie sans Pernelle.

— Nous devons continuer comme avant, insista-t-elle, et nous battre pour la survie de l'humanité.

Pernelle s'empara de ses bras ; ses doigts s'enfoncèrent dans la peau de Nicolas. Son visage se durcit.

— Pendant plus de six cents ans, nous avons protégé le Codex et tenu les Ténébreux à l'écart de la Terre. Aujourd'hui, Nicolas, nous n'avons plus rien à perdre. Nous n'avons plus besoin de nous cacher pour le salut du livre. Attaquons !

Combattons les Ténébreux !

Mal à l'aise, l'Alchimiste acquiesça. Parfois, Pernelle lui faisait peur. Bien qu'ils fussent mariés depuis des siècles, il ignorait encore tant de choses à son sujet, comme cet extraordinaire pouvoir qui lui permettait de voir l'ombre des défunts.

— Tu as raison, nous n'avons plus rien à perdre, répéta Nicolas à voix basse.

— Cette fois-ci, nous possédons un avantage : les jumeaux.

— Tu sais, ils ne nous font pas totalement confiance, lui apprit Nicolas. À Londres, ils ont eu connaissance de l'existence des autres jumeaux.

— Ah ! De la bouche de Gilgamesh ?

— Oui. Du Roi. Désormais, ils risquent de remettre en question ce qu'on pourra leur dire.

— Eh bien, conclut Pernelle avec un sourire lugubre, disons-leur la vérité ! Toute la vérité.

Nicolas soutint son regard d'acier pendant quelques instants avant de tourner la tête.

— Et rien que la vérité.

Il soupira. Dès qu'elle eut quitté la pièce, il marmonna :

— Mais la vérité est une lame à double tranchant, une arme

redoutable.

— J'ai entendu, cria-t-elle.

CHAPITRE TROIS

Vous allez me faire le plaisir d'appeler vos parents immédiatement, ordonna Tante Agnès, les sourcils froncés. Ils sont morts d'inquiétude. Vous savez qu'ils me téléphonent trois fois par jour ? Pas plus tard que ce matin, ils m'ont dit qu'ils préviendraient la police de votre disparition si vous n'étiez pas rentrés ce soir.

Elle s'interrompit avant d'ajouter sur un ton dramatique :

— Ils parlaient de kidnapping.

— Nous n'avons pas été kidnappés ! Nous avons eu les parents au téléphone il y a deux ou trois jours, marmonna Josh, qui ne parvenait pas à se rappeler la date exacte.

Était-ce vendredi... ou samedi ? Il jeta un regard en coin à sa sœur qui aurait pu l'aider si elle n'avait pas été obnubilée par le sosie de Scathach. Il avait reçu un mail de ses parents le... Était-ce samedi quand ils se trouvaient tous à Paris ? Maintenant qu'ils étaient de retour à San Francisco, l'enchaînement des événements s'embrouillait dans sa mémoire.

— On vient juste d'arriver, déclara-t-il - ce qui était vrai.

Puis il embrassa sa tante à la va-vite.

— Comment ça va ? Tu nous as manqué.

— Vous auriez dû m'appeler, insista la petite femme.

Ses yeux gris silex s'écarquillèrent derrière ses énormes lunettes.

— Je me suis fait un sang d'encre. J'ai téléphoné une dizaine de fois à la librairie. Vous ne décrochez jamais votre portable ?

— Nous n'avions pas de réseau la plupart du temps, répondit Josh, se tenant à la vérité. Et puis j'ai perdu le mien, ajouta-t-il, ce qui était aussi la vérité - son téléphone et ses affaires avaient disparu lors de la destruction d'Yggdrasill par Dee.

— Non ! C'est le troisième cette année, s'exclama la vieille dame, l'air dégoûté.

— Le deuxième, marmonna Josh.

Tante Agnès gravit lentement les marches. Elle repoussa Josh qui voulait l'aider.

— Je me débrouille très bien toute seule ! aboya-t-elle avant de finalement lui prendre le bras.

Depuis le seuil de la porte, elle toisa Sophie, qui se tenait près de la femme rousse.

— Sophie, tu viens ?

— Une minute, ma tante.

Elle regarda son jumeau puis la porte ouverte.

— J'arrive dans une minute, Josh, ajouta-t-elle. Et si vous nous prépariez une bonne tasse de thé ?

Josh allait secouer la tête quand les doigts de sa tante s'enfoncèrent dans son bras avec une force surprenante.

— Pendant que l'eau bout, tu en profiteras pour appeler tes parents.

Puis elle s'adressa à Sophie :

— Et toi, ne tarde pas trop !

— D'accord !

Dès que Josh et Tante Agnès eurent disparu à l'intérieur, Sophie se tourna vers l'inconnue.

— Qui êtes-vous ?

— Aifé, répondit la femme, qui prononçait son nom « i-fa ».

Elle se pencha, ses mains gantées de noir effleurèrent le pneu crevé puis elle parla une autre langue - le japonais, reconnut Sophie. Le jeune homme que Josh avait rencontré dans la maison ôta sa veste, la jeta sur le siège avant de la limousine puis il ouvrit le coffre et en sortit une clé en croix et un cric. Après avoir accroché le cric sous la lourde voiture, il la souleva

avec aisance et commença à changer la roue.

Aifé se frotta les mains puis croisa les bras. La tête penchée, elle fixa Sophie.

— C’était inutile, commenta-t-elle avec une pointe d’accent.

— On a cru que vous vouliez enlever notre tante.

Ce nom, Aifé, faisait tourbillonner une dizaine de pensées et d’images étranges dans son cerveau. Était-ce Scathach ou Aifé qui apparaissait dans ces souvenirs ? Sophie peinait à les distinguer.

— Nous devons vous en empêcher.

Aifé sourit sans dévoiler ses dents.

— Si j’avais voulu kidnapper votre tante, serais-je venue en pleine journée ?

— Je ne sais pas. À vous de me le dire.

Aifé replaça ses petites lunettes noires sur son nez, ce qui dissimula ses yeux verts, et réfléchit quelques instants.

— Peut-être que oui. Peut-être que non. Mais si j’avais voulu l’enlever, je ne m’en serais pas privée.

Cette fois-ci, son sourire découvrit ses dents de vampire.

— Vous êtes Aifé des Ombres, déclara Sophie.

— Je suis la sœur de Scathach. Nous sommes jumelles et je suis l'aînée.

Sophie fit un pas en arrière quand les souvenirs de la Sorcière affleurèrent enfin.

— Scathach m'a parlé de sa famille, mais elle n'a jamais mentionné de sœur, continua Sophie, qui décida de garder les connaissances d'Endora dans sa manche.

— Cela ne m'étonne pas, nous nous sommes disputées.

— Disputées ? répéta Sophie, qui savait le motif de leur querelle, un garçon, et même son nom.

— Pour un garçon, compléta Aifé avec une pointe de tristesse.

Elle scruta la rue avant de revenir à Sophie.

— Nous ne nous sommes pas parlé depuis très longtemps.

Aifé esquaissa un rapide haussement d'épaules.

— Elle m'a reniée. Je l'ai reniée. Mais je ne l'ai jamais perdue de vue. C'est toujours comme ça avec les jumeaux !

Sophie hocha la tête. Elle savait exactement de quoi parlait Aifé. Alors que Josh était plus grand et plus fort qu'elle, elle le considérait toujours comme son « petit frère ».

— Josh et moi sommes jumeaux.

— Vraiment ! s'étonna Aifé.

Penchant un peu la tête en avant, elle examina Sophie par-dessus ses lunettes noires.

— Et vous avez été éveillés tous les deux...

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? l'interrompt Sophie.

— Scathach est partie. Je l'ai senti. Elle a quitté ce royaume des Ombres-ci. Nous sommes connectées par des liens similaires à ceux qui t'attachent à Josh, je suppose. J'ai toujours su quand elle souffrait, était blessée, avait faim, peur...

Sophie hocha la tête malgré elle car elle ressentait parfois la douleur de son frère. Quand il s'était cassé des côtes au football, elle avait senti une piqûre au flanc. Quand il avait failli se noyer à Hawaii, le manque d'oxygène l'avait réveillée en sursaut. Lorsqu'elle s'était démis l'épaule au taekwondo, celle de son frère avait enflé et bleui exactement comme la sienne.

Aifé aboya une question en japonais ; le chauffeur lui répondit une seule syllabe.

— Nous pouvons continuer de discuter au milieu de la rue, poursuit la femme tout en montrant la pointe de ses canines, ou bien tu m'invites chez toi où nous discuterons confortablement ?

Une minuscule alarme se déclencha dans la tête de Sophie. Les vampires ne passaient pas un seuil de maison à moins d'être invités. Aussitôt, elle sut qu'elle ne proposerait jamais à ce vampire d'entrer. Il y avait quelque chose chez elle... Lentement, délibérément, Sophie laissa remonter à la surface les derniers souvenirs demeurés au fond de son esprit. Soudain, Aifé des Ombres ne fut plus du tout une inconnue pour elle. Images et souvenirs la terrifièrent. Les yeux écarquillés par l'horreur, Sophie recula à nouveau. Elle se rendit compte juste à temps de la présence du chauffeur derrière elle. Aussitôt, elle plaça le pouce sur son tatouage au poignet, mais l'homme fut plus rapide. Il lui plaqua les bras le long du corps avant qu'elle ne puisse invoquer sa magie du Feu. Aifé fit un pas en avant, s'empara des poignets de Sophie et les tordit pour mieux voir le dessin gravé dans sa chair par Saint-Germain. Sophie eut beau se débattre, le chauffeur la maintenait d'une poigne d'acier, au point que ses doigts fourmillaient.

— Lâchez-moi ! Josh vous...

— Ton jumeau ne peut pas te défendre.

Aifé ôta un de ses gants en cuir et prit la main de Sophie entre ses doigts froids. Une fumée d'un gris sale s'éleva de la peau pâle du vampire. Elle frotta son pouce contre le bracelet celtique autour du poignet de Sophie et s'arrêta au niveau du point rouge entouré d'un cercle doré.

— Ah ! Le signe de *Tine*. La marque du feu. Tu comptais me

brûler vive ?

— Lâchez-moi ! grogna Sophie.

Quand elle essaya de donner un coup de pied à son agresseur, il resserra davantage son étreinte, ce qui lui fit peur. Même la Sorcière d'Endor craignait Aifé des Ombres. Le vampire examina le tatouage de Sophie de plus près.

— Ceci est l'œuvre d'un maître. Qui t'a offert ce... cadeau ?

Elle pinça les lèvres en prononçant ce mot.

Sophie serra les dents. Jamais elle ne révélerait quoi que ce fût à cette femme.

Les lunettes d'Aifé glissèrent sur son nez, dévoilant ses yeux, semblables à des éclats de verre émeraude.

— Maui ? Prométhée ? Xolotl ? Pelée ? Agni ? Non, non, non... Vous venez de Paris, ce doit donc être un Français...

Elle regarda le chauffeur vêtu de noir par-dessus l'épaule de Sophie.

— Y a-t-il un Maître du Feu dans la capitale française ?

— Ton vieil adversaire, le comte, vit là-bas, répondit l'homme en anglais.

— Saint-Germain, grogna Aifé.

Comme Sophie écarquillait les yeux, elle sourit avec agressivité.

— Saint-Germain le menteur. Saint-Germain le voleur. J'aurais dû le tuer quand j'en avais l'occasion... Toi, emmène-la ! Continuons cette conversation en privé.

Lorsque Sophie ouvrit la bouche pour crier, Aifé lui plaça l'index contre l'arête du nez. Son aura grise s'échappa de ses doigts ; la fumée s'enroula autour de la tête de Sophie, s'infiltra dans ses narines et sa bouche.

De son côté, Sophie tenta d'activer la sienne. Elle crépita à peine autour de son corps et la jeune fille s'évanouit.

CHAPITRE QUATRE

Agnès composa un numéro abrégé puis tendit le téléphone à Josh.

— Tu vas parler à tes parents, ordonna-t-elle. Où est Sophie ? Et qui est cette fille avec qui elle parle dehors ?

— La sœur d'une copine, répondit Josh, le combiné à l'oreille.

On décrocha au bout d'une sonnerie seulement.

— Agnès ?

— Papa ! C'est Josh.

— Josh !!

Le jeune homme sourit en entendant le soulagement dans la voix de son père puis la gêne et la culpabilité prirent le dessus.

— Tout va bien ? demanda Richard Newman. Comme les parasites avalaient une syllabe sur deux,

Josh se boucha une oreille et se concentra sur les sons.

— Oui, papa. Nous sommes en pleine forme. Nous venons de

rentrer à San Francisco.

— Ta mère et moi commençons à sérieusement nous inquiéter, tu sais.

— Nous étions avec les Fla... les Fleming. On n'avait pas de réseau, mais on a quand même réussi à lire votre mail dimanche soir. Merci pour la photo des dents de requin. Je n'ai pas reconnu l'espèce mais, d'après la taille, j'en déduis que c'est un requin d'eau douce.

Josh souhaitait changer de sujet à tout prix.

— Bien vu, mon fils. C'est un *Lissodus* du Crétacé supérieur. En plus, il est parfaitement conservé.

— Et vous, ça va ? l'interrogea Josh pour que son père continue de parler.

Il jeta un coup d'œil à la porte. Si seulement Sophie revenait. Il pouvait distraire son père avec une foule de questions, mais cela ne marcherait pas avec sa mère. Elle devait d'ailleurs piétiner derrière son épaule et risquait de lui arracher le combiné des mains à tout moment.

— Comment se passent les fouilles ?

— Super ! Nous avons découvert un nouveau spécimen, un cératopsidé si mes observations sont bonnes.

Le vent soufflait à l'autre bout de la ligne ; poussières et sable

crissaient contre le haut-parleur. Josh fronça les sourcils. Ce mot lui était familier. Plus jeune, il connaissait le nom de centaines de dinosaures.

— C'est un dinosaure à cornes ? demanda-t-il.

— Oui, du Crétacé. Il a dans les soixante-quinze millions d'années. Nous avons aussi trouvé un petit site Anasazi intact dans un des canyons et des pétroglyphes extraordinaires du peuple Fremont près du Range Creek.

Réjoui par l'enthousiasme bouillonnant de son père, Josh s'approcha de la fenêtre. Il devait absolument gagner du temps...

— Quelle tribu appelle-t-on les Anciens en navajo ? l'interrogea Josh, qui connaissait déjà la réponse. Les Fremonts ou les Anasazi ?

— Les Anasazi, répondit Richard Newman. Pour être précis, la traduction exacte est « ancêtres ennemis ».

Ces deux mots pétrifièrent Josh. Deux jours plus tôt, ils n'auraient rien signifié pour lui, mais depuis il avait appris l'existence des Aînés, la race qui avait dominé le monde dans un passé lointain. Peu à peu, il avait compris que chaque mythe, chaque légende contenait un soupçon de vérité.

— Ancêtres ennemis, répéta-t-il d'une voix qui se voulait posée. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne sais pas, mais je préfère dire le peuple ancestral ou Hisatsinom.

— Mais quel nom étrange, tu ne trouves pas ? insista Josh. Qui l'utilisait à ton avis ? Ils ne pouvaient pas se référer à eux-mêmes de manière si péjorative ?

— Peut-être une autre tribu. Ou des étrangers...

— Et qui existait avant eux, papa ? Qui y avait-il avant les Anasazi et les Fremonts ?

— Nous l'ignorons, admit Richard Newman. C'était la période dite archaïque. Mais quel est cet intérêt soudain pour les Amérindiens ? Je croyais que l'archéologie te barrait !

— Je m'intéresse depuis peu à l'histoire et au monde antique, avoua Josh.

Au même moment, il vit par la fenêtre la sœur de Scatty poser la main sur le front de Sophie. Celle-ci s'effondra dans les bras du chauffeur en costume sombre. Il fut horrifié quand le vampire le regarda droit dans les yeux et dévoila ses crocs en un semblant de sourire.

Sans crier gare, la femme ouvrit la portière arrière, le chauffeur étendit Sophie sur la banquette puis Aifé salua Josh d'un geste moqueur.

Ce dernier crut recevoir un grand coup de poing dans le ventre. Incapable de respirer, le cœur battant à vive allure, il

bredouilla :

— Papa... Je reviens... dans une sec...

Il lâcha l'appareil et se rua dans le couloir. Il ramassa les deux morceaux de canne abandonnés par le chauffeur, poussa la porte et faillit dégringoler dans l'escalier. La voiture était encore là ! Aifé l'attendait patiemment.

— Rendez-moi ma sœur ! hurla-t-il.

— Non, répondit Aifé sur un ton léger.

Josh se précipita vers la voiture ; il essaya de se rappeler tout ce que Jeanne d'Arc lui avait enseigné lors de leurs combats à l'épée et regretta de ne plus avoir Clarent sur lui. Même Scatty qui ne craignait rien ni personne avait été terrifiée par la lame en pierre. Sa seule arme à présent consistait en deux moitiés de canne.

Le vampire pencha la tête et sourit.

Tandis que Josh courait, la panique embrasa son aura et une lueur dorée entoura son corps. Dès qu'il aperçut sa sœur, immobile à l'arrière de la limousine, sa peur se transforma en une rage folle. Tout à coup, son aura flamboya, sa peau dégagea une vapeur dorée, ses yeux se transformèrent en pièces de monnaie fondue. Son aura se durcit autour de ses mains, les recouvrit de gants métalliques puis elle s'écoula le long des bâtons en bois qui devinrent des tiges en or. Il avait la gorge serrée et sa voix prit une intonation grave et râpeuse,

plus animale qu'humaine.

— *Rendez-moi... ma... sœur...*

Le sourire arrogant d'Aifé se volatilisa. Elle cria un seul mot en japonais avant de bondir dans la limousine et de claquer la portière derrière elle. Le moteur ronfla, les pneus arrière patinèrent et fumèrent sur le bitume.

— Non ! cria Josh.

Il atteignit la voiture au moment où elle démarrait en trombe. D'un coup de tige en or, il brisa la vitre arrière la plus proche de lui. Le verre se transmua en une poudre blanche et la canne laissa une longue traînée dans le métal noir et luisant. Un autre coup fit une marque profonde dans la porte du coffre et fissura un phare. Les roues crissèrent au bout de la rue. De désespoir, Josh lança les bâtons dorés dans sa direction, mais au moment où il les lâcha, ils reprirent leur apparence initiale et les deux bouts de bois heurtèrent le pare-chocs sans provoquer de dégâts.

Tandis qu'il courait après la voiture, Josh sentit son aura vibrer dans tout son corps, lui communiquer vitesse et force. Il était conscient d'avancer plus vite qu'en temps normal mais la limousine accélérail. Sans ralentir, elle traversa une intersection puis tourna au coin dans un nouveau crissement effroyable avant de disparaître.

Ses forces l'abandonnèrent aussi vite qu'elles avaient surgi. Josh s'écroula à quatre pattes en bas de Scott Street, le cœur

battant à se rompre, chaque muscle tendu et en feu. Des points noirs dansaient devant ses yeux et il crut qu'il allait vomir. La lueur dorée quitta ses mains, son aura s'envola telle de la vapeur jaune. Perclus de douleurs, épuisé, il tremblait de tous ses membres et une crampe lui traversa soudain le mollet. Paralysé par la douleur fulgurante, il enfonça le talon dans le sol, poussa fort pour l'apaiser. Puis, nauséux et malheureux, il se releva et revint chez sa tante en boitillant. Il devait absolument retrouver sa jumelle qu'avait kidnappée Aifé.

Ce qui impliquait de retourner auprès de Nicolas et de Pernelle Flamel.

CHAPITRE CINQ

Ce royaume des Ombres s'appelait Xibalba.

Comptant parmi les plus anciens, il n'était ni beau ni complexe mais étonnamment simple.

Composé d'une grotte d'une grandeur impossible et d'une hauteur inimaginable, Xibalba était parsemé de petits cratères de lave noire bouillonnants. De temps à autre, l'un d'eux entraînait en éruption, crachait des globules épais de roche liquide dans les airs et faisait danser des ombres rouges et noires sur les parois. L'air empestait le soufre ; la seule lumière provenait des moisissures jaunâtres tapissant les murs et des immenses stalactites accrochées au plafond à peine visible.

Chaque royaume des Ombres s'ouvrait sur un ou deux royaumes. Xibalba était unique en son genre car il touchait neuf royaumes différents. Certains le surnommaient « le Carrefour ». Neuf ouvertures distinctes étaient disposées à intervalles réguliers autour de la grotte. Chacune comprenait des sculptures et des gravures de glyphes grossiers et massifs. Pourtant, alors que les moisissures poisseuses et luisantes dissimulaient la majeure partie des parois, aucune ne s'approchait des symboles. Ils désignaient les portes des

royaumes des Ombres.

En temps habituel, rien ne bougeait à Xibalba si ce n'était la lave bouillonnante, mais, à cet instant, un flux continu de messagers papillonnait et s'activait d'une ouverture à une autre. Ceux à la peau tannée ressemblaient à des chauves-souris, ceux qui étaient couverts de fourrure à des rats. Ni animaux ni vivants, ils avaient été créés dans le simple but de transporter un message des Ténébreux jusqu'au moindre monde connecté. Une fois sa tâche accomplie, le messager redevenait boue, bois, cheveux et peau.

Les messagers portaient une nouvelle de taille : la condamnation à mort du Dr John Dee.

Et nul destinataire - Aîné, Nouvelle Génération, homme immortel - ne fut surpris. Un seul prix récompensait l'échec et le Dr John Dee avait échoué de manière spectaculaire.

CHAPITRE SIX

— J’ai vécu des journées bien pires, marmonna le Dr John Dee, même s’il ne se souvenait pas quand.

Après le désastre de Stonehenge et la fuite des jumeaux par le nexus, le Magicien avait passé le reste de la nuit et une partie du jour suivant dans la grange en ruine où, quelques heures plus tôt, Flamel, Sophie et Josh se cachaient. Des hélicoptères vrombissaient au-dessus de sa tête ; des sirènes de police et d’ambulance hululaient le long de l’autoroute A344. Quand l’activité policière s’était enfin calmée, en début d’après-midi, Dee avait quitté les décombres et pris à pied la direction de Londres en évitant soigneusement les grands axes. Sous son manteau, il transportait dans un linge en lambeaux un glaive en pierre, les deux qui ne faisaient qu’un, Clarent et Excalibur. L’épée vibrait et palpitait contre sa peau, tel un cœur qui bat.

Il y avait très peu de circulation sur les petites routes de campagne et Dee envisageait de voler une voiture dans le prochain village, quand un vicar entre deux âges dans une Morris Minor tout aussi ancienne s’arrêta et proposa de l’emmener.

— Vous avez de la chance, dit le vieil homme avec un accent gallois à couper au couteau. Plus personne ne passe par là

depuis qu'il y a l'autoroute.

— Ma voiture est en panne et je suis attendu à une réunion à Londres, affirma Dee.

Puis il ajusta consciemment son accent à celui du vicaire :

— Je suis un peu perdu...

— Je peux vous déposer ! Je suis content d'avoir de la compagnie, s'écria l'homme aux cheveux blancs. J'ai écouté la radio et tous ces bruits qui courent me rendent nerveux.

— Que s'est-il passé ? demanda Dee sur un ton léger et décontracté. J'ai croisé beaucoup de voitures de police.

— Où étiez-vous ces douze dernières heures ? demanda le vicaire en lui montrant son dentier dans un sourire.

— J'étais occupé. J'ai retrouvé de vieux amis et on avait du temps à rattraper !

— Alors vous avez raté quelque chose !

Dee demeura impassible.

— Une opération de sécurité exceptionnelle a interdit l'accès à la capitale hier. D'après la BBC, la cellule terroriste qui opérait à Paris voulait s'en prendre à Londres.

Il serra le volant et se tourna vers son passager.

— Vous êtes au courant, pour Paris ?

— J'ai tout lu dans les journaux, murmura le Magicien, qui secoua la tête sans le vouloir.

Machiavel contrôlait Paris. Comment les Flamel et les jumeaux avaient-ils pu passer à travers les mailles de ses filets ?

— Nous vivons une époque dangereuse.

— Oh oui, renchérit Dee. Mais il ne faut pas croire tout ce que raconte la presse.

Alors que des barrages routiers étaient installés sur toutes les grandes routes menant à la capitale, la police n'accorda guère d'intérêt à deux hommes d'âge mûr dans une voiture cabossée.

Le vicaire laissa Dee à Mayfair, en plein centre, puis le Magicien se rendit à la station de métro Green Park. Il emprunta la Jubilee Line qui le conduisit directement au cœur de Canary Wharf, où Enoch Enterprises avait établi ses quartiers généraux en Grande-Bretagne. Dee prenait un risque calculé. Son maître ténébreux avait dû mettre le bâtiment sous surveillance mais Dee espérait que tout le monde le croirait en fuite. Il ne serait pas stupide au point de se présenter au siège de sa société !

Après être entré en catimini par le parking souterrain, il se rendit dans ses bureaux au sommet de l'immeuble où il prit une longue douche princière dans sa salle de bains privée. Il

put ainsi laver la crasse des heures précédentes. L'eau chaude apaisa la douleur dans son épaule droite qu'il fit tourner avec soin. Josh avait jeté Clarent sur lui lors de la bataille dans la grange et même si Dee avait créé un bouclier à l'aide de son aura pour se protéger de l'impact, la force du coup l'avait plaqué au sol. Il pensait qu'elle était démise. Un peu plus tard, il s'aperçut qu'elle était méchamment contusionnée mais pas cassée, et il fut soulagé. Une fracture n'était pas grave - son métabolisme amélioré œuvrerait vite pour réparer les dégâts... Il pouvait aussi utiliser un peu de son aura, ce qui aurait un effet immédiat sur ses os, mais attirerait aussi les Ténébreux et leurs larbins comme des mouches.

Le Magicien enfila des habits propres, un costume et une chemise bleu marine, une cravate ornée d'un motif doré discret : la fleur de lys du Saint John's College de Cambridge. Pendant que l'eau chauffait dans la minuscule cuisine, Dee vida son coffre-fort, bourra sa ceinture porte-billets de livres sterling, d'euros et de dollars et la dissimula sous sa chemise. Le coffre contenait aussi une douzaine de passeports établis à divers noms. Dee les rangea dans les poches de sa veste. Il rassemblait ces passeports depuis des années et n'avait pas l'intention de les abandonner maintenant.

La bouilloire siffla ; le Magicien se fit une tasse d'Earl Gray. Tout en sirotant le thé parfumé, il se tourna vers le paquet enveloppé de loques sur son bureau. Un bref sourire passa sur ses lèvres. Il avait peut-être perdu une bataille, mais il avait remporté le grand prix.

Clarent et Excalibur. Ensemble. La veille, il avait tenu entre ses mains les deux épées en pierre qui avaient fusionné pour ne plus faire qu'une.

Bien qu'éloigné, Dee sentait le pouvoir qui irradiait de l'objet en lentes vagues. S'il baissait la garde, il percevait des pensées floues, chuchotées dans un nombre incalculable de langues dont il reconnaissait quelques-unes.

Soudain, il se rendit compte qu'il possédait, après avoir consacré sa vie à les chercher, les quatre anciennes Épées du pouvoir. Il en fut presque surpris. Deux d'entre elles - Durandal et Joyeuse - étaient cachées dans ses appartements privés de San Francisco et les deux autres se trouvaient sur la table devant lui. Que se passerait-il s'il les mettait toutes les quatre... toutes les trois en contact ? Et pourquoi n'avaient-elles jamais fusionné auparavant, puisqu'elles étaient demeurées côte à côte pendant des siècles ?

Dee prit son temps pour finir son thé, rassembla ses pensées et plaça des barrières de protection dans son esprit avant de s'approcher du paquet et de le déballer. Certains magiciens combinaient des mots, inventaient des formules et des incantations pour protéger leur âme. Dee, lui, employait le plus ancien son magique qui fut : la musique. Il se mit à fredonner *Greensleeves*, la chanson préférée de la reine Élisabeth 1^{re}. La souveraine pensait qu'elle avait été écrite par son père Henri VIII pour sa mère, Anne Boleyn. Cette légende était fausse, mais Dee n'avait jamais eu le courage de lui dire

la vérité. Quand bien même, cet air simple et ce rythme ancien créaient un sortilège de protection parfait. Il s'avança donc en chantonnant :

— Hélas, ma mie, vous me blessez quand vous me rejetez avec discourtoisie...

Un tremblement agita ses doigts quand il ôta avec soin le tissu gris et sale qu'il avait trouvé dans la grange et utilisé pour cacher son bien si précieux.

— Je vous aime depuis si longtemps et me réjouis en votre compagnie...

Était posé sur le bureau en marbre noir l'un des objets les plus anciens qui existent sur cette planète. Il ressemblait à une banale épée en pierre alors qu'il représentait beaucoup, beaucoup plus. Ces glaives jumeaux combinés auraient précédé les Aînés et même les Archontes. Ils proviendraient du mythique Temps avant le Temps. Arthur possédait Excalibur et Mordred, son fils, l'avait assassiné avec Clarent mais le Roi et le Lâche n'étaient ni les premiers ni les derniers à brandir ces lames. De manière individuelle ou collective, elles avaient participé à tous les événements majeurs de l'histoire de l'humanité.

— Greensleeves était toute ma joie, Greensleeves était toute ma délectation, Greensleeves était mon cœur en or...

Il n'en revenait pas d'avoir enfin trouvé le pendant d'Excalibur. Un demi-millénaire plus tôt, sous le règne d'Henri VIII, Dee

avait commencé sa quête de la légendaire Épée de Feu.

— *J'étais à vos genoux, prêt à assouvir vos moindres désirs...*

Dee prit une profonde inspiration et souleva l'épée. Bien qu'elle mesurât cinquante centimètres à peine, elle était très lourde. La lame et la garde ordinaire semblaient issues du même morceau de granit brillant. Au moment où ses doigts touchèrent la pierre chaude, le pouvoir de l'épée le submergea...

Voix en colère.

Cris de terreur.

Hurlements de douleur.

Dee frémit quand les sons emplirent son esprit, menacèrent de l'engloutir. Il cessa un instant de fredonner.

— *J'ai... j'ai gagé ma vie... mes terres... ton amour... et ma bonne volonté pour... pour avoir...*

Enveloppé de mystère et de légende, le glaive était incroyablement puissant. La veille, quand Gilgamesh l'avait vu, il avait prononcé les mots de la vieille prophétie - *Ceux qui ne sont qu'un, celui qui est tout* - pour le décrire. Dee avait toujours cru qu'elle se référait aux jumeaux. Maintenant, il n'en était plus si sûr.

— *Greensleeves, disons-nous adieu...*

En vérité, il n'était plus sûr de rien. En quelques jours, son mode de vie et son monde avaient vacillé. À cause de Flamel et des jumeaux. Ils l'avaient fait passer pour un imbécile et, à présent, il courait un terrible danger.

Ses doigts courts effleurèrent la pierre chaude comme la chair.

Secrets murmurés...

Vagues promesses...

Traces de savoir ancestral, de traditions cachées...

Dee recula la main d'un coup et les voix se dissipèrent. Un sourire cruel s'esquissa sur ses lèvres fines. Cette épée représentait son salut. Les Ténébreux donneraient cher pour une arme telle que celle-ci. Lui accorderaient-ils l'immortalité ?

Il sursauta : son téléphone vibrait dans sa poche. Après s'être éloigné du bureau, il sortit son portable et regarda l'écran couvert d'empreintes. Alors qu'il s'attendait à lire le numéro d'une longueur impossible de son maître ténébreux, le mot *Confidentiel* s'afficha. Un instant, il envisagea de ne pas répondre mais la curiosité qui serait à jamais sa plus grande force et sa pire faiblesse l'emporta. Il décrocha.

— C'est moi.

Dee n'en crut pas ses oreilles : Niccolò Machiavelli l'appelait de San Francisco !

— Oui, répondit-il avec prudence.

— La ligne est protégée mais tu connais ma devise : ne fais confiance à personne.

— Bonne devise, murmura Dee.

— Ainsi tu as survécu.

— On dirait.

Dee se dépêcha d'allumer l'écran de surveillance et fit défiler les chaînes. De nature soupçonneuse, il flairait un piège. Machiavel le distrayait-il pendant que l'immeuble était encerclé ? Non, les bureaux et les couloirs étaient déserts, le parking vide.

— Pourquoi m'appelles-tu ?

— Pour te prévenir, répondit l'Italien.

— Pardon ?

Malgré des siècles d'entraînement, le ton de sa voix continuait de trahir sa surprise.

— Il y a quelques minutes, des messagers ont quitté Xibalba pour les royaumes des Ombres. Tu sais ce que cela signifie...

Dee hocha la tête presque malgré lui.

— Xibalba ? répéta-t-il.

À l'autre bout du monde, l'impatience de Machiavel se faisait palpable.

— Oui, le Carrefour, le Lieu de toutes les Peurs, l'un des plus anciens royaumes des Ombres.

— Je sais, le coup a Dee. J'y suis allé avec Morrigan pour le dernier Grand Conclave.

— Non ? s'exclama Machiavel, impressionné.

— Si.

Terrain neutre, Xibalba servait de lieu de réunion aux Aînés et aux Ténébreux des divers royaumes. Les hommes s'y étant rendus se comptaient sur les doigts de la main. L'Anglais avait même choisi l'odeur si distinctive de son aura en hommage à la puanteur sulfureuse des royaumes des Ombres. Si les Ténébreux envoyaient des messages de Xibalba, cela signifiait qu'ils voulaient que chaque royaume, même le plus éloigné, reçoive le message.

— J'ai été jugé ? demanda le Magicien.

Voilà, le couperet était tombé. Ses maîtres ténébreux lui interdisaient ainsi de se réfugier ailleurs que sur Terre. Il était coïncé. Il se regarda dans un miroir et vit... un homme mort.

— Jugé et déclaré coupable.

Dee ne répondit pas. Il avait offert aux Ténébreux une vie

entière de services et maintenant, ils le condamnaient à mort.

— Tu m’as entendu ? aboya l’Italien.

— Oui.

Dans un état d’épuisement extrême, Dee s’appuya contre le mur pour ne pas tomber.

La ligne transatlantique crépita.

— Tous ceux de la Génération Suivante, tous les humains immortels que tu as convoqués à Londres pour chasser Nicolas Flamel et les jumeaux vont à présent se retourner contre toi... Je ne te parle même pas de la récompense pour ta capture - elle est deux fois supérieure à celle que tu offrais pour l’Alchimiste.

— Je dois le prendre comment ?

— Il y a cependant une petite différence.

La ligne grésilla à nouveau, entrecoupant les mots de Machiavel.

— Nos maîtres voulaient Flamel mort ou vif. Toi, ce sera vivant. Ils ont été très clairs à ce propos... celui qui te tuera subira un sort effroyable.

Dee en frissonna. Ses maîtres le voulaient vivant afin de pouvoir lui retirer son immortalité, le regarder vieillir puis le rendre à nouveau immortel. Il endurerait ainsi le martyre pour

l'éternité, tel un très vieil humain.

— Comment es-tu au courant ? s'enquit Dee.

Machiavel se mit à chuchoter.

— Mon compagnon américain a été contacté par son maître.

— Et pourquoi me préviens-tu ?

— Parce que je t'aime bien. Moi aussi, j'ai failli à ma tâche : Pernelle s'est échappée de l'île. En vérité, je suis coincé sur Alcatraz.

Dee ne put empêcher un sourire d'éclairer son visage. Il dut se mordre l'intérieur de la joue pour ne pas parler.

— Il se peut qu'un jour toi et moi ayons besoin l'un de l'autre, Dee.

— L'ennemi de mon ennemi est mon ami, répliqua celui-ci.

— Exact. Je te conseille de courir te cacher. Tes maîtres t'ont déclaré *utlaga*.

La communication fut soudain coupée. Dee glissa lentement son portable dans sa poche et jeta un dernier coup d'œil dans le miroir. Il était *utlaga*, une tête de loup, un hors-la-loi. Soudain, il éclata de rire : le dernier à avoir été déclaré *utlaga* par les Aînés se nommait Mars Ultor.

CHAPITRE SEPT

Quand Josh revint en boitant à la maison, Tante Agnès l'attendait sur le pas de la porte. Son visage étroit renfrogné et ses lèvres pincées présageaient un bon savon.

— Tu as jeté le téléphone par terre et tu es parti comme une flèche. Je veux une explication, jeune homme !

— Je n'en ai pas. Sophie a été... Sophie m'a appelé.

— Tu n'avais pas besoin de jeter le combiné.

— Désolé.

Déterminé à ne rien dire de plus, Josh prit une profonde inspiration. Il s'inquiétait pour sa sœur et il n'avait absolument pas besoin que sa tante le harcèle à cet instant.

— Les téléphones coûtent cher...

Il se faufila à l'intérieur.

— Je n'ai pas fini avec papa.

— Trop tard. Il a raccroché. La ligne était mauvaise. Grâce à toi, elle le sera encore plus maintenant. Il rappellera plus tard. Ta mère vous interdit de quitter la maison tant qu'elle ne vous

a pas parlé. Elle est furieuse.

— Je m'en doute, marmonna Josh en traversant le couloir.

— Où est ta sœur ?

— Je n'en sais rien, répondit Josh sur la première marche de l'escalier.

Les yeux plissés, la vieille femme croisa les bras.

— Rassure-moi, elle n'a pas osé partir sans me dire bonjour.

— Ce devait être très important, répliqua Josh, un sourire aux lèvres alors qu'il avait une furieuse envie de vomir.

— Je ne sais pas ce que vous trafiquez tous les deux, gronda Tante Agnès. Vous partez pendant des jours, vous ne prenez pas la peine de téléphoner... Les jeunes d'aujourd'hui n'ont aucun respect...

Josh grimpa les marches.

— Tu vas où comme ça ?

— Dans ma chambre.

Il devait s'éloigner de sa tante avant de prononcer une parole qu'il regretterait.

— Cela ne te fera pas de mal. J'ai l'impression que ta sœur et toi allez être privés de sortie pour un bout de temps. Je vais

vous apprendre à respecter vos aînés, moi.

Afin de mieux l'ignorer, il ferma la porte de sa chambre derrière lui. Il s'adossa contre le bois frais puis, les yeux clos, il prit une profonde inspiration pour calmer ses aigreurs d'estomac.

Sophie était partie. Elle courait un danger.

Aifé avait kidnappé sa sœur et il ignorait pourquoi. De toute façon, ses intentions ne pouvaient pas être bonnes. Et si Aifé travaillait pour les Ténébreux ? Pourquoi avoir emmené Sophie et pas lui ? Bien qu'effrayé et éreinté, il esquissa un sourire désabusé. Quand il était sorti en courant de la maison, Aifé n'avait pas l'air apeuré mais arrogant. Lorsqu'il lui avait demandé de lui rendre sa sœur, elle avait simplement refusé. Et puis quelque chose avait effrayé le vampire - l'armure en or formée autour de son corps par son aura peut-être ? Josh regarda ses mains de chair et de sang, ses paumes éraflées et couvertes de bleus, ses ongles sales et cassés. Il repensa à ses gants d'or, au métal liquéfié gainant les deux morceaux de la canne brisée. Quand il avait frappé la voiture, les barres dorées avaient aisément défoncé le verre et l'acier. Mais à l'instant où il en avait jeté une sur le véhicule, où elle avait quitté sa main, elle était redevenue bois. Josh se souvint soudain de la légende du roi grec Midas. Tout ce qu'il touchait se transformait en or. Peut-être possédait-il une aura d'or ?

Josh ne sourit plus. Il n'avait pas su protéger sa sœur. S'il avait continué de courir, il aurait certainement rattrapé la

voiture. Il aurait dû se concentrer sur son aura, mais ensuite, que se serait-il passé ?

Il se jura de retrouver sa jumelle.

Il s'agenouilla et récupéra son sac à dos sous le lit. Puis il ouvrit tous les tiroirs et en sortit des chaussettes, des slips, un jean, deux T-shirts. Il ôta les habits crasseux qu'il portait depuis Paris, les fourra dans la corbeille en osier au pied du lit et enfila des vêtements propres. Avant de mettre son T-shirt rouge des *49 Faithjul*, il enleva le sac en tissu qu'il portait autour du cou et l'ouvrit. Il renfermait les deux pages qu'il avait arrachées au Codex la semaine précédente. Selon l'Alchimiste, elles contenaient l'Évocation Finale dont Dee avait besoin pour ramener les Ténébreux sur Terre.

Josh étala les pages sur son lit. Elles mesuraient environ quinze centimètres sur vingt et semblaient faites d'extrait d'écorce et de fibres de feuilles.

La dernière fois qu'il les avait eues en main, il se trouvait dans la librairie dévastée et avait eu l'impression que les mots bougeaient. Là, ils ne se déplaçaient pas. Les deux pages étaient couvertes recto verso d'une écriture dentelée. Josh avait vu des gravures semblables sur de vieux objets dans le bureau de son père. Elles lui faisaient penser à du sumérien. Une lettre - une initiale, certainement - arborait de magnifiques couleurs, des rouges et ors éclatants, tandis que les autres avaient été tracées dans une encre noire encore nette malgré les nombreux siècles écoulés. Il en examina une

à la lumière...

... Et n'en crut pas ses yeux.

Les mots bougeaient ! Ils avançaient lentement, remuaient, se réorganisaient sur la page, formaient d'autres mots, des phrases, des paragraphes dans un nombre infini de langues. Il crut reconnaître certaines lettres, des pictogrammes, des runes et des caractères grecs, mais la plupart lui étaient complètement inconnus.

Une expression latine l'interpella : *magnum opus*. Grand Œuvre, traduisit-il... Josh effleura les mots avec l'index et, au moment où sa chair toucha la page, une chaleur grandit dans son ventre. Une fumée chaude et orange luit soudain au bout de son doigt. Pendant que les lettres entourant cette simple expression se transformaient en dizaines d'autres textes et langues, les dix lettres ne bougeaient pas à l'instant où il retira sa main, elles disparurent. Josh décida alors d'effleurer les pages et, à sa grande stupéfaction, toutes les phrases s'agitèrent et se recomposèrent sous sa peau. Il regretta alors l'absence de ses parents : ils auraient pu lui traduire certaines langues mortes. Il aperçut des traces de latin et de grec çà et là, reconnut quelques hiéroglyphes égyptiens et un glyphe maya.

Soucieux de ne pas utiliser son aura comme le lui avaient conseillé les Flamel, Josh recula doucement la main et le texte replongea dans le chaos le plus total. Il glissa les pages dans le sac en tissu et le remit à son cou. Il était chaud contre sa

peau. Josh s'interrogeait sur sa découverte quand il se souvint d'un détail. Nicolas avait touché la page la semaine précédente et les mots avaient continué de remuer. Josh plia les doigts. Cela avait forcément un rapport avec son aura. D'un coup de pied, il lança ses baskets pourries sous le lit puis sortit de la penderie les chaussures de marche qu'il mettait en randonnée avec son père. Après les avoir enfilées, il jeta son sac à dos sur son épaule et colla l'oreille contre la porte de la chambre.

Il entendit sa tante s'affairer dans la cuisine, l'eau bouillir, le frigo s'ouvrir, une cuillère cliqueter contre une tasse en porcelaine, la radio grésiller...

Josh secoua la tête. La cuisine se trouvait à l'autre bout de la maison ! Comment pouvait-il percevoir tous ces sons ? Soudain, il s'aperçut qu'une minuscule volute de fumée dorée s'élevait dans sa paume. Il s'interrogea sur cette preuve physique de son aura. Il se rappela la neige carbonique de son cours de chimie, sauf que cette fumée avait une vague couleur dorée et exhalait une forte odeur d'orange. Lentement, la vapeur brumeuse disparut dans sa paume. Josh serra le poing. Sous ses yeux ébahis, sa sœur avait créé un gant en argent autour de sa main et, dans la rue, quelques minutes plus tôt, le même gantelet avait recouvert la sienne sans même qu'il y pense. Que se passerait-il s'il décidait de se concentrer sur sa main gauche afin de l'habiller d'un gant en or ? Aussitôt, sa peau jeta des étincelles, se tacheta. Une ombre enveloppa sa main puis un gant clouté en métal se forma autour. Ses doigts

furent armés d'ongles pointus en or. Quand Josh ferma le poing, le métal grinça.

— Josh Newman !

La voix de Tante Agnès derrière la porte le fit sursauter. Il était tellement concentré sur la création de ce gant qu'il ne l'avait pas entendue monter l'escalier. Son aura se dissipa et le gant se volatilisa dans des spirales de fumée dorée.

Agnès tambourina.

— Cela fait un moment que je t'appelle !

— J'arrive, soupira Josh.

— J'ai préparé du thé. Descends avant qu'il ne refroidisse. J'ai aussi fait des muffins ce matin.

— Super !

Le ventre de Josh gargouillait et Tante Agnès faisait les meilleurs muffins du monde.

— Je me change et j'arrive.

Il attendit qu'elle s'éloigne. Ses chaussures plates frottaient sur la moquette. Puis il regarda à nouveau sa main ; une pensée soudaine le fit sourire. S'il pouvait mouler son aura sans entraînement, cela signifiait qu'il était plus puissant que sa sœur !

Josh ajusta son sac sur ses deux épaules, entrouvrit la porte et sollicita ses sens exacerbés. Ouïe : sa tante versait le thé. Odorat : le tanin du thé noir et la riche odeur de pâtisserie fraîche embaumaient la cuisine. Son estomac émit un autre gargouillis, il saliva. Il goûtait presque le gâteau moelleux. Il n'en prendrait qu'un avant de filer... mais cela impliquait de s'asseoir à table en compagnie de Tante Agnès et elle le questionnerait sur leur séjour avec les Flamel. Il était là depuis une heure et ne pouvait se permettre de perdre une minute de plus.

À pas de loup, il descendit l'escalier, ouvrit la porte d'entrée et se glissa dans l'air frais du matin.

— Désolé, Tante Agnès, marmonna-t-il en refermant la porte en silence derrière lui.

Elle serait furieuse quand elle constaterait son absence. Elle ne manquerait pas d'appeler ses parents et il ignorait quelle explication il leur fournirait.

Une chose était sûre, en revanche : il ne reviendrait pas à Pacific Heights sans sa sœur.

CHAPITRE HUIT

Quand elle entendit la porte d'entrée se fermer, Agnès sortit de la cuisine. Elle cligna des yeux, pencha la tête.

— Josh ?

Silence.

— Josh ? cria-t-elle d'une voix fatiguée avant de marmonner : Où est donc ce garçon ? Josh Newman, je t'ordonne de venir immédiatement !

Pas de réponse.

Elle s'apprêtait à monter quand quelque chose crissa sous ses pantoufles. Avec difficulté, elle se baissa pour examiner le tapis. De la boue séchée ! Agnès plissa les yeux. L'escalier était immaculé lorsqu'elle était descendue quelques minutes plus tôt et voilà que les marches étaient couvertes de terre ! Maligne, elle suivit les traces révélatrices jusqu'à l'entrée.

— Josh Newman ! chuchota-t-elle. Qu'as-tu fait ?

Se déplaçant aussi vite que ses hanches arthritiques le permettaient, elle se rendit au premier et entra dans la chambre de Josh sans frapper. Elle remarqua tout de suite les

vêtements sales jetés dans la corbeille et les baskets dégoûtantes flanquées sous le lit. Elle ouvrit la penderie et constata la disparition de ses chaussures de randonnée.

Debout au milieu de la pièce, elle se tourna lentement. Il y avait quelque chose de bizarre dans l'atmosphère. Ses sens n'étaient plus aussi aiguisés qu'autrefois. L'âge lui avait dérobé une bonne partie de sa vue et de son ouïe mais son odorat était intact. L'air sec et paisible fleurait bon l'orange.

La vieille dame soupira et sortit son portable de sa poche. Elle n'était pas pressée d'apprendre à Richard et Sara Newman que leurs enfants s'étaient envolés. À nouveau.

Elle faisait une bien piètre nounou !

CHAPITRE NEUF

— Tout est imprégné de la puanteur de Dee, se plaignit Pernelle.

Après une bonne douche, elle avait revêtu des vêtements propres - un jean délavé, un superbe chemisier brodé en coton d'Égypte et des bottes confectionnées sur mesure à New York en 1901. Elle avait coiffé ses cheveux encore humides en une queue-de-cheval épaisse. Elle sortit un gros pull en laine d'une commode sculptée, le porta à son visage et inspira.

— Beurk ! Il sent l'œuf pourri !

Nicolas acquiesça. Lui aussi avait pris une douche et enfilé une tenue identique à la précédente : jean et T-shirt noirs. Ce dernier était orné du dessin iconique de *Dark Side of the Moon*.

— Tout ce qui est organique commence à pourrir, déclara-t-il.

Il brandit un hideux T-shirt teint. Il était parsemé de spores et la moitié inférieure s'effilochait. Tandis qu'il l'inspectait, une manche se détacha.

— Je me l'étais offert à Woodstock, gémit-il.

— Faux, répliqua Pernelle. Tu l'as acheté dans un magasin vintage sur Ventura Boulevard il y a dix ans.

Ah bon ? s'exclama Nicolas, qui examinait le T-shirt détruit. Tu en es sûre ?

— Certaine. Tu n'es pas allé à Woodstock.

— Oh ! s'étonna Nicolas.

— Tu as refusé d'y aller quand Jethro Tull s'est désisté et que Joni Mitchell s'est retirée. Tu as dit que ce serait une perte de temps.

Pernelle sourit. Elle bataillait avec la serrure d'une lourde malle de voyage au pied de leur lit.

— Tu l'as répété plusieurs fois, ajouta-t-elle.

— Je n'ai jamais eu de nez.

Soudain, il scruta la chambre puis appuya sur les lames du parquet.

— Mieux vaut ne pas traîner ici. Le plancher risque de céder d'une minute à l'autre.

— Attends !

Le cadenas de la taille d'un poing s'ouvrit, Pernelle souleva le couvercle. Un léger parfum de roses et d'épices exotiques emplit l'air. Nicolas s'approcha de sa femme tandis qu'elle

écartait avec soin les pétales de roses séchés qui cachaient un paquet enveloppé de cuir.

— Tu te souviens de la dernière fois où nous avons emballé cette boîte ? murmura-t-elle en français, sans s'en apercevoir.

— Au Nouveau-Mexique en 1945.

Pernelle hocha la tête. Sous le morceau de cuir se trouvait une boîte en bois sculptée d'allure ancienne.

— Tu voulais l'enterrer dans le site de Trinity pour que la première bombe atomique la détruise.

— Et tu m'en as empêché, compléta-t-il.

Pernelle leva les yeux vers son époux. Une ombre passa dans son regard.

— Je suis la septième fille d'une septième fille. Je sais...

Elle s'interrompit, submergée par une immense tristesse.

— Je sais certaines choses.

Nicolas posa doucement la main sur son épaule.

— Que nous aurions besoin de ces objets, par exemple.

Pernelle examina la boîte sans lui répondre puis souleva le couvercle. Elle contenait un fouet en argent et cuir noir. L'Ensorceleuse serra le manche entre ses longs doigts et le

souleva. Le cuir grinça et craqua.

— Bonjour, mon vieil ami, chuchota-t-elle.

Nicolas frissonna.

— Cette arme est exécration.

— Oui, mais elle nous a sauvé la vie plus d'une fois.

Pernelle l'enroula autour de sa taille, la faisant glisser entre les passants de son jean telle une ceinture. Le manche pendait le long de sa jambe droite.

— Ce fouet a été tissé à partir des serpents que tu as arrachés dans la chevelure de la Méduse, lui rappela Nicolas. Il s'en est fallu de très peu pour qu'on y reste, ce jour-là.

— Eh bien, concrètement, nous ne serions pas morts, enchaîna Pernelle. Elle aurait solidifié nos auras...

— ... et nous aurait pétrifiés, termina Nicolas.

— N'oublie pas, ajouta Pernelle avec un sourire, tout en tapotant la boîte en bois, que nous avons eu ce que nous voulions. Tu n'as pas apprécié de voir la tête de la Gorgone quand nous nous sommes échappés ?

Elle sortit une autre boîte de la malle.

— Ceci t'appartient.

Nicolas frotta ses mains soudain moites sur son pantalon, mais ne tendit pas le bras.

— Perry, le faut-il vraiment ?

Les yeux verts de l'Ensorceleuse devinrent durs et cassants. Sa colère était palpable même si elle s'était levée avec grâce, la boîte nichée dans ses bras.

— Que te faut-il d'autre, Nicolas ? Nous avons tant attendu que nous manquons de temps. Il te reste quelques semaines à vivre...

— Ne dis pas ça.

— Pourquoi ? C'est la vérité. J'aurai de la chance si je te survis une semaine. Mais sache une chose : nous vivrons assez longtemps pour assister à la fin de ce monde tel que nous le connaissons. Les Ténébreux possèdent la majeure partie du Codex et Litha approche. Certains Ténébreux se promènent en toute liberté et tu as vu un Archonte à Londres.

Elle désigna la baie.

— Alcatraz grouille de monstres prêts à dévaster San Francisco. Il y a des créatures là-bas que je n'ai pas vues depuis des siècles.

Nicolas fit signe qu'il se rendait mais Pernelle n'en avait pas terminé.

— Que se passera-t-il, à ton avis, quand cette ville sera envahie de cauchemars en provenance des frontières sombres de la mythologie ? Hein ? Toi qui as étudié l'histoire et la nature humaine, dis-moi ce qu'il se passera !

La colère créait de l'électricité statique dans ses cheveux.

— Dis-moi ! cria-t-elle.

— Ce sera le chaos.

— Combien de temps donnes-tu à San Francisco ?

Le ruban élastique de sa queue-de-cheval se cassa net et sa chevelure brune parsemée d'argent forma un voile crépitant autour de sa tête.

— Des semaines ? Des jours ? Des heures ? Et une fois que la ville ne sera plus qu'une ruine fumante, ces créatures se propageront dans toute l'Amérique telle une maladie. Combien de temps donnes-tu aux hommes, malgré leurs armes et leur technologie sophistiquée ?

L'Alchimiste secoua la tête, haussa les épaules.

— Ce n'est pas la première fois que ces monstres anéantissent des civilisations, poursuivit Pernelle. La dernière fois que les Ténébreux ont lâché leurs créatures, les Aînés ont été contraints de détruire Pompéi.

Nicolas lui prit en silence la boîte des mains.

— Avant que la vieillesse et la mort nous réclament, Nicolas, nous devons absolument détruire l'armée qui se trouve sur Alcatraz. Et pour cela, nous avons besoin d'alliés.

Elle tapa avec la paume de la main sur le couvercle.

— Nous avons besoin de ceci, conclut-elle.

L'Alchimiste posa la boîte sur le lit et laissa courir ses doigts sur la triple spirale qui en ornait les côtés. Il l'avait achetée dans une ruelle de Delhi, en Inde, plus de trois cents ans auparavant et avait tracé les arabesques avec un morceau de charbon. Un artisan local les avait gravées sur les quatre côtés, le couvercle et le fond.

— Dans mon pays, il s'agit d'un symbole de protection ancien et puissant, avait marmonné en hindi le petit homme desséché.

Ne s'attendant pas à ce que l'étranger le comprenne, il avait été choqué quand l'Occidental avait repris la boîte et répondu dans sa langue :

— Dans le mien aussi.

Il n'y avait ni cadenas ni loquet sur la boîte. Nicolas ôta le couvercle sculpté. Un soupçon de jasmin et d'épices exotiques embauma l'air - le parfum enivrant de l'Inde. Il s'emparait du paquet emballé dans du tissu quand Pernelle lui agrippa soudain le bras. Ses doigts lui labourèrent la chair. Lentement, elle souleva sa chevelure et pencha la tête, tout ouïe.

Et là, Nicolas perçut du bruit. Quelqu'un marchait à pas de loup dans la librairie, au rez-de-chaussée.

CHAPITRE DIX

Aucun des touristes tardifs et bruyants rassemblés dans Covent Garden, à Londres, ne prêta attention à la grande femme mince. Ses cheveux noirs de jais tombant en cascade, elle avait pris position entre deux piliers devant le pub *Punch & Judy* et placé un rectangle de cuir orné d'arabesques rouges sur les pavés devant elle. Lentement, elle déballa une flûte en bois sculpté, la porta à ses lèvres, ferma les yeux et souffla à peine.

Le son était extraordinaire.

Amplifiée par les piliers en pierre, la musique lancinante et éthérée se fraya un chemin dans Covent Garden et pétrifia toutes les personnes présentes. En quelques minutes, une foule de curieux forma un demi-cercle devant la femme.

Immobile, les yeux clos, elle jouait. Aucun auditeur ne reconnut l'air, même s'il leur disait vaguement quelque chose. La plupart battaient la mesure avec leurs doigts ou leurs orteils. Certains étaient au bord des larmes.

Finalement, la mélodie se termina sur une note aiguë qui ressemblait à un cri d'oiseau, haut dans le ciel. Un long silence s'installa, la musicienne ouvrit les yeux et s'inclina

légèrement. La foule l'applaudit, l'acclama puis s'éloigna vers Apple Market. Quelques-uns jetèrent de l'argent - pennies anglais, cents américains, euros - sur le rectangle de cuir ; deux personnes lui demandèrent si elle vendait le CD de sa musique mais elle fit non de la tête et expliqua que chaque performance était différente et unique. Elle les remercia de leur intérêt d'une voix douce et basse, avec une pointe d'accent américain de la côte Est.

Seul un homme demeura. Plus âgé, il l'observait attentivement. Ses yeux gris suivaient chacun de ses mouvements tandis qu'elle essuyait sa flûte et la rangeait dans son étui en cuir. Il attendit qu'elle ramasse le rectangle en cuir rouge et les piécettes, se pencha et jeta un billet de cinquante livres sterling par terre. La femme le prit, leva les yeux vers l'homme mais il s'était placé dos au soleil si bien qu'elle ne distinguait pas son visage.

— Cinquante de plus si tu m'accordes quelques minutes de ton temps.

La femme se redressa.

— Je connais cette voix...

Elle était plus grande que l'homme et tandis que son visage fin et élégant demeurait inexpressif, ses yeux gris ardoise dansaient, comme amusés.

— Docteur John Dee, murmura-t-elle.

Son accent n'avait pas été entendu en Angleterre depuis le règne d'Élisabeth, au XVI^e siècle.

— Mademoiselle Virginia Dare, répliqua Dee, qui emprunta sans difficulté le même accent.

Quand il bougea la tête, la lumière du soir balaya son visage.

— Quel plaisir de te revoir, continua-t-il.

— Le plaisir n'est pas partagé.

Les narines dilatées, la femme jeta un rapide coup d'œil à droite et à gauche. Sa langue tremblota, comme celle d'un serpent goûtant le fond de l'air.

— Cela ne me plaît pas d'être vue en ta compagnie. Tu as été condamné à mort. Les mercenaires qui traquaient l'Alchimiste hier encore sont à ta poursuite aujourd'hui.

Le sourire qui passa sur ses lèvres n'avait rien d'amical.

— Qu'est-ce qui m'empêche de te tuer et de demander la récompense ?

— Je vois deux raisons. Primo, mes maîtres me veulent vivant et, secundo, que peuvent t'offrir nos Ténébreux que tu n'as déjà ? Tu es immortelle, ajouta-t-il en souriant, et tu ne dépends d'aucun maître.

— La récompense qu'ils offrent est princière, insista Virginia Dare.

Elle mit l'argent dans les poches de son long manteau en jean, rangea l'étui en cuir dans une autre poche et jeta la flûte par-dessus son épaule, tel un fusil.

— Je t'offre davantage, annonça Dee.

— John, minauda Virginia, tu n'arrêteras donc jamais de fanfaronner ?

— Peut-être, mais je ne t'ai jamais menti.

Cette affirmation parut la surprendre, car elle ne répondit pas tout de suite.

— Non, en effet.

— Tu n'es pas curieuse ?

— Comme si tu ne me connaissais pas !

— Que désires-tu le plus au monde ?

Une tristesse infinie assombrit le regard de Virginia.

— Quelque chose bien au-delà de tes moyens.

Le Magicien s'inclina. Il connaissait Virginia Dare depuis plus de quatre cents ans. À une époque, ils avaient envisagé de se marier. Néanmoins, il admettait qu'il en savait très peu sur la mystérieuse immortelle.

— Peux-tu me donner un royaume des Ombres ?

— Je peux faire mieux que cela, je pense. Je vais t’offrir le monde.

Virginia s’arrêta au milieu de Covent Garden.

— Quel monde ?

— Celui-ci.

La femme d’apparence juvénile glissa le bras sous celui de Dee et l’entraîna vers un café à l’autre extrémité de la place.

— Paie-moi un thé. J’ai toujours aimé ce monde, tu sais.

Dee s’immobilisa soudain, le regard fixe.

Les sens en alerte, Virginia pivota lentement. Trois jeunes hommes au crâne rasé avançaient sur la place. Ils portaient des T-shirts sales et délavés, des jeans dans le même état et de grosses chaussures de sécurité. Leurs bras et leurs épaules étaient couverts de tatouages et le plus petit du trio arborait une spirale noir et rouge compliquée qui s’enroulait autour de son cou et remontait sur le sommet de son crâne.

— Des cucubuths, murmura le Magicien. Avec un peu de chance, ils ne nous remarqueront pas...

Dee s’interrompit quand l’un d’eux repéra le couple.

— Ou bien ils nous remarqueront, ajouta-t-il dans un soupir.

Virginia Dare recula d’un pas, puis d’un autre.

- À la prochaine !
- Je constate que tu n'as pas changé, Virginia, marmonna-t-il.
- Tu comprends pourquoi j'ai survécu aussi longtemps. Je ne me suis jamais impliquée. Je n'ai jamais pris position.
- Le moment est peut-être venu.

CHAPITRE ONZE

— Les deux gros corbeaux, Huginn et Muninn, arrivèrent sur Londres. Même s'ils ressemblaient à des oiseaux, ces êtres aussi vieux que la race des humani n'étaient ni vivants ni morts, juste piégés entre les deux. Pratiquement immortels, doués de parole, ils avaient été créés par Hécate, la déesse aux trois visages, et offerts en cadeau à l'Aîné borgne, Odin.

Désormais, Hécate n'était plus - pour la première fois depuis des générations, une Aînée avait été assassinée. Son royaume des Ombres et les royaumes adjacents d'Asgard et de Niflheim étaient détruits.

La faute à Dee.

De nombreux Aînés avaient réclamé la mort du Magicien, mais dans les jours qui avaient suivi la destruction d'Yggdrasill et des royaumes voisins, ses puissants maîtres l'avaient protégé. Cependant, à la suite du carnage à Paris et de la fuite de l'Alchimiste et des jumeaux d'Angleterre, cette protection avait été levée. *Utlaga*, Dee était devenu la proie de tous.

Furieux, Odin criait vengeance car Dee avait causé la mort d'Hécate, autrefois sa bien-aimée. Par ailleurs, l'Aîné borgne savait que sa rivale de toujours, Hel, avait échappé à la ruine

de son propre royaume, Niflheim, et qu'elle aussi traquait Dee. Déterminé à trouver le Magicien en premier et à lui régler son compte en bonne et due forme, Odin avait envoyé ses messagers dans le royaume des Ombres humani.

Les corbeaux dont les yeux voyaient au-delà du réel survolèrent la ville, à la recherche d'une activité inhabituelle. Ils recensèrent une myriade de créatures qui se déplaçaient dans les rues bondées de Londres. Quand ils passèrent au-dessus des ruines fumantes d'une casse auto et humèrent le vent gras, ils perçurent des traces de pouvoirs aussi extraordinaires qu'anciens. Puis ils se rendirent sur la plaine de Salisbury et quadrillèrent Stonehenge. L'air était saturé d'un parfum d'orange et de vanille et des milliers de sabots et de griffes avaient transformé la terre en boue.

En quelques coups d'aile, ils retournèrent à Londres et se laissèrent porter par les courants d'air et les remous. Presque trop hauts pour être vus, ils effectuaient de grands cercles et attendaient, attendaient...

Comme ils ignoraient le sens du mot « temps », leur patience n'avait aucune limite.

CHAPITRE DOUZE

Les trois hommes au crâne rasé encerclèrent Dee.

— On donne une récompense pour ta capture, annonça celui qui se plaça en face de Dee.

Bien que le Magicien ne fut pas grand, l'homme large et musclé mesurait environ trois centimètres de moins. Ses lèvres remuèrent - vague imitation du sourire des humains - puis il poussa un grognement sauvage qui dévoila ses petites dents pointues et jaunies.

— Une belle récompense.

— Vivant, compléta un autre, posté à droite de Dee.

— Indemne ou blessé, peu importe, ajouta le troisième à gauche.

Il était le plus baraqué des trois et portait un T-shirt kaki sale qui moulait ses pectoraux.

— La vie est bizarre, continua le chef avec un curieux accent, mâtiné de ceux du nord de Londres et d'Europe de l'Est. Hier, on travaillait pour toi, on chassait l'Alchimiste et, aujourd'hui, c'est toi qu'on traque.

Il se frotta les mains.

— Pour le double ! Maintenant que j’y pense, tu nous sous-payais pour Flamel et les gamins. Ta radinerie te perdra, Dee.

— Je préfère le mot « parcimonie », rectifia calmement Dee.

— Comme tu veux. Radinerie, parcimonie...

— Pingrerie, ajouta l’un.

— Mesquinerie, enchaîna le plus gros.

— Ce n’est pas avec la parcimonie qu’on achète la loyauté. Si tu nous avais rétribués un peu plus, nous ne t’aurions peut-être pas vu.

— Vraiment ? s’exclama Dee, curieux.

— Non, répliqua la créature. Nous sommes des chasseurs et nous capturons toujours nos proies.

Les lèvres fines du Magicien esquissèrent un sourire antipathique.

— Dois-je vous rappeler que vous n’avez pas attrapé Flamel et les enfants, hier ?

— Oui, eh bien... marmonna le petit.

— Bredouilles, se moqua Dee.

Le tatoué s’approcha de lui, jeta des coups d’œil de droite et

de gauche.

— Nous avons suivi leur odeur jusqu'à l'église St. Marylebone, lui apprit-il à voix basse. Puis les Dearg Due sont arrivées.

L'horreur teintait sa voix. Dee, lui, prenait soin de demeurer impassible. Le trio dégageait une puanteur effroyable, mélange de viande avariée, de vêtements fétides et de corps crasseux. Les cucubuths étaient des chasseurs, fils d'un vampire et d'une Tore Madra, plus animaux qu'humains. Dee crut même deviner une queue coincée à l'arrière du pantalon de l'un d'eux. Bien que mercenaires redoutables, ils avaient peur des Dearg Due, les Suceuses de Sang.

— Combien étaient-elles ? s'enquit-il.

— Deux, murmura le chef des cucubuths. Mais elles n'ont pas réussi à capturer Flamel et les jumeaux.

— Non, elles étaient trop occupées à nous courir après, continua la créature aux dents effrayantes. On les a semées dans Regent's Park. C'était un peu gênant d'être filés ainsi par deux filles en tenue de collégienne ! Bon, maintenant on te tient. L'honneur est sauf.

— Vous ne me tenez pas encore, murmura Dee.

Le cucubuth fit un pas en arrière et écarta les bras.

— Qu'as-tu l'intention de faire, docteur ? Utilise tes pouvoirs, et tout ce qui vit à Londres rappliquera. Et si tu parviens

malgré tout à t'enfuir, ton infâme odeur de soufre te collera à la peau pendant des heures et il sera facile ensuite de te pister jusqu'à ton repaire.

Le cucubuth avait raison. S'il activait son aura, le moindre Aîné, Ténébreux, homme immortel de Londres le localiserait.

— Maintenant, tu viens gentiment avec nous... proposa le cucubuth.

— ... Ou on t'emmène de force, compléta le plus balèze.

Le Dr John Dee soupira en consultant sa montre. Il manquait de temps.

— On est pressé, docteur ?

La main droite de Dee remonta lentement le long de sa hanche. Paume ouverte, elle s'éleva et pivota avant de se plaquer sous le menton de la créature. Le tatoué claqua des dents, la force du coup le souleva de terre et l'envoya valser sur les pavés. La jambe droite de Dee jaillit et frappa le plus costaud à l'intérieur de la cuisse, ce qui lui paralysa toute la jambe. Le cucubuth s'écroula dans une flaque d'eau sale. Sur son large visage de brute transparaissaient le choc et la surprise.

Le troisième cucubuth détala en criant :

— Grosse erreur, Dee... Grosse erreur.

— De votre part, chuchota le docteur.

Il s'approcha, les mains ballantes. Le Magicien avait survécu plusieurs siècles parce que les gens le sous-estimaient, ne voyaient en lui qu'un homme grisonnant et frêle. Même ceux qui connaissaient sa réputation le pensaient simplement érudit. Or Dee était plus que cela, beaucoup, beaucoup plus. C'était un guerrier. Il avait voyagé dans toute l'Europe, bien avant de devenir immortel. En cette époque sans foi ni loi, les brigands et les hors-la-loi écumaient les routes, les villes n'étaient absolument pas sûres. Pour survivre, un homme devait savoir se protéger. Nombreux étaient ceux qui avaient commis l'erreur de méjuger du docteur anglais. Et aucun n'avait eu l'occasion de la répéter.

— Je n'ai pas besoin de me servir de mon aura pour vous blesser.

— Je suis un cucubuth, affirma la créature sur un ton arrogant. Tu as peut-être surpris mes frères, mais ta ruse ne marchera pas sur moi.

Le Magicien entendit un grognement derrière lui. Quand il tourna la tête, le chef se relevait tant bien que mal. Il se tenait la mâchoire et voyait sûrement flou.

— Tu as blessé mon petit frère.

— Il se rétablira vite, déclara Dee.

Il était quasiment impossible de tuer un cucubuth qui

possédait, comme les vampires, la capacité de régénérer ses membres meurtris.

Le plus gros des trois se redressa très lentement. Courbatu, en équilibre sur sa jambe gauche, il se frotta la droite avec frénésie afin de la réveiller.

— Tu as pourri mon jean, grogna-t-il.

Les fesses et les jambes de son pantalon étaient noires et détrempées.

— Et maintenant, docteur ? l'interrogea le skinhead indemne.

— Approche-toi et je te montrerai... susurra Dee avec un sourire aussi laid et inhumain que celui du cucubuth.

Celui-ci bascula soudain la tête en arrière et sa bouche émit un son qu'une gorge humaine n'aurait jamais produit. Quand ils entendirent cet aboiement mêlé d'un mugissement de sirène, tous les pigeons rassemblés sur les toits de Covent Garden s'envolèrent dans une explosion d'ailes affolées. Non loin, le hurlement d'un loup résonna dans les rues de Londres. Il fut vite rejoint par des dizaines d'autres jusqu'à ce que l'air tremblât au gré de ces terrifiants sons primitifs. Toute trace d'humanité disparut du visage du cucubuth lorsqu'il éclata de rire.

— C'est notre ville, docteur. Nous régnions sur Trinovantum bien avant l'invasion des Romains. Sais-tu combien nous sommes, à présent ?

— Quelques poignées, je suppose.

— Infiniment plus, se vanta la créature. Et ils arrivent.

Du coin de l'œil, Dee perçut un mouvement. En face de lui, sur le toit de la cathédrale St-Paul, une silhouette bougea. Un skinhead surgit, suivi d'une demi-douzaine de comparses. On s'agita à l'autre extrémité de la place quand six autres apparurent. Trois de plus barraient l'entrée opposée.

Craignant une bagarre en voyant affluer tant de voyous, les touristes désertèrent Covent Garden. Les boutiques fermèrent en toute hâte. En cinq minutes à peine, seuls les hideux cucubuths au crâne rasé peuplaient les lieux.

— Alors, docteur Dee ?

CHAPITRE TREIZE

Le hurlement primitif des cucubuths qui terrifiait les premiers humains tapis dans des cavernes alerta les corbeaux.

Huginn et Muninn plongèrent vers son origine.

Ils croisèrent des merles et des corneilles saisis d'une peur panique. Les colombes tourbillonnaient en contrebas. Terrorisées mais incapables de maîtriser leur angoisse, elles se posaient sur les toits, autour d'une grande place pavée pour immédiatement s'élever dans les airs dès qu'un autre cri déchirait la nuit.

Les corbeaux rasèrent la Tamise, survolèrent Victoria Embankment et le Royal Opéra House. Enfin, ils aperçurent les premiers cucubuths dans les rues. Ils voyaient très bien l'animal doté de défenses et de griffes usées sous leur apparence humaine. Chaque skinhead était enveloppé d'une aura sombre. Par centaines, ils couraient, bondissaient, trottaient... Seuls ou à deux, tous convergeaient vers Covent Garden, espace désormais clos.

Immédiatement, les corbeaux surent qu'ils avaient trouvé le Magicien anglais. Leur bec forma un seul mot : « Dee. »

Dans un lieu par-delà le temps, un royaume des Ombres isolé, Odin se réveilla.

Le grand œil gris de l'Aîné s'ouvrit mais il ne vit pas les champs de neige hostiles et les cristaux de glace immenses qui l'entouraient. Il regarda une scène animée en monochrome et muette, celle d'un homme cerné par trois cucubuths. Des centaines de créatures se dirigeaient vers lui. Et même s'il ne perçut pas l'aura caractéristique de Dee, Odin le reconnut.

L'Aîné s'autorisa un sourire féroce : ceux à qui Dee avait prêté allégeance le réclamaient afin de le condamner et le punir. Mais Odin avait d'autres plans. Le grand personnage poussa le seul être vivant dans ce monde - une version chétive et tordue d'Yggdrasill - et se prépara à traverser les royaumes des Ombres.

CHAPITRE QUATORZE

La porte de derrière était ouverte.

Josh Newman ôta son sac à dos d'un coup d'épaule tandis qu'il pénétrait dans le couloir lugubre de la librairie. Il attendit que ses yeux s'adaptent à l'obscurité. Il régnait une puanteur incroyable, un mélange nauséux de faisandé et de moisi, de renfermé et d'œufs pourris. Respirant par la bouche, il ferma les yeux et tendit l'oreille. Depuis que Mars Ultor l'avait éveillé, il avait pris conscience de l'importance considérable de son ouïe, son goût et son odorat. Les hommes modernes avaient tendance à privilégier la vue, et, peu à peu, Josh en avait conclu que ses sens exacerbés étaient ceux dont dépendaient les hommes préhistoriques pour survivre.

Il n'entendit pas un bruit dans l'immeuble qui lui parut désert.

Moins d'une semaine auparavant, il avait couru le long de ce couloir avec des livres qu'il déchargeait d'une camionnette. Aujourd'hui, les cartons qu'il avait si soigneusement empilés étaient couverts de moisissures noires ; éventrés et méconnaissables, ils rejetaient des livres gonflés comme des fruits pourris.

Une petite semaine.

Josh se rendit brutalement compte à quel point les choses avaient changé ces derniers jours. Il avait fait des découvertes hallucinantes dont le monde n'avait absolument pas conscience.

Malgré l'air fétide qui lui piquait la gorge, Josh pris une profonde inspiration et ouvrit les yeux, puis il longea à pas prudents le couloir et pénétra dans la librairie.

Le choc le cloua sur le seuil.

Il ne reconnut pas le champ de ruines devant lui, masse perdue sous une épaisse couche de poussière et de moisissures pelucheuses. La pièce se dégradait ! Les rayons du soleil qui traversaient les vitres sales dévoilaient les spores en suspension dans l'air. Josh ferma la bouche de peur d'en avaler et avança d'un pas. Le plancher vermoulu craqua sous son poids. Une bulle de liquide noir et nauséabond se forma lentement sur le bois. Quand son pied commença à s'enliser, Josh bondit en arrière mais le mur contre lequel il s'appuya se détériorait lui aussi. Le plâtre était si mou que ses doigts s'y enfoncèrent.

La librairie se faisait dévorer sous les yeux horrifiés de Josh. Les champignons mangeaient tout - bois, papier, tapis. À quoi ressemblerait la boutique dans quelques heures ?

Il était venu ici parce que Nicolas et Pernelle vivaient dans l'appartement au-dessus et il espérait les y trouver. Lorsqu'il vit le trou énorme dans le plafond, les fils ballants et les

solives pourries, il se demanda à quel moment les poutres céderaient, l'étage s'effondrerait et le reste de la maison finirait dans la cave.

Il se plaqua au mur afin d'atteindre l'escalier. Les Flamel possédaient sûrement plus d'une adresse en ville afin de se cacher en cas de danger. Josh espérait trouver à l'étage une facture, une lettre, n'importe quoi qui le mettrait sur la voie. La rambarde remua sous sa main : le bois avait ramolli. Dégoûté, Josh s'apprêtait à se frotter les doigts sur son jean, puis il se ravisa. Si les moisissures noires étaient capables de dévorer le bois, quel sort réserveraient-elles à son pantalon... et à ses jambes ?

Il en frissonna. Alors qu'il mourait d'envie de faire demi-tour et de sortir de cet endroit sordide, il se rappela que sa seule chance de retrouver sa sœur dépendait des Flamel et continua donc son ascension.

Chaque marche bougeait. À mi-chemin, son pied passa à travers le bois dans un bruit sourd. L'escalier tout entier vacilla. De peur qu'il ne s'effondre, Josh se rua au premier. Au moment où il déboucha sur le palier, l'escalier trembla et se disloqua dans la librairie en dessous. Les jambes dans le vide, Josh tenta de s'agripper la moquette épaisse mais elle s'effiloqua et se déchira entre ses doigts. Lorsqu'il voulut hurler, le son resta bloqué au fond de sa gorge. À cet instant, un morceau de moquette se détacha et Josh partit en arrière...

Quand une poigne de fer le rattrapa *in extremis*.

Josh fut hissé au premier et plongeait son regard abasourdi dans les yeux vert vif de Pernelle Flamel.

— Josh Newman, murmura-t-elle tandis qu'elle l'aidait à s'asseoir. Nous ne t'attendions pas.

Nicolas apparut dans l'encadrement de la porte et se posta à côté de sa femme.

— Nous attendions... des ennuis. Ça fait plaisir de te voir.

Josh frotta ses poignets endoloris. Pernelle avait une force étonnante ! Elle lui avait presque déboîté les épaules quand elle l'avait soulevé. Il appuya les deux mains contre sa poitrine meurtrie et prit une grande inspiration. Il avait quelques ecchymoses mais pas de côte cassée, heureusement.

— Qu'est-ce qui t'amène, Josh ? demanda Pernelle en examinant son visage. Sophie ?

— Oui, elle a disparu, répondit Josh, le souffle court. Elle a été kidnappée par une fille qui dit s'appeler Aifé. C'est la sœur de Scathach, paraît-il. Et il est vrai qu'elle lui ressemble.

Les Flamel se rembrunirent ; une lueur apeurée brilla dans les yeux de l'Alchimiste.

— Mauvaise nouvelle ?

— Très mauvaise, rectifia Pernelle.

CHAPITRE QUINZE

Vingt... Vingt et un... Vingt-deux, compta Jeanne d'Arc en français.

Elle glissa le long de la pente herbeuse et rejoignit son amie sur les berges d'un ruisseau étroit.

— Comment appelle-t-on vingt-deux tigres à dents de sabre ? haleta la jeune femme gracile aux yeux gris. Une meute ? Une troupe ?

— Je dirais des « ennuis », répliqua Scathach en se redressant. Ne me dis pas qu'ils viennent par là...

— Ils viennent par là.

Scathach tapota le sol et laissa une grosse empreinte boueuse.

— Ce ruisseau est leur point d'eau.

Elle ferma les yeux, inspira, puis tendit l'une de ses épées assorties.

— D'autres arrivent du sud.

— Et de l'est, ajouta Jeanne.

Scatty ouvrit les yeux et regarda son amie. Le soleil de cette fin d'après-midi dorait la peau pâle de Jeanne.

— Comment le sais-tu ?

La Française posa la main sur l'épaule de la guerrière aux cheveux roux et la fit pivoter. Trois énormes tigres à dents de sabre étaient apparus dans les herbes hautes. Ils demeuraient immobiles, leur impressionnante mâchoire béante, les yeux écarquillés sans ciller. Seule leur queue remuait doucement.

— On se bat ou on court ? l'interrogea Jeanne.

— Si on court, ils nous poursuivront.

— Si on se bat, ils nous vaincront. Ils sont trop nombreux. Je dirais une bonne trentaine.

Le plus gros fit un pas en avant quasiment au ralenti. Ses grands yeux dorés aux pupilles verticales fixaient Scathach.

— Celui-là a flashé sur toi, murmura Jeanne.

Elle effleura l'épée attachée à son épaule. Si les créatures attaquaient en même temps, son arme ne lui servirait à rien.

— J'ai toujours préféré les chiens, déclara Scathach, les yeux rivés sur le félin. On sait à quoi s'en tenir avec eux.

Elle rangea ses épées dans leur gaine accrochée sur son dos puis sortit son nunchaku d'un étui contre sa hanche.

— Reste ici, ordonna-t-elle.

Et avant que Jeanne ne réponde, elle se rua sur le tigre.

L'énorme créature se figea.

En une douzaine de pas, la guerrière se retrouva face à l'animal, le nunchaku bourdonnant et virevoltant dans sa main droite.

Le tigre se voûta, sa queue fouettait l'air, d'épais filets de bave coulaient le long de ses dents énormes... quand soudain, il bondit, toutes griffes dehors.

— Scatty ! s'étrangla Jeanne, alors que la guerrière tousse s'élançait dans les airs, telle une nageuse plongeant dans la mer.

Son bond la transporta au-dessus du tigre, qu'elle frappa sur le crâne avec son nunchaku de trente centimètres en bois sculpté. Elle fit un salto et se posa en douceur derrière lui. Assommé, le tigre s'emmêla les pattes et s'effondra. Il se releva aussitôt mais chancela et s'écroula à nouveau.

Scatty se tourna vers ses deux compagnons en tapant avec son nunchaku dans la paume de sa main gauche. Les félins regardèrent leur ennemie puis leur comparse, esquissèrent un pas en arrière et se fondirent dans les herbes hautes.

Quand Jeanne pivota, elle découvrit que les autres tigres avaient disparu.

— Très impressionnant, la complimentait-elle.

— Il faut juste leur montrer qui est le patron, répondit Scatty, qui s’agenouilla à côté du gros tigre à dents de sabre.

Elle passa la main sur sa nuque et lui souleva la paupière. La bête grommela mais ne tenta pas de se redresser.

Jeanne s’accroupit à son tour pour examiner les dents du félin. Ses incisives faisaient la taille de sa main et finissaient en pointes capables de transpercer une armure.

— L’astuce consiste à les frapper à la base du crâne, au niveau de la colonne. Le coup les assomme.

— Et si tu te loupes ?

— Tu les rends fous, répliqua Scatty en montrant ses dents de vampire. Mais je ne rate jamais ma cible.

Elle caressa la tête du fauve avant d’ajouter :

— Il se réveillera avec une bonne migraine.

Jeanne d’Arc se redressa et tapota l’épaule de son amie.

— Quoi ?

Jeanne désigna la colline d’un signe de tête. Les vingt-deux tigres à dents de sabre s’étaient rassemblés sur la crête. Deux autres les avaient rejoints quand quatre surgirent. Apparemment adultes, ils poussaient des rugissements qui

faisaient vibrer le sol.

— Tu aurais assommé le chef de la meute ? l'interrogea Jeanne.

Les félins s'écartèrent. Un autre tigre à dents de sabre apparut, immense, la tête et les épaules dépassant largement celles des autres. Sa robe brun foncé était striée de lignes blanches, traces d'anciennes cicatrices ; une dent du bas cassée ressemblait à un éperon aux contours irréguliers et son œil gauche n'était plus qu'un globe blanc et vitreux.

— Non, c'est lui le chef, déclara Scatty, qui recula d'un pas.

L'œil valide du tigre scruta son compagnon à terre, puis Scatty, puis à nouveau le tigre assommé. Tout à coup, il ouvrit la gueule et feula. Le son incroyable, un roulement à en claquer des dents, fit s'envoler le moindre oiseau à des kilomètres à la ronde. Lentement, presque avec délicatesse, il descendit ensuite la colline.

Scatty fit un pas en avant mais Jeanne lui attrapa le bras.

— Tu te souviens de la leçon que tu m'as enseignée quand je combattais les Anglais ?

Scatty ne parut pas comprendre.

— Tu m'as dit que c'était une erreur de se battre contre les guerriers balafrés. Ce sont des survivants. Regarde cet animal. Il a survécu à de nombreuses batailles.

Scathach étudia le grand tigre au corps entaillé.

— Je suis l'Ombreuse. Je peux le vaincre.

Jeanne resserra son étreinte.

— Tu m'as aussi conseillé de ne pas m'engager dans un combat si je pouvais l'éviter. Tu n'as pas besoin de l'affronter.

— Je suppose que tu as raison, soupira Scatty. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On court !

CHAPITRE SEIZE

Les mains plaquées sur le ventre, Niccolo Machiavelli inspira une bouffée d'air marin. Avant de devenir immortel, il souffrait d'ulcères et même si son maître l'avait guéri de tous les maux humains, en cas de stress important, il souffrait de crampes. Là, sur le quai d'Alcatraz, face à San Francisco, il avait l'estomac en feu.

— Tout va bien se passer, répéta pour la dixième fois le jeune homme en jean taché et bottes de cow-boy éraflées. Tout va bien se passer.

— William, l'interrompt Machiavel à voix basse, depuis combien de temps es-tu immortel ?

— Cent vingt-six ans, répondit fièrement Billy the Kid.

— Je le suis devenu en l'an 1527, déclara l'Italien. J'étais vivant quand Colomb a soi-disant découvert ce pays. Je ne suis pas le plus vieil immortel ; je suis plus âgé que Dee mais Flamel l'Alchimiste l'est plus que moi, ainsi que Duns Scot et Mo Zi. Gilgamesh nous surpasse tous. Néanmoins, j'ai eu plus de contacts qu'eux avec les Aînés. Alors laisse-moi te dire qu'ils ne supportent pas l'échec. Ils exigent une obéissance totale, veulent des résultats, or nous avons échoué.

Il leva son poing fermé et dressa le petit doigt.

— On nous a envoyés ici pour tuer Pernelle l'Ensorceleuse.

Il dégaina son annulaire.

— Et lâcher les créatures emprisonnées sur la ville.

Troisième doigt.

— Pernelle s'est enfuie, à bord de notre bateau.

Quatrième doigt.

— Si bien que nous sommes piégés sur cette île et les monstres croupissent encore ici. Nous avons échoué. Alors non, je ne crois pas que tout va bien se passer.

Un bruit de moteur l'interrompit. Il mit la main en visière sur ses yeux gris pierre. Un bateau approchait, laissant une traînée d'écume dans son sillage.

Billy montra son téléphone.

— J'ai appelé à l'aide, s'excusa-t-il. Qu'est-ce qui nous attend, à votre avis ?

— Nous serons convoqués devant nos maîtres, soupira Machiavel. Ils nous ôteront notre immortalité et nous mourrons. Vite si nous avons de la chance mais nos maîtres se montrent souvent cruels...

Billy en frissonna.

— Je ne suis pas sûr d'aimer cette idée. Je me suis habitué à l'immortalité, moi.

Il secoua la tête.

— Non, mon maître est...

Il se tut, chercha le mot exact.

— Il est différent des autres Aînés. Je vais tout lui expliquer.

Il agita la main en direction des bâtiments pénitentiaires derrière lui.

— Ça se passera bien.

— Arrête de répéter ça sans arrêt.

Un hors-bord rouge se gara dans le bassin et un grand Amérindien à la peau cuivrée, aux traits taillés à la hache sourit à Billy the Kid.

— Notre maître veut vous voir... tous les deux.

Il regarda Machiavel et ajouta :

— Vous êtes dedans jusqu'au cou.

CHAPITRE DIX-SEPT

Les cucubuths cernaient Dee.

Par dizaines, ils envahirent Covent Garden et prirent position sur les toits des bâtiments voisins. Leurs hurlements bestiaux résonnaient dans toute la ville. Le chef au crâne rasé tendit ses bras couverts de tatouages noirs qui serpentaient.

— Oui, que comptes-tu faire, docteur ?

Dee glissa la main sous son manteau et toucha la garde de son épée de pierre suspendue sous son bras. Il avait fabriqué un fourreau à l'aide de deux ceintures en cuir. En vérité, il ignorait totalement ce qu'il adviendrait s'il s'en servait. Alors qu'il possédait Excalibur depuis des siècles, il n'avait qu'une vague notion de l'étendue de ses pouvoirs. Son expérience limitée avec Clarence suggérait qu'elle était encore plus puissante que sa jumelle. Maintenant qu'elles avaient fusionné, leurs forces devaient être décuplées. À moins qu'elles ne se soient annulées ?

Le Magicien passa en revue ses options. S'il brandissait son épée, il était sûr que le ciel de Londres serait éclairé sur des kilomètres à la ronde, que les royaumes des Ombres avoisinants flamboieraient aussi. Mais s'il n'utilisait ni sa

lame ni ses pouvoirs, les cucubuths le captureraient et le livreraient à ses Ténébreux de maîtres. Il n'en était pas question : il n'avait pas encore atteint son cinq centième anniversaire. Il était trop jeune pour mourir.

— Rends-toi gentiment, continua le cucubuth dans l'ancienne langue vandale d'Europe de l'Est.

La main de Dee serra la garde. Sa froideur lui engourdit les doigts et des pensées bizarres surgirent aux frontières de sa conscience.

Des cucubuths en armure de cuir... des vampires vêtus de cottes de mailles et de métal... sautant d'étroites embarcations métalliques, se battant sur une plage... contre des bêtes primitives, poilues et borgnes...

Un son très aigu, à la limite du supportable, trancha la nuit - une seule note, longue et ondulante.

Les cucubuths tombèrent comme des mouches. Ceux qui se trouvaient à proximité de Dee s'écroulèrent en premier. Les mains sur les oreilles, ils se tordaient de douleur sur le sol.

Souriante, Virginia Dare sortit de l'ombre, la flûte posée sur les lèvres.

— J'ai une dette envers toi, déclara Dee.

Il fit une grande révérence, comme à la cour de la première reine Élisabeth.

— Tu m’as sauvé la vie autrefois à Boston. Nous sommes quittes.

Un des cucubuths tendit la main vers la cheville de Dee, qui la repoussa d’un coup de pied.

— On ferait mieux de partir, annonça-t-il.

Quelques créatures tentaient de se relever, mais une série de notes perçantes sorties de la flûte de Virginia les projeta à nouveau à terre.

Après avoir enjambé la masse de corps pris de convulsions, Dee et Virginia s’éloignèrent de Covent Garden.

Magicien s’arrêta à l’entrée de King Street et se retourna. Sur la place pavée, les créatures grouillaient par dizaines. Certaines perdaient leur apparence humaine tandis que leurs mains et leur visage reprenaient leur forme bestiale.

— Pas mal, commenta Dee avant de rattraper Virginia. Combien de temps ce sortilège dure-t-il ?

— Pas longtemps. Plus la bestiole est intelligente, plus le sort fait effet. Sur des êtres primitifs comme eux, je dirais de dix à vingt minutes.

La rue était jonchée de cucubuths se tordant de douleur, les mains collées sur les oreilles. Deux tombèrent d’un toit et s’écrasèrent lourdement devant eux. Sans ralentir, Virginia les enjamba alors que Dee préféra les contourner. Les monstres

n'étaient pas blessés, seulement sonnés.

— C'est un Allemand qui m'a appris cet air, expliqua-t-elle entre deux notes. Il attrapait des rats.

— Pourquoi avoir choisi mon camp ? s'enquit Dee.

— Tu m'as promis un monde, lui rappela Virginia. Je te conseille de ne pas revenir dessus... L'Allemand m'a enseigné d'autres airs, et crois-moi, tu n'as pas envie que je les joue !

Dee gloussa.

— On dirait une menace...

— Non, c'est un serment.

CHAPITRE DIX-HUIT

Les corbeaux virent une silhouette de femme mince sortir de l'ombre, une longue flûte aux lèvres.

Vaguement, ils perçurent un son spectral, plus une sensation dans leurs os qu'une vibration dans l'air. Leur instinct ancestral les poussa à s'élever le plus haut possible, loin du timbre mortel.

Bien qu'en altitude, ils assistèrent à la chute des cucubuths, telle une prairie couchée par le vent. Puis Dee et Virginia s'éloignèrent du chaos d'un pas tranquille.

Depuis son royaume des Ombres, Odin observait le couple à travers les yeux des corbeaux. Qui était cette femme ? Comment avait-elle étourdi les cucubuths ?

Les sourcils froncés, l'Aîné se concentra sur l'humain femelle. Il trouvait quelque chose de familier à cette alliée de Dee armée d'un objet ancien de pouvoir.

Et soudain, son nom lui revint au milieu d'un flot de souvenirs cuisants. Il pencha la tête en arrière et poussa un hululement de plaisir. Virginia Dare ! Une des rares immortelles, qui avait assassiné son maître et survécu. Cet Aîné comptait parmi ses

amis. Aujourd'hui, il avait l'occasion de se venger de la mort de sa bien-aimée et de celle de son ami !

— Ramenez-moi Dee ! ordonna-t-il aux corbeaux. Tuez la femelle.

Toujours en altitude, les corbeaux suivirent les humains immortels sans que l'Aîné en perde une miette.

CHAPITRE DIX NEUF

— Quand on l’a vue, on a cru que c’était Scatty, expliqua Josh.

— Aifé des Ombres, marmonna Pernelle. La jumelle de Scathach.

— Plus jeune ou plus vieille ?

Josh avait vingt-huit secondes de moins que sa sœur et bien qu’il mesurât une tête de plus, il se considérait comme le benjamin. Pernelle et Josh avaient emprunté l’escalier de secours métallique et discutaient dans la ruelle derrière la librairie. Ils attendaient que Nicolas les rejoigne

— Cela dépend de quel point de vue ! Scathach prétend être l’aînée, mais Aifé serait née la première.

Nicolas apparut en haut de l’escalier. Il descendit lentement à cause de la boîte en bois sanglée sur son dos.

— Pourquoi Scatty n’a-t-elle jamais parlé de sa sœur ? demanda Josh.

Il ne pouvait concevoir une telle omission. Jamais il ne pourrait taire l’existence de sa jumelle !

— Eh bien... Elles se sont fâchées à mort il y a très longtemps. À cause d'un garçon dont elles étaient amoureuses. Cuchulainn, le Chien d'Ulster. Malgré son nom, il était humain.

— Que s'est-il passé ?

— Il est mort, soupira Pernelle. Scatty n'en a jamais parlé, mais Cuchulainn est parti en héros. Les sœurs se sont accusées mutuellement de sa disparition mais, d'après ce que j'en sais, aucune n'est à blâmer. Cuchulainn était fort et obstiné. Personne ne lui donnait d'ordres. Il comptait aussi parmi les guerriers les plus doués qui aient vécu. Il a été le dernier à recevoir les enseignements d'Aifé et de Scathach. Les sœurs ne se sont pas adressé la parole depuis des siècles. Au début, Scatty a vécu en Europe puis aux Amériques, et Aifé en Afrique, où elle a été adorée comme une déesse. Puis Aifé est allée en Orient, où elle passe désormais la majeure partie de son temps. Je dirais qu'elles ne se sont pas vues depuis quatre, cinq cents ans.

— Aifé est-elle responsable de la mort de Cu...cho...

— Cuchulainn. Autant que Scathach. Si elles s'étaient battues à ses côtés, il n'aurait pas perdu la vie.

Pernelle et Josh aidèrent Nicolas à descendre les dernières marches. Celui-ci s'adossa au mur, s'efforçant de reprendre son souffle. Josh se rendait compte soudain que l'Alchimiste était désormais un vieillard. En le regardant de plus près, il constata que les événements de la semaine précédente

l'avaient drôlement marqué : ses cheveux courts étaient blancs comme de la neige, les rides de son front et de ses joues profondes. Ses veines saillaient sur le dos de ses mains et sa peau était tachetée de brun. Josh se tourna vers l'Ensorceleuse qui avait elle aussi vieilli, mais de manière moins flagrante que son mari. Pernelle croisa son regard et lui décocha un sourire mélancolique. Elle posa l'index sur le torse de Josh. Le papier crissa sous son T-shirt.

— Si nous ne récupérons pas le Codex et ne renouvelons pas le sortilège d'immortalité, nous mourrons de vieillesse dans une poignée de jours.

Tout à coup, ses yeux verts s'emplirent de larmes.

— Nicolas d'abord, moi ensuite.

La gorge de Josh se serra. Bien qu'il ne fît pas confiance à Nicolas et ne sût que penser de Pernelle, il était terrorisé à l'idée qu'ils meurent. Sophie et lui avaient besoin des Flamel.

— Nous devons retrouver le Livre d'Abraham le Juif, répéta Pernelle.

— Dee a le Codex, lui rappela Josh. Il l'a probablement remis à ses maîtres à l'heure qu'il est.

Nicolas secoua la tête.

— Je doute qu'il en ait eu le temps. Tout s'est passé si vite.

Il tendit à Josh la boîte en bois sculpté.

— Tu veux bien me porter cela ?

Josh grogna : la boîte était sacrément lourde.

— Le Magicien suit nos traces depuis qu'il nous a volé le Codex la semaine dernière. Quand aurait-il pu le donner aux Ténébreux ? Par ailleurs, je ne crois pas qu'il l'ait transporté dans ses bagages en Angleterre... Logiquement, le Codex est encore ici, à San Francisco.

— Où ? s'empressa de demander Josh. Nous pourrions le lui dérober !

Pernelle et Nicolas firent non de la tête.

— Je parie qu'il est protégé par des gardes qui n'ont rien d'humain, enchaîna l'Ensorceleuse. Et puis...

Elle tapota la boîte que portait Josh.

— ... nous devons nous occuper de choses plus importantes avant.

— Comme retrouver ta sœur, compléta Nicolas.

— Et détruire les créatures d'Alcatraz, ajouta Pernelle.

Josh leur lança un regard inquiet.

— Comment ? Vous vieillirez encore plus si vous utilisez vos

pouvoirs ! Vous risquez d'en mourir !

— Oui, répondirent les Flamel en chœur.

— Mais c'est un prix que nous sommes prêts à payer, conclut Pernelle.

CHAPITRE VINGT

Bien qu'ayant repris connaissance, Sophie demeura immobile, les yeux fermés. Elle se concentra sur ses sens éveillés afin de créer une image mentale de son environnement d'après les sons, les parfums, les sensations qui lui parvenaient. L'odeur de sel n'était pas inhabituelle à San Francisco, mais celle-ci lui parut un peu aigre, comme si elle se trouvait très près de la mer. Il y avait aussi des relents de gasoil qui suggéraient la proximité d'un port. Bizarrement, elle sentit aussi l'odeur particulière du bois et un soupçon d'épices dans l'air chaud et clos. Avant même de percevoir le léger roulis sous elle et le clapotis de l'eau contre le bois, elle comprit qu'elle était à bord d'un bateau. Elle n'était pas allongée sur un lit mais sur quelque chose de mou qui l'enserrait et lui maintenait la tête et les pieds en hauteur.

— Je sais que tu es réveillée.

Sophie fut obligée d'ouvrir les yeux. Scathach ! L'étonnante chevelure rousse était la seule tache de couleur dans la pièce sombre et, un instant, Sophie crut que la femme flottait devant elle. Elle batailla pour se redresser - elle était couchée dans un hamac, s'aperçut-elle - et découvrit que la femme était assise en tailleur sur une boîte en bois. Difficile de la distinguer avec ses vêtements noirs. Soudain, des souvenirs

assaillirent Sophie ; ce n'était pas l'Ombreuse, mais Aifé des Ombres.

Sophie regarda autour d'elle, remarqua que de lourds rideaux masquaient les hublots. L'un d'eux avait même été condamné et les autres comportaient d'épaisses barres en métal.

— Comment avez-vous su que j'étais réveillée ? demanda Sophie, qui avait des difficultés à descendre du hamac.

— Tu respirais différemment.

Sophie se plaça sur le bord de son perchoir qui oscillait. Les jambes dans le vide, elle examina la silhouette assise. La ressemblance avec Scathach était époustouflante : mêmes cheveux d'un roux éclatant, mêmes yeux verts et brillants, même peau pâle. Mais quelque chose dans le menton la différenciait de sa sœur. Et tandis que Scatty avait de petites rides d'expression au coin des yeux et de la bouche, le visage d'Aifé était lisse.

— Tu n'as pas peur ? lui demanda Aifé, la tête penchée sur le côté.

— Non ! Je devrais ?

— Si tu me connaissais...

Sophie s'apprêtait à lui révéler qu'elle savait quasiment tout d'elle, mais elle ne souhaitait pas lui dire que la Sorcière d'Endor lui avait transmis ses souvenirs.

— Je connais votre sœur.

— Je ne suis pas ma sœur, rétorqua Aifé dont l'accent prit les notes celtes de sa jeunesse.

— À qui obéissez-vous ?

— À moi.

— Aînée ou Ténébreuse ?

La main d'Aifé balaya l'air devant elle.

— Ces mots sont vides de sens. Le bien et le mal sont une question de perspective. J'ai rencontré un humani immortel autrefois. Il s'appelait William Shakespeare. Il a écrit que rien n'est en soi ni bon ni mauvais ; tout dépend de ce qu'on en pense.

Sophie se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas sourire. Elle n'allait surtout pas lui dévoiler qu'elle avait rencontré le célèbre poète l'avant-veille !

— Pourquoi m'avez-vous kidnappée ?

— Kidnappée ? s'étonna Aifé, les yeux écarquillés, l'air menaçant. Oui, on peut dire cela. J'avais simplement besoin de te parler sans être interrompue.

— Nous aurions pu discuter dans la rue.

— Je préfère les conversations privées. Tu aurais pu m'inviter

à entrer.

Sophie fit non de la tête.

— Sûrement pas. Mon frère vous retrouvera.

— Permets-moi d'en douter ! ricana Aifé. Je l'ai brièvement rencontré ; quoique fort, il est inexpérimenté.

Puis avec un soupçon de crainte dans la voix, elle s'enquit :

— Est-il d'Or ?

— Oui. Et je suis d'Argent, répondit Sophie avec fierté.

— Les fameux jumeaux de la légende, se moqua Aifé, incrédule.

— Et pourquoi pas ?

— Tu sais combien vous ont précédés ?

— Quelques-uns, répondit prudemment Sophie.

— Beaucoup. Et tu sais où ils sont aujourd'hui ?

Sophie secoua la tête, bien qu'elle connût la réponse.

— Ces auras d'or et d'argent ne sont pas des cadeaux mais des malédictions, cracha Aifé. Elles vous détruiront en même temps que vos proches. Des villes entières ont été dévastées afin de tuer un seul d'entre eux.

— D’après l’Alchimiste, les Ténébreux...

— Je te répète qu’il n’y a pas de Ténébreux, simplement des Aînés, ni bons ni mauvais. Il n’existe qu’une catégorie d’êtres que nous appelons Aînés. Certains soutiennent les humains, d’autres les méprisent. C’est la seule différence entre eux. Et puis sache que ces gardiens de l’humanité changent souvent d’allégeance. Tu crois que ma sœur a toujours défendu la nouvelle race des humains ?

Cette question choqua Sophie, qui demeura silencieuse. Même si elle ne voulait pas y penser, des souvenirs insidieux de la Sorcière s’infiltrèrent dans sa conscience. Elle entraînerçut la vérité, l’histoire vraie de Scathach, la raison pour laquelle on l’appelait l’Ombreuse.

— Dis-moi... commença Aifé.

— Allez-vous me faire mal ? l’interrogea soudain Sophie.

Sa question la prit par surprise.

— Bien sûr que non !

— D’accord.

Sophie bondit hors du hamac. Elle titubait un peu.

— Il faut que je mange quelque chose, continua-t-elle. Je meurs de faim. Vous avez des gâteaux secs ou des fruits ?

Aifé cligna des yeux avant de se poster devant la jeune fille.

— Euh, non. Je ne mange pas. Enfin, pas de nourriture au sens où tu l'entends.

— J'ai besoin de vrais aliments. Pas de viande, se dépêcha-t-elle de préciser quand son estomac se rebella à cette simple pensée. Pas d'oignons non plus.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'en aime pas le goût.

Amarré dans la baie de Sausalito, le bateau ressemblait à une longue boîte en bois rectangulaire, telle une maison sans étage posée à même l'eau. Il avait été peint et repeint en vert - de teinte différente chaque fois - mais l'air marin et le temps avaient attaqué la surface et détaché de longues bandes de peinture, si bien qu'on voyait le bois tacheté en dessous. Il n'y avait pas de moteur et, à l'évidence, la maison flottante n'avait pas navigué depuis des années.

Sophie et Aifé s'installèrent sur le pont dans deux sièges en plastique blanc. La première avait déjà dévoré deux bananes, une orange, une poire et picorait à présent du raisin dont elle jetait les pépins dans l'eau.

— Je ne suis pas ton ennemie, commença Aifé. Je ne suis pas non plus ton amie, ajouta-t-elle en vitesse. Je voulais juste savoir ce qu'il était arrivé à ma sœur.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Je croyais que vous ne

vous étiez pas parlé depuis des siècles.

Curieuse, Sophie lançait des regards en coin à la femme rousse. Bien que les yeux d'Aifé fussent cachés par des lunettes noires, Sophie sentait qu'ils la transperçaient.

— Elle reste ma sœur. Elle est de ma famille. Je suis responsable d'elle.

Sophie comprenait sa réaction. Elle avait toujours eu l'impression que son frère était sous sa responsabilité même s'il était tout à fait capable de s'occuper de lui tout seul.

— Que savez-vous des événements qui sont survenus ces derniers jours ?

Sophie fut surprise par la réponse d'Aifé.

— Rien. J'ai senti Scathach *partir* et je suis venue directement ici.

— Où étiez-vous ?

— Dans le désert de Gobi.

Sophie pressa un pépin entre ses doigts. Il effectua un arc de cercle avant de plonger dans l'eau.

— C'est en Mongolie, non ?

— Oui.

— Scatty a disparu hier. Vous avez emprunté des nexus ?

— Oui. Je me suis servie d'un petit tour que m'a montré ton ami Saint-Germain il y a très longtemps. Il m'a appris à voir les spirales des nexus d'or et d'argent. Ainsi, j'ai bondi entre la Mongolie et le sanctuaire d'Ise, au Japon. Puis je suis allée à Uluru, en Australie, sur l'île de Pâques et enfin je suis arrivée sur le mont Tamalpais.

Elle se pencha en avant et tapota le genou de Sophie.

— Je déteste les nexus.

— Ils donnent le mal de mer à Scatty.

— À moi aussi.

Sophie pivota pour regarder le chauffeur japonais de la limousine qui grattait la peinture sur la paroi du bateau.

— Il a quitté le Japon en même temps que vous ?

— Qui ? Niten ? Non, il vit ici, à San Francisco. C'est un humain immortel et nous sommes de vieux amis, ajouta-t-elle avec un léger sourire sincère. Ce house-boat lui appartient.

— On dirait qu'il s'est absenté longtemps.

— Niten aime voyager. Il erre dans les différents royaumes des Ombres.

Sophie s'attarda sur l'Asiatique à qui elle avait donné une

vingtaine d'années. Elle remarqua les ridicules autour de ses yeux, ses poignets et ses doigts épais - signes d'un expert en arts martiaux. Il décapait son bateau d'un geste fluide.

— Qu'est-il arrivé à ma sœur ?

Sophie se tourna vers Aifé et posa sa grappe de raisin.

— Je vais vous répéter ce que Nicolas nous a rapporté hier. Il le tenait de Saint-Germain. Scathach et Jeanne d'Arc se préparaient à voyager entre Paris et le mont Tamalpais afin de sauver Pernelle qui était coincée sur Alcatraz...

Aifé leva la main.

— Que vient faire Jeanne d'Arc dans l'histoire ?

— Saint-Germain et elle se sont mariés.

Sophie sourit en voyant son air surpris.

— Vous ne le saviez pas ? Je pense que leur mariage est récent.

— Jeanne d'Arc et Saint-Germain... murmura Aifé en secouant la tête. Tu as entendu ? demanda-t-elle sans élever la voix.

— Je croyais que tu étais au courant, répondit Niten.

Bien que chuchotées, ses paroles leur parvinrent avec clarté. Il continuait d'ôter de grandes bandes de peinture.

— Comment l'aurais-je su ? grogna Aifé. Personne ne me dit jamais rien.

Elle pivota sur sa chaise pour regarder Niten.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Tu n'as jamais aimé le Français et je savais que tu détesterais encore plus la Française parce que ta sœur l'a rendue immortelle en lui donnant son sang.

— Elle n'a pas fait ça ? s'exclama Aifé, horrifiée. Le sang de ma sœur coule dans le corps de Jeanne ?

— Vous l'ignoriez ? s'étonna Sophie.

— Oui, répliqua la femme rousse. Quelqu'un pourrait m'expliquer ?

— Jeanne était condamnée à mourir sur le bûcher, raconta Sophie. Scathach s'est rendue seule à Rouen et l'a sauvée, mais Jeanne a été grièvement blessée lors de leur fuite. La seule manière de la garder en vie consistait à lui faire une transfusion sanguine.

Aifé se pencha en avant, posa les coudes sur les cuisses et croisa ses longs doigts pâles.

— Parle-moi de ma sœur.

— Je n'en sais pas beaucoup plus. Apparemment, elles comptaient se servir du nexus de Notre-Dame, mais il a été

saboté. Saint-Germain a trouvé des traces de poussière de mammoth à proximité. Nicolas tient Machiavel pour responsable. Au lieu d'arriver sur le mont Tamalpais quelques minutes plus tard, elles ont été projetées dans un passé indéterminé.

— On ne peut pas situer la date ?

— Selon Nicolas et Saint-Germain, les ossements remontent au Pléistocène, c'est-à-dire n'importe quand entre huit millions d'années et onze mille ans avant notre ère.

Sophie fut étonnée par l'air détendu d'Aifé.

— Oh, ce n'est pas si grave alors ! On peut s'y rendre et les sauver.

— Comment ?

— Il existe toujours des solutions, affirma-t-elle avant de s'adresser à Niten. Il est peut-être temps que nous discussions avec l'Alchimiste et sa femme, histoire de voir s'ils ont d'autres informations. Tu sais où les trouver ?

— Oui, se contenta de répondre Niten.

— Cela t'embêterait de m'en dire davantage ? insista Aifé, visiblement agacée.

L'homme mince désigna la côte du menton. Lorsqu'elles se tournèrent, Sophie et Aifé aperçurent une Thunderbird rouge

vif qui se garait sur le quai dans un nuage de poussière.

— Ici même.

CHAPITRE VINGT ET UN

Avec ses longs cheveux attachés en une queue-de-cheval serrée, coiffé d'une casquette de base-ball tachée des *Dodgers*, les yeux grossis par des lunettes épaisses, ses vêtements deux fois trop grands, le comte de Saint-Germain passait inaperçu dans le hall d'arrivée de l'aéroport d'Heathrow, à Londres. Il sortit dans l'air frais et humide du soir et vérifia la messagerie de son portable.

Il avait un appel masqué qui disait simplement : *Niveau 3, place 243.*

Il prit alors la direction des parkings et se rendit à grands pas par les escaliers au niveau trois. Il scrutait les numéros quand une silhouette sombre se détacha de l'ombre et lui emboîta le pas.

— Vous cherchez un taxi, monsieur ?

— Palamède ! chuchota Saint-Germain. J'ai failli avoir une attaque.

— Pipeau. Tu savais que j'étais là, pas vrai ?

— Ton odeur t'a trahi.

— Je sentirais mauvais ?

— Tu sens le clou de girofle. Ah ! que ça fait du bien de te voir, mon vieil ami, s'exclama le Français dans un dialecte perse disparu un siècle plus tôt.

— Je préférerais que ce soit dans des circonstances plus plaisantes, déclara le grand homme au crâne rasé.

Il débarrassa Saint-Germain de son bagage à main. Le Français tenta de protester, mais le Chevalier sarrasin l'ignora.

— J'ai envoyé un message à mon maître, poursuivit l'homme dans la même langue.

Jamais deux immortels chevronnés n'auraient laissé un curieux surprendre leur conversation ; ils étaient également conscients qu'il y avait plus de caméras de sécurité à Londres que dans toute autre ville du monde. Quiconque les observerait conclurait à une conversation entre un chauffeur de taxi londonien et son futur passager.

— Comment va ton maître ? demanda Saint-Germain avec précaution.

— Il est toujours en colère contre toi. Tu as le don d'énervier les gens, on dirait ! ajouta Palamède avec un sourire radieux.

— Compte-t-il m'aider ? demanda Saint-Germain avec nervosité.

— Je l'ignore. Je parlerai en ta faveur. Shakespeare aussi, et tu sais quel fameux orateur il est.

Ils s'arrêtèrent devant un taxi noir, Palamède ouvrit la porte au Français.

— Il y aura un prix à payer, le prévint le Chevalier.

Saint-Germain agrippa son ami par le bras.

— Peu importe. Je donnerais n'importe quoi pour récupérer ma femme.

— Même ton immortalité ?

— Oui. À quoi sert de vivre indéfiniment, sans la femme qu'on aime à ses côtés ?

Une lueur de tristesse incommensurable passa dans le regard de Palamède.

— Je comprends.

CHAPITRE VINGT DEUX

— Voici mon ami Ma-ka-tai-me-she-kia-kiak, déclara Billy the Kid tandis que le petit hors-bord bondissait sur les eaux de la baie de San Francisco.

L'homme aux traits anguleux fit un signe de tête à Machiavel.

— Appelez-moi Black Hawk, dit-il d'une voix traînante.

Comme Billy, il portait un jean délavé, de vieilles bottes de cow-boy et un T-shirt. Mais contrairement à Billy qui était maigre comme un clou, Black Hawk était tout en muscles. Il maniait avec aisance le hors-bord lancé à vive allure.

Billy lui tapota l'épaule.

— Là-bas. Ma voiture est garée sur le quai..,

— J'ai vérifié. Ta voiture a disparu, affirma Black Hawk, qui éclata de rire en voyant le visage déconfit de Billy.

— On a volé ma caisse ? Mais c'est... c'est criminel !

Machiavel demeura impassible.

— Un coup de l'Ensorceleuse, je parie.

— Vous avez raison, répliqua Billy. Elle en prendra soin, non ? Elle sait que c'est une voiture de collection, elle la traitera avec respect...

Machiavel croisa le regard de Black Hawk et tourna vite la tête pour ne pas rire.

— Il me semble avoir lu dans mes dossiers que Pernelle Flamel maîtrise l'art de conduire depuis très peu de temps, annonça-t-il sur un ton innocent.

Billy s'effondra contre le flanc du bateau, comme frappé par la foudre.

— Elle va me bousiller la transmission, frotter les roues contre un trottoir. Vous savez que c'est quasiment impossible de trouver ces pneus à flancs blancs ! Ma décapotable est foutue.

— Si cela peut te consoler, remarqua Black Hawk, dans une heure tu n'auras plus jamais besoin de voiture. La dernière fois que j'ai vu notre maître dans une colère pareille remonte en avril 1906... et tu connais la suite.

Billy grogna.

— Ça t'amuse ? Moi qui comptais te léguer cette voiture à ma mort.

— Merci, rétorqua Black Hawk avec un haussement d'épaules. Mais je préfère les Mustang aux Thunderbird.

CHAPITRE VINGT TROIS

Sophie bondit de son siège quand Josh ouvrit la portière du conducteur et sortit de la Thunderbird rouge. Aifé lui serra légèrement l'épaule. L'avertissement était clair : pas un geste. Pernelle surgit par l'arrière et Nicolas poussa doucement la portière côté passager. Il lui fallut plusieurs secondes pour se redresser.

Niten apparut aux côtés d'Aifé, une épée japonaise courte dans une main, une longue dans l'autre.

— On reste calme, murmura-t-il.

Sophie ignorait s'il s'adressait à elle ou à Aifé.

— Tu vas bien ? cria Josh à sa sœur.

Il fit un pas en avant mais fut stoppé par Nicolas.

— Oui, répliqua-t-elle.

Sa voix résonna sur l'eau, car le pont était un peu plus haut que le house-boat ; le visage de Sophie se trouvait au même niveau que celui de son jumeau mais trois bons mètres les séparaient. Sans tourner la tête, elle remarqua :

— Je vous avais dit qu'il me retrouverait.

— Ce garçon est plein de surprises, murmura Aifé avant d'élever la voix. Comment as-tu su où j'étais ? demanda-t-elle à Josh.

Ce fut Pernelle qui lui répondit. Elle contourna son mari et se plaça au bord du ponton.

— Tu n'as guère d'amis en Amérique, Aifé, et encore moins dans cette ville. Tu n'avais nulle part où aller.. Seul l'Escrimeur pouvait t'accueillir.

Elle s'inclina imperceptiblement devant le Japonais, les mains à plat sur les cuisses.

— Ensorceleuse, la salua-t-il. J'ai beaucoup entendu parler de vous, ainsi que de votre mari.

Il se pencha à son tour, tête baissée, sans la quitter une seconde des yeux.

— Nous avons appelé votre dojo et appris que vous aviez annulé vos cours du matin. Puis nous sommes passés devant chez vous. Comme le journal se trouvait encore dans l'allée, nous en avons conclu que vous étiez absent.

— Vous connaissez mon adresse ?

— Nous savons l'essentiel sur vous, Escrimeur.

— Comment avez-vous deviné que j'étais ici ?

— Vous venez travailler sur votre bateau quasiment tous les week-ends.

— Comment êtes-vous au courant ?

Pernelle se contenta de sourire. Niten s'inclina à nouveau.

— Je ne m'étais pas aperçu que j'étais tombé à ce point-là dans la routine. Il n'y a rien de plus dangereux que l'habitude pour un guerrier. Je ne pensais pas non plus qu'on m'espionnait.

— Mes espions ne sont pas tous humains, expliqua l'Ensorceleuse.

— Peu importe, j'aurais dû les remarquer. Je deviens paresseux avec l'âge.

— Ce qui peut être très dangereux, n'est-ce pas ? La paresse peut tuer le plus fort des guerriers.

— Vous ne me surveillerez plus, promit l'Esclimeur, la tête penchée sur le côté, un léger sourire sur ses lèvres fines.

— Je compte sur vous.

— Pourquoi m'en avoir parlé ?

— Nicolas et moi nous contentions de suivre vos mouvements. Quand nous avons décidé que vous ne nous vouliez aucun mal, nous vous avons laissé tranquille. D'autres n'auront pas cette

considération. Vous et vos légendaires épées valez un certain prix...

— Que tout cela est civilisé ! les interrompit brusquement Aifé. Que voulez-vous exactement ?

— Nous sommes venus pour la fille... et pour discuter, répondit Nicolas.

— Et si je refuse ? s'enquit Aifé.

— Je passe une très mauvaise journée, soupira Nicolas. Et Pernelle n'est pas de bonne humeur. Mais si tu veux que nous nous mettions en colère...

— Tu ne me fais pas peur, Alchimiste, grommela Aifé.

— Tu as tort, murmura Nicolas. Pernelle devrait te terrifier.

— Et si nous écoutions ce qu'ils ont à nous dire ? intervint Niten. Il y a quelques instants, tu souhaitais leur parler, non ?

— Oui, mais pas ici et pas maintenant.

— Parlez-leur, l'encouragea Sophie.

— Silence !

Sophie se tourna vers elle.

— Veuillez utiliser un autre ton ! s'emporta-t-elle.

Elle détestait quand les adultes l'écartaient de la

conversation.

Surprise, Aifé s'apprêtait à la remettre à sa place lorsque Niten se hissa sur le bord du house-boat et regarda tour à tour l'Alchimiste et l'Ensorceleuse.

— Jurez-moi que ce n'est pas une ruse de votre part.

— Juré, rétorqua Nicolas.

— Juré, ajouta Pernelle.

En quelques secondes, les épées de Niten disparurent dans les fourreaux qu'il portait à la hanche.

— Montez à bord. Entrez librement et de votre plein gré.

— Hé ! commença Aifé.

— C'est mon bateau, lui rappela Niten. Les Flamel ont peut-être beaucoup de défauts, mais ils respectent sûrement leur parole.

— Dis-le aux générations qu'ils ont trahies et détruites, marmonna Aifé.

Cependant, elle recula d'un pas et laissa Pernelle, Nicolas et Josh monter à bord.

— Tu devrais apprendre à faire confiance davantage, conseilla Niten à Aifé.

— Et toi, tu devrais apprendre à faire confiance aux bonnes personnes, aboya-t-elle. Celles-ci n'en font pas partie.

— Ta sœur les apprécie et ne met pas leur parole en doute.

Aifé renifla.

— Je ne suis pas ma sœur.

CHAPITRE VINGT QUATRE

— Tout cela ne me concerne pas, déclara Aifé.

Nicolas et Pernelle venaient de passer une demi-heure à lui expliquer les événements des derniers jours, ajoutant des détails que Sophie avait oubliés ou omis.

Niten avait installé une cagette en bois au milieu du pont et disposé autour des chaises de formes et de tailles diverses. Puis il avait apporté une belle théière en porcelaine blanche quasiment transparente avec tasses assorties et versé un thé vert olive parfumé. Cependant, l'Esclimeur avait préféré rester debout derrière Aifé, les bras le long du corps pendant que Pernelle et Nicolas racontaient leur histoire en commençant par le vol du Codex à la librairie le jeudi précédent.

Aifé secoua la tête.

— Je veux juste que ma sœur revienne saine et sauve.

— Nous aussi, déclara Nicolas. Scathach nous est précieuse.

Il prit la main de sa femme.

— Elle est la fille que nous n'avons jamais eue.

Un instant, il frémit, avant de reprendre.

— Toutefois, le retour de Scathach... et celui de Jeanne ne sont pas notre priorité immédiate. Les Ténébreux ont réuni une armée dans les cellules d'Alcatraz et ont l'intention de la lâcher dans San Francisco.

— Et alors ? demanda Aifé.

Quand Pernelle se pencha en avant, une charge d'électricité statique souleva ses cheveux argentés. Ses mots furent aussi incisifs que son regard.

— Es-tu à ce point brouillée avec l'humanité pour vouloir sa perte ? Tu sais ce qu'il adviendra de la civilisation quand ces monstres auront obtenu la permission de vagabonder dans les rues ?

— Ce ne sera pas la première fois.

De fines volutes de fumée grise s'échappèrent des narines d'Aifé.

— La quatrième si je ne m'abuse. Les humani ont presque été exterminés mais ils ont finalement repeuplé la Terre. Tu es âgée, Ensorceleuse, mais tu n'as vécu qu'une fraction de ce que j'ai enduré sur cette planète. J'ai vu des civilisations se développer, décliner et réapparaître. Parfois, il est nécessaire de faire table rase et de repartir de zéro.

Elle écarta les bras.

— Regardez ce que les humani actuels ont fait de cette Terre ! Regardez ce que leur cupidité a provoqué. Ce monde est au bord de la destruction, les calottes polaires fondent, le niveau de la mer augmente, les conditions atmosphériques changent, les saisons se dégradent, les zones agricoles se désertifient...

— On croirait entendre Dee... remarqua Josh.

— Je t'interdis de me comparer au Magicien anglais ! cracha Aifé. C'est un être méprisable.

— D'après lui, les Ténébreux répareront tous ces dégâts. Il dit vrai ?

— Oui, répondit Aifé avec simplicité. Ils en sont capables. Explique-lui, ordonna-t-elle à l'Alchimiste.

— C'est vrai ? demanda Josh à Nicolas.

— Oui, soupira celui-ci.

Sophie se pencha, le front plissé.

— Cela signifie que les Aînés, ceux que vous soutenez, peuvent faire la même chose ?

Cette fois-ci, un long silence s'installa. Quand Nicolas prit la parole, sa voix n'était que chuchotements.

— Certainement.

— Pourquoi n'agissent-ils pas ? l'interrogea Sophie.

Nicolas regarda Pernelle, qui finit par intervenir :

— Parce que, tôt ou tard, tous les parents doivent laisser leurs enfants mener leur propre vie et commettre leurs erreurs. Sinon, ils ne grandiraient pas. Au cours des générations passées, les Aînés circulaient parmi les humani, vivaient avec eux, travaillaient à leurs côtés. Toutes ces légendes sur les dieux antiques interagissant avec les hommes contiennent une part de vérité. Les dieux peuplaient réellement la Terre à cette époque, mais l'humanité ne progressait pas. Par contre, dès que la plupart des Aînés se sont retirés dans leurs royaumes des Ombres et ont laissé les humani se débrouiller par eux-mêmes, la race s'est mise à évoluer.

— Voyez tout ce que les hommes ont accompli en deux cents ans à peine, continua Nicolas, les inventions, les réalisations, les découvertes - le nucléaire, l'aviation, les réseaux de communications instantanés mondiaux, les voyages dans l'espace. Puis rappelez-vous que la civilisation égyptienne a duré plus de trois mille ans. Babylone date de quatre mille ans, les premières villes d'Inde sont apparues il y a plus de cinq mille ans et Sumer a six mille ans. Pourquoi ces grandes civilisations n'ont-elles pas accompli autant que celle-ci en moins de temps ?

Josh secoua la tête. Sophie, elle, connaissait la réponse.

— Parce que les Aînés - ce que les humani appellent les dieux - vivaient avec eux, répondit Pernelle. Ils leur fournissaient absolument tout. Les Aînés devaient se retirer

pour que l'humanité grandisse.

— Mais certains sont restés, protesta Sophie. La Sorcière, Prométhée...

— Mars, ajouta Josh.

— Gilgamesh, poursuivit Sophie. Scathach.

— Oui, quelques-uns ont servi de guide et de professeur à la nouvelle race, afin de la pousser le long de la route vers la grandeur. Mais ils ne se sont pas immiscés dans leurs affaires, ils ne les ont pas influencés et ils n'ont pas établi de règne, clarifia Pernelle.

Aifé émit un rire amer.

— Il est vrai que certains Ténébreux ont essayé de régner sur les humani. Les Aînés se sont battus contre eux et ont anéanti leurs efforts. Mais ceux qui sont restés avaient une bonne raison... sauf toi, asséna-t-elle à Aifé. Pourquoi as-tu choisi de demeurer dans ce royaume des Ombres humani ?

Il y eut une longue pause pendant laquelle le regard d'Aifé se perdit dans le vide.

— Parce que Scathach n'est pas partie.

Une série d'images terribles tourbillonnèrent dans l'esprit de Sophie. Un nom surgit de nulle part.

— À cause de Cuchulainn.

— Cuchulainn, répéta Aifé. Le garçon qui s'est mis entre nous, pour qui nous nous sommes battues.

Un jeune homme, mortellement blessé, s'attachant à un pilier afin que sa présence retienne une armée terrifiante...

Scathach et Aifé, ensemble, se précipitant sur le champ de bataille, essayant de le rejoindre avant que trois énormes silhouettes à l'allure de corbeau descendent en piqué vers lui...

Les corbeaux transportant le corps sans vie du jeune homme dans le ciel...

Puis Scathach et Aifé s'affrontant à coups d'épée et de lance, leurs auras grises presque identiques s'enroulant autour d'elles, se tortillant, se transformant en une dizaine d'animaux.

— Nous n'aurions jamais dû nous battre, déclara Aifé. Nous nous sommes quittées sur des paroles méchantes et blessantes qui n'auraient jamais dû être prononcées.

— Tu aurais pu te rendre dans un royaume des Ombres de ta création, remarqua Pernelle.

— Non. On m'a dit qu'un jour j'aurais l'occasion de me racheter auprès de ma sœur, alors je suis restée.

Tandis qu'Aifé parlait, Sophie capta une image furtive. *Scathach - ou bien était-ce Aifé ? - perchée sur le dos d'un monstre qui se dressait sur des jambes humaines mais possédait deux têtes de serpent. Il portait une robe de serpents*

vivants et ceux-ci frappaient sans interruption la guerrière aux cheveux roux.

— Qui vous a prédit cela ? murmura-t-elle, la voix rauque.

— Ma grand-mère, la Sorcière d'Endor.

Le visage du vampire était lugubre.

— Et elle se trompe rarement. Je ne peux ni vous accompagner ni vous aider. Je dois retrouver ma sœur. Je remonterai le temps si nécessaire.

Nicolas la dévisagea.

— En ce moment même, Saint-Germain vérifie s'il peut voyager dans le passé afin de secourir Scathach et Jeanne.

Aifé poussa un grognement.

— Seule une poignée d'Aînés ont ce pouvoir dans ce royaume-ci. Et aucun n'est agréable.

— Le Chevalier sarrasin le conduit auprès de son maître, Tammuz, l'Homme Vert, la renseigne Nicolas. Comme Cronos, il a le pouvoir de voyager le long des fils du temps.

— Et tu penses qu'il aidera Saint-Germain !

Le rire d'Aifé, sombre et laid, ricocha sur l'eau.

— Tammuz lui arrachera les membres un par un.

CHAPITRE VINGT CINQ

— Nous pourrions prendre un vol pour San Francisco, suggéra Virginia Dare. J'aime bien l'avion, surtout la première classe, et si tu paies le billet, bien sûr.

— Je déteste voler, marmonna Dee. Et puis on a deux problèmes : la réservation laissera une trace que tout le monde pourra suivre et le premier avion ne décolle pas avant demain matin. Il faut au minimum onze heures pour se rendre sur la côte Ouest. Résultat : les Aînés auront tout loisir de m'organiser un comité de bienvenue en Amérique.

— On prend un jet privé, alors ? Tu es assez riche pour te l'offrir.

— Oui, je suis assez riche, mais il faudra un temps fou pour remplir la paperasse qui nous trahira, elle aussi. Non, j'ai une bien meilleure idée.

— Par meilleure, est-ce que tu entends dangereuse ? demanda doucement Virginia.

— Cela ne te gênait pas avant !

— Je suis peut-être immortelle, mais je ne suis pas invulnérable. Nous pouvons tous les deux nous faire tuer, lui

rappela-t-elle. Plus je vieillis, plus j'apprécie ma longue vie. Je ne tiens pas à y mettre un terme.

Semblable à n'importe quel couple de vacanciers, le Dr Dee et Virginia Dare se tenaient à l'ombre d'un arbre et contemplaient la façade illuminée de la Tour de Londres, la pierre beige prenant la couleur du beurre sous les spots. Une averse récemment tombée sur la ville avait laissé des flaques qui reflétaient les chaudes lumières. Malgré l'heure tardive, de nombreux touristes profitaient de la fraîcheur pour admirer le paysage londonien le long de la Tamise. Des flashes crépitaient de temps à autre.

— J'ai l'impression que cette Tour fera toujours partie de ma vie, lui confia Dee sur un ton mélancolique. J'y ai aperçu Walter Raleigh peu avant son exécution. Quand j'étais enfant, mon père et moi venions voir les lions, au temps de la Ménagerie royale.

— Comme c'est touchant, grommela Virginia. Tu veux bien me dire pourquoi nous sommes ici ?

Dee fit un léger signe de la tête.

— Je connais l'entrée d'un royaume des Ombres dans le coin.

— La Porte du Traître, compléta Virginia dont les épaules frémirent sous son manteau. J'en ai entendu parler. D'après la rumeur, c'est un lieu maudit.

Dee ne releva pas. Il semblait de très bonne humeur.

— Je pense qu'à nous deux nous serons assez puissants pour l'activer et entrer. Une fois que nous serons dans le royaume des Ombres, nous pourrons passer de monde en monde et sortir en Amérique.

— Oui, mais notre position sera alors connue de tous, objecta Virginia.

— Sauf que nul ne soupçonnera notre destination.

Virginia Dare secoua la tête. Ses longs cheveux ondulèrent dans son dos.

— Puis-je te signaler deux ou trois failles dans ton plan ?

— Oui ?

— Nous neutralisons les gardes de la Tour...

— Tu les auras endormis avec ta musique.

— Nous pénétrons dans le royaume des Ombres...

— Facile.

— Savons-nous lequel ?

— Celui d'un Aîné mineur, je suppose. Tant de royaumes bordant la Terre sont vides !

— Tu oublies que les Ténébreux ont invité leurs frères d'armes éloignés à se rassembler parce que Litha approche.

Dee ouvrit la bouche pour faire un commentaire, mais Virginia poursuivit :

— Bon, mettons qu'il soit désert. Nous le traversons, pénétrons dans deux ou trois autres royaumes et parvenons enfin dans un monde qui touche les Amériques.

— Oui.

— Et si nous arrivons en Floride ? En Alaska ?

— Au pire, nous serons à deux heures de San Francisco !

— Au fait, pourquoi allons-nous là-bas ? Je croyais que la ville était sur le point d'être envahie par l'armée cauchemardesque de ton Aîné.

— Le Livre d'Abraham le Juif se trouve à San Francisco. J'en ai besoin.

— Tu as mis la main dessus ! s'exclama Virginia. Il t'a fallu le temps... ajouta-t-elle sur un ton sarcastique.

Soudain, elle s'interrompt, comme frappée par une pensée.

— Le Livre est encore en ta possession ? Tu ne l'as pas remis à ton maître ?

— Non, j'ai décidé de le garder.

— Pardon ?

Quelques touristes noctambules se retournèrent. Elle baissa le ton et demanda d'une voix rauque :

— Pour quelle raison ?

— Je compte m'en servir pour gouverner cette Terre.

Surprise, Virginia cligna des yeux puis elle rit avec délices.

— Docteur, tu es fou à lier... Je dois donc être plus folle encore pour vouloir m'associer avec toi. Tu crois que tes Aînés t'autoriseront à régner sur leur royaume des Ombres préféré ?

— Je ne leur laisserai pas le choix ! Je suis resté à leur service une vie entière - plusieurs vies, même. Et pourtant, par suite de quelques échecs insignifiants, ils me condamnent à une éternité de souffrance. Je suis *utlaga*. Maintenant je serai loyal envers moi... et toi, bien entendu, se dépêcha-t-il d'ajouter quand il perçut un changement dans le visage de sa comparse. Je vais me battre contre les Aînés pour obtenir le contrôle de cette planète, tuer tous les hommes immortels, Aînés et créatures de la Génération Suivante qui vivent encore ici. Ensuite, je scellerai l'entrée des royaumes des Ombres et couperai ce monde de tous les autres. Cette Terre sera la mienne. La nôtre, si tu le souhaites. Nous régnerons ensemble.

Virginia Dare s'éloigna d'un pas et, lentement, elle l'examina de la tête aux pieds.

— Que regardes-tu ? s'enquit-il.

— Un fou. Comment espères-tu parvenir à tes fins ?

— Hier, j'ai discuté avec un Archonte.

Virginia n'en crut pas ses oreilles.

— Je n'en ai jamais vu ! Ils font partie des mythes.

— Il s'agissait de Cernunnos, le Dieu Cornu. J'étais aussi près de lui que je le suis de toi maintenant. Plus tard, il est venu me voir. Il a envoyé une forme-pensée, un être créé, activé et manipulé par le simple pouvoir de l'imagination. Sa puissance était confondante, et pourtant Cernunnos n'est qu'un Archonte mineur.

Virginia secoua la tête.

— Et quel rapport a-t-il avec ton projet de contrôler ce royaume des Ombres ?

— Je possède les quatre Épées du Pouvoir. J'ai l'intention d'appeler Coatlicue, la plus puissante de tous les Archontes. Elle sera à mon service.

Virginia Dare manqua s'étrangler.

— John, c'est de la folie ! Même si tu étais capable d'évoquer un Archonte, comment l'obliger à te servir ? Qu'as-tu à lui proposer pour l'intéresser, même de loin ?

— Coatlicue méprise et déteste les Aînés. Il y a plusieurs

millénaires, ils l'ont condamnée à une éternité de souffrance - j'imagine qu'elle veut se venger.

— La vengeance nous stimule tous, murmura Virginia. Pourtant, je ne vois pas comment...

Le docteur eut un sourire terrifiant.

— Je sais où se trouve l'entrée de Xibalba sur Terre. Quand elle sera à mon service, je lui en indiquerai l'emplacement.

— Et une fois qu'elle sera à l'intérieur... chuchota Virginia.

— Elle aura accès à un nombre infini de royaumes des Ombres, compléta Dee. Elle ravagera à son gré, festoiera à sa guise.

Le rire de Virginia ne fut pas franc.

— J'ai toujours admiré ton manque de pitié, John, mais là c'est à couper le souffle. Si puissant que tu sois, tu ne pourras pas entraîner un Archonte avec toi. Surtout la Mère de Tous les Dieux. Dès qu'elle pénétrera dans ce monde, elle se nourrira de la première personne qu'elle verra.

Dee haussa les épaules.

— Tu as raison. J'aurai besoin de quelque chose d'extraordinaire et d'irrésistible pour l'attirer et la distraire pendant que je l'enchaînerai grâce à de multiples sortilèges.

Il toucha les épées sous son manteau. La réponse s'échappa

par le bout de ses doigts et l'air sentit soudain le parfum âpre des oranges. Il eut un sourire cruel.

— Je compte lui offrir une aura d'or pur.

CHAPITRE VINGT-SIX

Sophie et Josh marchaient côte à côte sur le quai de Sausalito, auprès duquel les house-boats se balançaient doucement. Aucun ne se ressemblait : les uns étaient petits et trapus, les autres hauts et longs. La plupart disposaient de canots, voire d'un hydravion pour l'un d'eux.

Les jumeaux avaient laissé Nicolas et Pernelle en grande conversation avec Aifé sur le bateau de Niten. L'Esclimeur ne disait pas un mot. Dès que le vampire était sur le point d'exploser, il posait les mains sur ses épaules.

— Et maintenant ? s'enquit Josh.

— Quoi maintenant ?

— On rentre à la maison ?

— Et ensuite ? Qu'est-ce qu'on fera ?

Josh plongea les mains dans les poches arrière de son jean et continua de marcher. Il n'avait pas de réponse.

— Tu sais, quand j'ai quitté Tante Agnès tout à l'heure pour partir à la recherche des Flamel, j'ai compris que nous avions perdu beaucoup de choses.

— Pardon ? s'exclama Sophie, qui ne voyait pas où il voulait en venir.

— Ces derniers jours avec les Flamel nous ont coûté très cher. Tout ce à quoi nous croyions n'est que mensonge : histoire, mythologie, archéologie. Même notre avenir a été balayé.

Sophie hocha la tête. Elle s'était fait les mêmes réflexions mais elle ne fut pas surprise qu'il ait fallu plus de temps à son frère pour arriver à ces conclusions.

— Alors, où allons-nous ?

Josh s'arrêta pour regarder le bateau de Niten derrière eux. Bien qu'il fut à une bonne centaine de mètres, il baissa la voix le plus possible.

— On fait quoi, Sophie ? Je n'ai pas confiance en Nicolas.

— Moi non plus.

— Oui, mais on est un peu coincés avec lui.

— Je crois qu'on ne peut plus faire marche arrière.

— Pourquoi ? Tu les as entendus : ils veulent attaquer Alcatraz ! C'est de la folie !

— Peut-être, mais s'ils n'agissent pas, les créatures de l'île attaqueront San Francisco.

Sophie toucha le bras de son frère et, soudain, l'air eut un

parfum de vanille. Des éclats argentés brillèrent dans ses yeux bleu vif.

— Tu ne t'es jamais dit que c'est exactement où nous sommes censés être, ce que nous sommes censés faire ?

Josh recula d'un pas, brusquement apeuré par l'intensité de sa voix.

— De quoi parles-tu ?

— Josh, il y a dix mille ans, Abraham a écrit sur nous...

Le jeune homme secoua la tête.

— Non, son livre concernait des jumeaux, et il y en a eu des milliers.

— Aucun ne nous ressemblait.

— Beaucoup nous ressemblaient, insista-t-il. Souviens-toi ! Les Flamel collectionnent les jumeaux d'or et d'argent depuis des générations. Et aucun n'a survécu à son Éveil.

— Nous si.

— On a failli y rester.

— Josh, j'ai été formée à la magie de l'Air, du Feu et de l'Eau. Tu as été éveillé puis formé à la magie de l'Eau. Nous ne pouvons pas ignorer ces dons. On nous offre une chance de les utiliser, de protéger la ville.

— T'es-tu déjà demandé, l'interrogea sèchement Josh, si nous nous battions pour le bon camp ? Et si Flamel était l'ennemi et Dee, l'allié ?

Tous deux perçurent du mouvement au même instant ; quand ils pivotèrent, ils se retrouvèrent face à Niten. Alors que ce début d'après-midi était paisible, ils ne l'avaient pas entendu s'approcher. L'Esclimeur s'inclina et désigna le bateau.

— Ils vous cherchent.

Puis il s'éloigna, mais s'arrêta et tourna la tête. La lumière baigna son visage et transforma ses yeux bruns en miroirs.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre votre dernière question. Je suis immortel ; je n'ai peut-être pas vécu aussi longtemps que Nicolas et Pernelle, je suis et j'ai toujours été un guerrier. Si la vie m'a appris une chose, c'est que, dans toutes les guerres, les deux camps sont convaincus d'avoir raison.

— Et nous, Niten ? intervint Josh. Sommes-nous dans le bon ?

— Vous en avez choisi un, voilà ce qui importe. Vous avez le droit de changer d'avis. Souvent, le plus grand courage est d'admettre qu'on s'est trompé. Suivez votre cœur. Prenez soin l'un de l'autre, faites-vous mutuellement confiance, parce que, à la fin de la journée, toutes ces personnes vous demanderont quelque chose. Elles voudront que vous agissiez pour elles ou que vous endossiez un rôle qui n'est pas le vôtre. Vous êtes

responsables l'un de l'autre, et c'est tout.

Nicolas et Pernelle attendaient sur le pont. L'Ensorceleuse scrutait leurs visages, comme si elle cherchait à lire dans leurs pensées. Elle fit un pas en avant et Sophie s'aperçut avec une clarté soudaine que c'était Pernelle et non Nicolas qui menait le jeu, probablement depuis toujours.

— C'est l'heure des décisions, déclara Nicolas avec un sourire désabusé.

— Eh bien, nous en avons discuté... commença Josh.

— Le temps des discussions est terminé, l'interrompt Pernelle. Il faut agir, à présent. Êtes-vous avec nous, oui ou non ?

— Avons-nous le choix ? répliqua Josh.

Pernelle ouvrit la bouche pour répondre, mais Nicolas lui tira la manche et secoua imperceptiblement la tête.

— On a toujours le choix, répondit l'Alchimiste.

Il leur montra trois doigts osseux.

— Vous vous battez avec nous, vous vous rangez du côté de Dee ou vous vous croisez les bras.

La cruauté se lut sur ses traits.

— Si vous optez pour Dee, cette ville et ce monde sont

condamnés. Si vous restez neutres, cette ville et ce monde sont condamnés. Si vous nous soutenez, il y a une chance, une chance infime que l'humanité survive.

— Mais... protesta Josh.

Sophie lui pinça très fort le bras pour qu'il se taise.

— Nous sommes avec vous, affirma-t-elle.

Elle regarda son frère qui hocha aussitôt le menton.

— Tous les deux. Et maintenant ?

L'Ensorceleuse pencha légèrement la tête après avoir esquissé un rapide sourire que Sophie entraperçut.

— Il faut que Josh apprenne une autre magie élémentaire, annonça-t-elle. Si nous avons le temps, nous chercherions quelqu'un qui le formerait à celle de la Terre, de l'Air et du Feu, mais nous sommes pris de court. Je crois qu'il n'en apprendra qu'une.

— Laquelle ? lui demanda Josh.

Pernelle se tourna vers son époux ; elle l'interrogea par un léger haussement de sourcils. Ils n'échangèrent aucun mot mais l'Ensorceleuse acquiesça, un sourire aux lèvres.

— Nous inculquerons la magie du Feu à Josh.

— Le Feu ! s'exclama Josh, ravi. J'aime ça. Mais qui va s'en

charger ?

Sophie sut la réponse avant même que l'Ensorceleuse ouvre la bouche.

— Prométhée, le Maître du Feu.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Niccolô Machiavelli, installé dans le siège passager de la jeep de l'armée réduite à son minimum, s'agrippait à la barre soudée sur le tableau de bord comme si sa vie en dépendait. Assis à l'arrière, Billy criait de joie à chaque cahot sur le chemin de terre. Un sourire féroce aux lèvres, Black Hawk conduisait pied au plancher sur les petites routes de campagne.

— Je pense... hurla Machiavel, assourdi par le bruit du moteur. Je pense que votre maître préférera nous voir vivants pour mieux nous tuer de ses propres mains. Cela l'énervera peut-être si vous faites le travail à sa place. Ralentissez !

— Je ne vais pas vite, objecta Black Hawk.

La jeep fit un bond en avant, le moteur mugit quand les quatre roues quittèrent le sol.

— Vous voyez la différence là ?

— Je vais vomir, promet Machiavel. Et je me pencherai dans votre direction. Dans la tienne aussi, Billy !

Black Hawk souleva à regret le pied de l'accélérateur.

— Je n'ai pas vécu plus de cinq cents ans dans la période la plus perturbée de l'histoire européenne pour mourir dans un accident de voiture !

— Black Hawk pourrait rouler sur ces chemins les yeux bandés, affirma Billy.

— J'en suis persuadé, même si ses motivations me dépassent.

— Avez-vous jamais agi pour le simple goût du frisson ?

— Pas depuis longtemps, répliqua Machiavel.

Black Hawk sembla choqué.

— À quoi bon être immortel ? se récria-t-il. Je vous plains !

— Vous me plaignez ?

— Vous ne vivez pas, vous vivotez.

Niccolô Machiavelli dévisagea l'Amérindien un long moment avant de hocher la tête et de détourner le regard.

— Vous avez peut-être raison, murmura-t-il.

La maison se dressait à l'écart de la route.

Au premier abord, elle ressemblait à n'importe quel cottage en bois, identique à tant d'autres aux États-Unis. Mais la vérité éclatait quand on s'en approchait : elle était énorme et en grande partie construite dans la colline.

Machiavel fut pris de tressaillements quand la voiture quitta le chemin caillouteux et s'engagea dans l'étroit sentier aux ornières profondes - signe révélateur de sortilèges protecteurs. Cela sentait la magie ancienne, le pouvoir eldritch. Il entra aperçut des symboles ésotériques gravés dans les arbres, des spirales barbouillées sur les pierres, des bonshommes allumettes sculptés dans des poteaux. Le sentier coupait à travers un champ d'herbes aussi hautes que la portière. Les brins crissaient et sifflaient contre le métal. On aurait dit un millier de chuchotements les mettant en garde. L'Italien perçut du mouvement non loin de lui, mais aussi des serpents, des crapauds et des lézards fuyant à leur approche. Un épouvantail difforme et dégingandé dominait le champ sur leur gauche. Il avait en guise de tête une grosse citrouille desséchée et il tirait la langue.

Le champ s'interrompit brusquement, comme si on avait dessiné une ligne dans la terre. Suivait un terrain parfaitement plat. Machiavel approuva d'un signe de tête : nul ne pouvait traverser le champ sans déclencher un nombre infini d'alarmes ou être attaqué par un gardien venimeux aux aguets. Il était impossible d'accéder jusque-là sans être détecté. Un lynx gigantesque, comme il n'en avait jamais vu, était allongé devant la porte d'entrée ouverte. Il regardait la voiture, impassible. Seules ses oreilles dressées ornées de touffes noires indiquaient qu'il était un être vivant et non pas une sculpture.

Black Hawk gara la jeep devant la maison mais il n'éteignit

pas le moteur et ne descendit pas.

— Terminus, annonça-t-il sans même l'ombre d'un sourire.

Niccolô apprécia de sortir du véhicule. Il se mit à broser son beau costume couvert de saleté avant d'abandonner. Ses vêtements sur mesure étaient fichus. Des dizaines d'autres l'attendaient dans ses appartements à Paris mais il doutait de les porter à nouveau un jour.

Il inspira l'air sain de la campagne. Quand il pensait à la mort - avec une remarquable régularité -, il imaginait disparaître dans une ville européenne. Paris peut-être, Rome, ou sa bien-aimée Florence. Il n'aurait jamais

CHAPITRE VINGT-HUIT

Le fantôme de Juan Manuel de Alaya flottait en silence au-dessus des ruines d'Alcatraz. Le lieutenant espagnol avait été le premier Européen à découvrir la petite île en 1775 et lui avait donné le nom des pélicans qui peuplaient en grand nombre le rocher : *La Isla de los Alcatraces*. Du jour où elle fut vendue au gouvernement américain, en 1854, elle fut baptisée Alcatraz.

À la mort du lieutenant, son ombre revint sur l'île qu'il hante et protège depuis.

Au fil des siècles, il assista aux diverses affectations du lieu - site du premier phare sur la côte californienne, garnison militaire, puis prison fédérale et demeure entre 1861 et 1963 des criminels les plus violents et dangereux d'Amérique.

Plus récemment, l'île était devenue une attraction touristique populaire et Juan Manuel de Alaya appréciait de se promener sans être vu parmi la foule de visiteurs, d'écouter leurs commentaires animés. Il aimait particulièrement suivre ceux qui parlaient espagnol, sa langue maternelle.

Mais depuis deux mois, Alcatraz avait encore changé de fonction. L'île appartenait désormais à une compagnie privée,

Enoch Enterprises, qui avait fait cesser toute visite. Très vite, de nouveaux prisonniers avaient débarqué. Aucun n'était humain. Le fantôme avait reconnu certaines créatures d'après des récits de marins - loups-garous et dragons, vouivres et vers. D'autres appartenaient à la mythologie, comme le Minotaure et le Sphinx. Quant au reste, il lui était complètement inconnu.

Puis Pernelle Flamel avait été incarcérée sur l'île.

De Alaya l'avait aidé à s'échapper de sa cellule. Plus que réjoui, il avait assisté à son départ d'Alcatraz, laissant derrière elle deux dangereux arrivants, Machiavel et Billy the Kid. Il espérait qu'ils y passeraient la nuit afin que lui et les autres fantômes de l'île s'amuse un peu avec eux. Mais les deux hommes avaient été secourus par un Amérindien et, tandis qu'il regardait leur bateau rejoindre l'île, de Alaya se demanda ce qu'il adviendrait de sa chère *Isla de los Alcatraces*. Le Sphinx errait encore dans les couloirs de la prison, l'affreuse araignée Areop-Enap était enveloppée dans un énorme cocon au milieu des ruines de la Maison du Gardien, le Vieil Homme de la Mer et ses horribles filles patrouillaient dans la baie.

Le fantôme se rendit au sommet de la tour de guet et scruta la ville qu'il ne visiterait jamais. À quoi ressemblait cette cité immense en bordure du continent ? Ses gratte-ciel s'élevaient à des hauteurs vertigineuses, son fabuleux pont orange enjambait l'eau. Les bateaux naviguaient sur les flots calmes, les oiseaux de fer sillonnaient le ciel et les voitures au scintillement métallique longeaient la rive. Quand il avait

découvert Alcatraz, Philadelphie était la plus grande ville des États-Unis avec trente-quatre mille habitants. Aujourd'hui, plus de huit cent mille personnes vivaient à San Francisco - un nombre inconcevable - et plus de trente-six millions dans le seul État de Californie. Que leur arriverait il si les monstres étaient lâchés dans les rues et les égouts ?

Sans s'en rendre compte, de Alaya commença à survoler l'eau, mais les liens invisibles qui le retenaient à Alcatraz le rappelèrent à l'ordre. Il protégeait l'île. Pour combien de temps encore ? Une guerre était en marche et peu importait comment elle se terminerait, de Alaya ne pensait pas que sa chère Alcatraz survivrait.

Et sans rocher sur lequel veiller, il cesserait lui aussi d'exister.

CHAPITRE VINGT NEUF

— Sophie, je vais te demander quelque chose... que tu risques de trouver un peu... bizarre, chuchota Pernelle.

Elle avait pris la jeune fille par le bras et l'avait entraînée à l'écart pendant que Josh et Niten rangeaient les chaises en plastique dans le house-boat. Aifé avait disparu sous le pont et Nicolas était assis au bord de l'embarcation, les yeux fermés, son visage ridé tourné vers le soleil.

— Oui ? répondit Sophie en dévisageant l'Ensorceleuse.

La lumière de fin d'après-midi faisait ressortir les ridules qui apparaissaient au coin des yeux et de la bouche de Pernelle. Sophie s'interrogeait à son sujet. Elle l'appréciait encore - elle désirait encore l'apprécier - mais il y avait quelque chose en elle qui la gênait, et elle ignorait quoi.

— Ce serait mieux si tu ne révélais pas à Josh ce que tu sais - ce que la Sorcière sait - sur Prométhée.

Dès que le nom de l'Aîné fut mentionné, Sophie cligna des yeux ; ils devinrent argent et un soupçon de vanille embauma l'air marin.

— Je m'efforce de ne pas penser aux souvenirs de la Sorcière.

— Pourquoi ? s'étonna Pernelle.

— D'après Nicolas, il est possible qu'ils submergent les miens, que je devienne la Sorcière.

Sophie fronça les sourcils.

— Ou qu'elle devienne moi, ajouta-t-elle. Si je me rappelle tout son passé, deviendrai-je Dora ?

Pernelle rit doucement.

— Je n'ai jamais entendu d'histoire aussi ridicule de ma vie !

— Mais Nicolas a dit...

— Nicolas s'est trompé, affirma Pernelle.

Sophie appuya ses mains sur ses yeux et secoua la tête.

— Et si les souvenirs de la Sorcière deviennent plus puissants que les miens ?

— Mais c'est toi Sophie qui te souviens ! Ce sera toujours toi. Je vis sur cette Terre depuis des siècles - je me souviens de l'odeur des cheveux de ma grand-mère et elle est morte il y a plus de six cent soixante ans ! Je me souviens de l'adresse de chaque maison, appartement, mesure, immeuble, palais dans lequel j'ai vécu. Un souvenir ne chasse pas l'autre. Ceux de la Sorcière ont simplement été ajoutés aux tiens. Rien de plus. D'accord, nos souvenirs et nos expériences font de nous des

êtres uniques. Mais si la Sorcière avait voulu effacer les tiens, elle l'aurait fait tout de suite, quand tu étais encore à Ojai.

L'Ensorceleuse s'interrompt une seconde.

— Quand Nicolas a été emprisonné à la Bastille, j'étais en apprentissage chez la Sorcière d'Endor. Elle vivait dans le sud de la France, à l'époque, et j'ai étudié auprès d'elle pendant plus de dix ans. Elle peut être cruelle et capricieuse, dangereuse au possible et extraordinairement désorganisée. Elle est incapable de se projeter dans l'avenir, ce qui m'a souvent interloquée. Elle a sacrifié ses yeux afin d'observer l'enchevêtrement des fils du temps dans un an, une décennie, un siècle, voire un millénaire. Elle sait où ils aboutissent. D'un autre côté, Dora s'éparpille tant qu'elle est incapable de planifier sa journée. Elle oublie souvent les choses les plus simples du quotidien. Et pourtant elle est très rusée. Si elle avait voulu te contrôler, elle t'aurait conditionnée pendant l'Éveil.

Sophie eut l'impression qu'on lui enlevait un grand poids des épaules.

— Mes souvenirs et les siens sont donc distincts ?

— Oui, lui assura Pernelle. Tu sens quand ceux de la Sorcière surviennent, n'est-ce pas ?

— Mais Nicolas a dit...

— Nicolas a souvent tort, l'interrompt Pernelle sur un ton

glacial. Je l'aime, depuis des siècles. Il est extraordinaire et brillant, mais il demeure un homme avec ses défauts et ses faiblesses. Il commet des erreurs. Nous commettons tous les deux des erreurs.

Elle secoua la tête en souriant. Sa voix redevint chaleureuse.

— Alors, non, les souvenirs de la Sorcière n'engloutiront pas les tiens. Tu as trop de force de caractère. La preuve : tu as survécu à l'Éveil, tu as appris la magie de l'Air, du Feu et de l'Eau très vite. Pour être honnête, je ne pense pas que la Sorcière ait pu manigancer quelque chose d'aussi sophistiqué. Elle n'a jamais été subtile.

Niten et Josh apparurent sur le pont. Le jumeau arborait un large sourire.

— Nous revenons dans une minute, leur cria Niten. Nous allons chercher la voiture. Il nous faut un véhicule un peu moins voyant que cette monstruosité rouge dans laquelle vous êtes arrivés.

En silence, Sophie et Pernelle les regardèrent grimper sur le quai et disparaître parmi la multitude de house-boats.

— Nicolas et moi comptons demander à Prométhée d'offrir à Josh la magie du Feu, continua Pernelle. Mais il est nécessaire que l'expérience soit nouvelle pour ton frère. Tu ne dois pas le mettre en garde contre l'Aîné.

Sophie s'apprêtait à lui demander pourquoi, quand des

souvenirs jaillirent dans son esprit. Elle se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas grimacer. Même si Josh voulait à tout prix être initié à la magie du Feu, le processus pour l'acquérir ne lui plairait pas.

— D'accord, je ne lui dirai rien.

— Bien.

— Qui est Niten ?

Ce nom ne disait rien à la Sorcière et Sophie sauta sur l'occasion pour se renseigner.

Les yeux verts de l'Ensorceleuse s'embrumèrent tandis qu'elle regardait le Japonais au loin.

— Il est sans nul doute le plus grand sabreur de tous les temps, le seul humain à avoir vaincu Scathach en combat singulier. Mais si tu lui poses la question, il te répondra qu'il est un artiste. Ce qui est vrai : ses talents de peintre sont légendaires. Nicolas et moi possédions une de ses représentations d'oiseaux dans notre appartement de New York, avant que Dee l'incendie. Niten a cherché dans ce monde et les royaumes des Ombres voisins des adversaires pour affiner son talent. On pense qu'il est devenu immortel au XVII^e siècle grâce à Benzaiten, une Grande Aînée selon la Sorcière d'Endor et de nombreux autres. Niten est aussi connu sous le nom de Miyamoto Musashi.

Sophie retint son souffle. Ces deux noms firent apparaître des

dizaines d'images dans sa tête. Elle fixa l'eau qui clapotait doucement et les ridicules se désagrégèrent...

Niten, en armure traditionnelle de samouraï, courant dans une dense forêt de bambous. Des centaines de monstres hargneux à la face bestiale le pourchassaient. La plupart avaient la peau bleue et rose, certains, rouge vif. Tous possédaient une corne et trois yeux, une bouche garnie de dents carnassières, des mains griffues. Le samouraï sortit tout à coup de la forêt et se retrouva au bord d'une falaise à pic. En contrebas, la mer déchaînée frappait les rochers déchiquetés. Il pivota pour faire face aux monstres, une épée dans chaque main. Poussant des hurlements sauvages et affamés, les bêtes se ruèrent sur lui...

Et alors, Benzaiten apparut.

Elle s'éleva hors de l'eau derrière Niten, petite, éthérée, belle, chevauchant un énorme dragon aux écailles roses. Quand elle lui tapota la nuque avec un éventail décoré, elle écarta ses ailes légères, montra ses centaines de dents irrégulières et sa longue langue noire et fourchue. Les monstres cornus coururent se cacher dans les bambous.

Un seul resta. Un colosse à la peau bleue et aux défenses tournées vers le bas. Il brandit un arc aussi haut que lui et décocha une immense flèche à la pointe noire en direction de la petite Aînée.

Les épées de Niten étincelèrent et, à une vitesse prodigieuse, elles tranchèrent la flèche dans les airs.

Tremblant de tout son corps, Sophie prit une profonde inspiration.

— Oui, il doit son immortalité à Benzaiten.

— Que pensait la Sorcière de Benzaiten ? demanda Pernelle par curiosité.

— Elle la considérait comme une Grande Aînée.

— Tu vois ! se réjouit Pernelle. Tu peux sélectionner les souvenirs au moment où tu en as besoin.

— Les noms déclenchent toujours leur apparition. Quand nous étions à Paris, Jeanne m’a soulagée pendant que je dormais. Lorsque la Sorcière m’a transmis son savoir, j’ai eu l’impression que mon crâne allait imploser. Les bruits dans ma tête étaient incroyables. J’entendais des conversations en plusieurs centaines de langues, des bribes de chansons et des sons si étranges qu’ils me terrifiaient. Au bout de deux jours, j’ai découvert que je comprenais ce qu’ils disaient, ajouta-t-elle, la voix emplie d’effroi. Quand Jeanne en a eu terminé, je n’entendais plus que des chuchotements lointains. Maintenant, si je me concentre, je peux cibler un nom et les souvenirs surgissent. En vérité, je fais mon possible pour les ignorer.

— Pourquoi ? Ils représentent la connaissance, qui, elle, est synonyme de pouvoir. C’est un don extraordinaire que t’a fait la Sorcière. J’aimerais simplement connaître la raison d’un tel

présent.

— Ah oui ? répliqua Sophie, qui ne comprenait pas.

— Elle a dû voir quelque chose dans ton avenir suggérant que tu avais besoin de ses connaissances, supposa Pernelle. Pourquoi ne s'est-elle pas contentée de t'enseigner la magie de l'Air ?

Cette révélation perturba Sophie, qui décida d'en toucher un mot à Josh plus tard. Peut-être pourrait-il l'aider ?

— Vous me certifiez qu'ils ne me contrôleront pas ?

— Oui, affirma Pernelle avec un sourire plein de bienveillance. Tu n'as pas idée à quel point tu es forte. Tu as survécu à un terrible Éveil, tu t'es imprégnée de trois magies élémentaires en une poignée de jours.

Malgré sa douceur, sa voix était empreinte de tristesse. Sophie se demanda si Pernelle ne pensait pas aux autres jumeaux qui n'avaient pas survécu.

— Sache que ton exploit n'a jamais été accompli auparavant. Jamais.

Elle posa la main sur l'épaule de Sophie.

— Tu n'imagines pas combien je suis fière de toi. Je me doutais que ton frère et toi étiez les bons.

La longue limousine noire apparut sur le quai et s'arrêta dans

un nuage de poussière. Josh sortit par la portière du conducteur, un large sourire aux lèvres.

Sophie lui adressa un signe de la main. Sans regarder l'Ensorceleuse, elle déclara :

— Vous aviez tout prévu, n'est-ce pas ?

Pernelle ne répondit pas.

— Le jour où Josh a postulé à la librairie et où nous nous sommes rencontrées au café... Le moment où vous avez appris que nous étions jumeaux... Vous saviez... vous saviez que nous étions...

— Les jumeaux de la légende ? Je suis la septième fille d'une septième fille. J'ai un don de voyance. Dès que tu as franchi la porte, j'ai deviné que tu étais spéciale, j'ai perçu un soupçon de ton aura, une minuscule lueur argentée. Quand j'ai découvert que tu avais un frère jumeau, je n'avais quasiment plus de doute et lorsque j'ai rencontré Josh dont la peau était auréolée d'or, j'ai été convaincue. J'ai demandé à Nicolas d'engager Josh - il ne comptait pas retenir sa candidature ! Ton frère ne lui avait pas fait une impression très favorable. En fait, je ne suis pas sûre qu'il voulait ce travail.

— C'est vrai... Ensuite, vous avez obligé Fiona à m'engager à *La Tasse de café*.

C'était une affirmation et non une question. Néanmoins, elle désirait que l'Ensorceleuse l'admette.

Pernelle hocha imperceptiblement la tête.

— Je lui ai suggéré qu'elle avait besoin de toi, en effet.

— Suggéré ?

— Je peux me montrer très persuasive.

— Quand comptiez-vous nous en parler, Nicolas et vous ?
demanda Sophie, une pointe de colère dans la voix.

L'idée que son frère et elle avaient été manipulés par les
Flamel pendant des mois lui donnait des frissons.

— En vérité, nous souhaitions vous en parler dans deux
semaines, peu avant le solstice d'été.

— Litha.

— Oui, les Anciens l'appelaient Litha. Et c'est l'époque de
l'année où vos auras - l'or et l'argent - seront à leur apogée.
Nous nous sommes dit qu'en vous éveillant à ce moment-là le
danger serait moindre.

— Mais il existerait quand même...

— Il y a toujours des risques.

Sophie scruta les yeux verts et froids de Pernelle.

— Vous auriez quand même tenté le coup ?

— Oui.

Sophie eut la nausée. Cette femme, qu'elle avait appréciée, admirée, respectée, venait d'avouer qu'elle était prête à leur faire courir un grave péril. Sophie la vit sous un nouveau jour. La beauté glaciale de Pernelle prit soudain un aspect menaçant.

— Tu sens ? demanda soudain Pernelle.

— Quoi ? répliqua Sophie en inspirant à pleins poumons. Oui, un parfum de vanille âcre.

— Ta colère a teinté ton aura. Tu dois apprendre à contrôler tes émotions. Et avant de juger trop vite, poursuivit l'Ensorceleuse avec un sourire polaire, demande-toi comment Josh et toi auriez agi à notre place. Nicolas et moi avons passé des siècles à chercher les deux personnes capables de sauver ce monde d'une destruction complète. Et, oui, nous avons commis des erreurs, de terribles erreurs, et nous vivons avec le restant de nos jours. Mais pose-toi une petite question : avons-nous le choix ? Aurait-il mieux valu que nous ne cherchions pas ces deux personnes ? On nous a confié une formidable responsabilité et nous l'avons acceptée.

— D'après Gilgamesh, les autres jumeaux n'ont pas survécu à l'Éveil. Vous saviez qu'ils mourraient.

— Certains ont survécu, rectifia Pernelle. Mais nous n'avons jamais contraint qui que ce soit. Nous leur avons chaque fois expliqué les risques. Tous ont accepté, avec joie parfois.

— Moi je n'ai pas été prévenue, gronda Sophie.

— Avions-nous le temps ? Dès l'instant où Dee s'est rué dans la librairie, les événements se sont succédé à une vitesse hallucinante.

— J'aurais dû être prévenue des dangers, insista Sophie.

— Et dans ce cas, qu'aurais-tu décidé, hein ?

Pernelle avança d'un pas et regarda Sophie droit dans les yeux.

— Tu es quelqu'un de bien, Sophie Newman. Tu es d'Argent, comme Jeanne. Vous êtes deux personnes bienveillantes et prévenantes qui choisissez ce qui est juste. Si Nicolas et moi avions attendu Litha pour vous expliquer la situation, comme nous l'avions prévu, tu aurais accepté d'être éveillée.

Sophie n'insista pas davantage. Pernelle avait raison.

— Et Josh ? demanda Pernelle d'une voix si basse que Sophie dut tendre l'oreille.

Elle se tourna vers son frère. La réponse était évidente : Josh aurait refusé. Sous ses airs bravaches, il n'était pas courageux. Soudain, elle le revit à Paris et à Londres. Il avait fait preuve d'un courage extraordinaire dans ces deux capitales. C'était le nouveau Josh, un frère qu'elle n'avait jamais vraiment vu auparavant. L'ancien Josh, celui de la

semaine précédente, aurait été incapable d'accomplir de tels exploits. Il n'aurait même pas essayé.

— Je pense donc qu'il est inutile de lui parler de Prométhée, conclut Pernelle. Évitions de l'effrayer.

CHAPITRE TRENTE

Les agents de sécurité tombèrent comme des fruits mûrs aux sons quasiment inaudibles de la flûte de Virginia Dare. Elle en maintint un éveillé, l'hypnotisa avec une vieille berceuse amérindienne ; obéissant, il éteignit toutes les caméras de surveillance, débrancha les alarmes et ouvrit les portes permettant à Dee et à elle d'entrer. La berceuse apaisante se termina sur une note aiguë qui l'assomma. Allongé sur le sol, il avait le visage tordu de douleur.

Le Magicien enjamba le corps recroquevillé, examina les autres agents endormis et approuva d'un signe de tête. Puis il pencha la tête et contempla les spirales qui couraient le long de la flûte.

— Ton instrument m'a toujours fasciné, déclara-t-il. Tu ne m'as jamais dit comment tu l'avais obtenu.

— C'est vrai, répondit Virginia, qui tourna les talons de manière à couper court.

Dee la suivit dans la Tour de Londres déserte.

— Un cadeau de ton maître, peut-être ? insista-t-il.

— Je n'ai pas de maître.

Elle lui jeta un regard froid et coléreux par-dessus son épaule avant d'ajouter :

— Mais tu le savais déjà.

— C'est vrai ! Tu l'as tué !

— Seul un fou tue un Aîné. Et je ne suis pas cinglée, contrairement à toi.

Dee haussa les épaules.

— Si tu veux parler d'Hécate, ce qui est fait est fait. Et concrètement, je ne l'ai pas tuée. Yggdrasill est tombé sur elle.

— Tu as toujours aimé jouer sur les mots, John. Même Shakespeare te voyait bien en auteur dramaturge. Il paraît que tu l'as rencontré ainsi que le Chevalier sarrasin et que tu t'en es assez mal tiré, ajouta-t-elle avec un sourire espiègle.

Dee rattrapa l'immortelle.

— Tu étais au courant qu'ils vivaient à Londres ?

— J'aime savoir avec qui je partage la ville.

Ils se trouvaient à nouveau dehors sous le ciel étoilé. L'eau frappait les pierres et l'air sentait l'humidité.

— Shakespeare vit ici depuis le XV^e siècle. Palamède va et

vient.

Virginia se déplaçait sur les dalles dans le silence le plus complet grâce à ses mocassins en cuir. Elle se pencha au-dessus de la rambarde métallique et scruta l'étendue d'eau noire. Puis elle désigna une arche dans le mur opposé scellée par une lourde grille en fer. Les deux moitiés s'affaissaient au centre et, entre les traverses, un deuxième bassin noir comme du pétrole ondulait.

— Ne me dis pas que l'entrée du royaume des Ombres se trouve dans le bassin, derrière ce portail ?

— Si. Tu n'es jamais venue ici ? s'étonna Dee.

— Le danger n'aiguillonne pas ma curiosité, moi !

— Oui, mais elle permet d'apprendre beaucoup de choses.

Les coudes sur la rambarde, il examina l'entrée close du bassin.

— Si je pouvais utiliser mes pouvoirs, je...

— Tu attirerais tous les monstres de cette ville ici, compléta Virginia. Et, cette fois, je ne te secourrais pas.

— Pardon ? Tu penses m'avoir secouru tout à l'heure ?

Virginia fit tournoyer sa flûte entre ses doigts.

— Oui. Tu aurais pu en affronter un ou deux, mais plusieurs

centaines de créatures voulaient ta peau. Tous les clans cucubuths d'Europe doivent être à Londres. J'ai même vu ces escrocs de Tore Madra et tu sais comme ces hommes-chiens sont dangereux. Ils t'auraient capturé avant de remettre une partie de ton corps à tes maîtres.

— Une partie seulement ?

Dee avala à grand-peine sa salive rien qu'en y pensant. Virginia eut un sourire carnassier.

— Je suis sûre qu'ils t'auraient déchiqueté çà et là en chemin. Histoire de goûter.

Dee frissonna.

— Je déteste les cucubuths.

— Je peux t'assurer que le sentiment est réciproque. Tes ennemis se multiplient d'heure en heure.

— Ce sont également les tiens, remarqua Dee.

— Faux. Ils ne m'ont jamais vue. Tous les torts sont de ton côté.

Admiratif, Dee secoua la tête.

— J'avais oublié quelle ennemie impitoyable tu peux être. Nous aurions dû joindre nos forces il y a plusieurs générations. Ensemble, nous aurions régné sur le monde.

— C'est encore possible. Mais, pour l'instant, tu dois trouver le moyen d'ouvrir cette grille. On nous observe.

Dee ne bougea pas. Seules ses épaules soudain crispées trahirent sa tension.

— Où ? Qui ?

Virginia désigna de la tête l'eau miroitante devant eux.

Dee observa longuement avant de dire :

— Deux oiseaux, très haut. Pourtant les oiseaux ne volent pas la nuit et n'effectuent certainement pas des cercles parfaits.

— Je ne distingue pas leur espèce, mais je parierais pour des corbeaux.

— Des corbeaux ? s'exclama Dee, qui s'humecta les lèvres avec nervosité. Il y a des corbeaux dans la Tour de Londres...

— Dont les ailes sont coupées pour qu'ils ne volent pas, lui rappela Virginia. Ces oiseaux-ci ne sont pas naturels, ce qui signifie...

— Les oiseaux d'Odin, murmura Dee.

— Les loups d'Odin, Geri et Freki ne sont donc pas bien loin. Comment les surnomme-t-on, déjà ? Ah oui ! Avide et Vorace. Je suis sincèrement contente de ne pas être leur proie !

Soudain, l'aura du Magicien anglais s'enflamma autour de lui,

peignit les murs en lumière jaune vif et ombres noires. Une odeur horrible de soufre empesta l'air de la nuit.

— Tu es malade ! s'écria Virginia, affolée. Maintenant, tout le monde sait où nous sommes !

Au même moment, des hurlements lointains et des cris de triomphe emplirent le ciel. Les cucubuths s'étaient réveillés.

— J'ai tué Hécate et détruit l'Arbre-Monde, gronda Dee. Odin l'aimait. Il n'a pas l'intention de me capturer pour me remettre aux Aînés, il veut m'anéantir et il n'est pas pressé de le faire. Le temps n'est plus aux subtilités et aux subterfuges. Nous devons filer d'ici immédiatement.

L'aura jaune de Dee roula hors de son corps, ondula sur les eaux sombres qu'elle transforma en une glace jaune sale. Le Magicien bondit par-dessus la rambarde et atterrit sur la surface gelée. Elle se craquela mais tint bon.

— Dernière occasion de changer d'avis ! lança-t-il à Virginia.

— J'ai le choix ?

Le joli visage de Virginia se changea en un affreux masque de rage.

— Je pue l'œuf pourri.

Elle enjamba avec grâce le garde-corps et se posa à côté du Magicien. Brusquement, elle appuya l'extrémité de sa flûte

contre le cou de Dee et écrasa sa pomme d'Adam, l'obligeant à lever le menton et la tête. Le Magicien ne parvenait plus à déglutir.

— Ne me trahis pas, John Dee, chuchota-t-elle. Ne commets pas l'erreur de m'ajouter à la longue liste de tes ennemis.

— Je t'ai fait des promesses, haleta Dee.

— Tiens-les ! Je veux régner sur ce monde.

Dee acquiesçait quand il s'aperçut tout à coup que les deux gros corbeaux fondaient sur eux en silence, becs pointus et pattes griffues en avant.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Josh s'assit à côté de Niten, qui conduisait la longue limousine avec la main gauche. La droite protégeait une longue dague rangée dans un étui en laque noire posé sur ses cuisses. À l'arrière, Nicolas était avachi à côté de Pernelle ; Sophie et Aifé leur faisaient face. L'Alchimiste fermait les yeux, la tête sur l'épaule de sa femme. Ses doigts effleuraient sa main.

— Combien de temps lui reste-t-il ? demanda Aifé.

Flamel ouvrit ses yeux pâles et se redressa.

— Suffisamment, répondit-il d'une voix éraillée.

Il toussa et répéta plus fort : on aurait dit sa sœur.

— Pourquoi es-tu ici ? gronda Pernelle.

— Je veux que ma sœur revienne, répliqua Aifé d'une voix aussi sèche que celle de l'Ensorceleuse.

— Apparemment, elle est piégée dans le passé.

— Mon oncle Prométhée va me conduire chez Cronos. Je l'obligerai à sortir Scathach...

— Et Jeanne, se dépêcha d'ajouter Pernelle.

— Et Jeanne, répéta Aifé à contrecœur. Je l’obligerai à nous les ramener toutes les deux à San Francisco.

Dos contre la portière, Sophie fixa la guerrière. Le nom de Cronos avait fait affleurer les pensées de la Sorcière. Dora connaissait l’Aîné Cronos, sa personnalité, ses capacités. Elle avait marchandé avec lui par le passé et en avait payé le prix.

— Il ne réclamera rien en échange ? s’enquit-elle sur un ton qu’elle aurait aimé neutre.

— Bien sûr que si, rétorqua Aifé qui haussa les épaules et remonta ses lunettes de soleil sur son nez. Mon oncle réglera le problème. Il est l’un des Aînés les plus puissants qui soient, affirma-t-elle avec fierté.

— Et tu penses que Cronos fera voyager ta sœur et Jeanne dans le temps parce que Prométhée le lui demandera ? marmonna Flamel, qui étouffa un rire. Et s’il refuse ?

Aifé afficha ses dents de vampire.

— Alors je discuterai avec lui en tête à tête. Personne ne m’a jamais rien refusé.

— Excepté Scathach, murmura Sophie.

La guerrière rousse dévisagea la jeune fille et, pendant un long moment, le seul bruit dans la voiture fut celui des pneus sur l’asphalte.

— Excepté Scathach, admit-elle finalement, une immense tristesse dans la voix.

— Que s'est-il passé ? l'interrogea Sophie.

Aifé cligna des yeux. Une fraction de seconde, le vert s'imprégna de sang. Puis elle pivota sur son siège pour regarder Josh.

— C'est ton jumeau. Que ferais-tu si tu le perdais ?

— Comment cela ?

— S'il s'opposait à toi, te détestait...

Josh se mit à rire quand il comprit que le vampire ne plaisantait pas.

— Jamais je ne... commença-t-il.

— C'est ce que Scathach disait, l'interrompit Aifé, les yeux rivés sur Sophie. Tu n'as pas répondu à ma question : que ferais-tu si tu perdais ton frère, s'il te haïssait du jour au lendemain. L'abandonnerais-tu ?

— Jamais, chuchota Sophie.

Cette seule pensée lui glaçait les sangs et lui donnait envie de vomir.

Aifé secoua doucement la tête puis elle s'adossa à son siège, ferma les yeux, posa les mains à plat sur les cuisses.

— J'ai peut-être perdu Scathach mais je ne l'ai jamais abandonnée. J'ai passé dix mille ans dans ce royaume des Ombres à attendre le jour où je pourrais lui dire, lui montrer, que je n'ai jamais cessé de l'aimer.

La voiture s'engagea sur la 101 en direction du nord et prit de la vitesse. Pernelle se pencha en avant et toucha le genou du vampire. L'habitacle s'emplit d'électricité statique.

— Tu aimes ta sœur.

— Oui.

— Elle ne t'aime pas, déclara simplement l'Ensorceleuse.

— Cela n'a pas d'importance.

Ils roulèrent en silence. Pernelle reprit la parole à voix très basse, des larmes brillaient dans ses yeux.

— Nous t'avons peut-être mal jugée, dans ce cas, accepte mes excuses.

Le rire d'Aifé ressembla à un grognement.

— Non, tu ne m'as pas mal jugée, Ensorceleuse. Je suis aussi mauvaise qu'on le prétend.

Josh se retourna.

— Hé ! Vous venez bien de dire que vous avez passé dix mille ans sur cette Terre ?

Sophie acquiesça. Elle connaissait sa question suivante et aussi la réponse.

— Vous êtes la jumelle de Scatty et elle prétend avoir deux mille cinq cent dix-sept ans. Comment pouvez-vous en avoir dix mille ?

— Scathach ment ! cracha Aifé. Il ne faut pas croire tout ce qu'elle dit...

CHAPITRE TRENTE-DEUX

— Je suppose que Billy t’a conseillé de ne pas mentionner ma queue, dit Kukulkan, assis sur un tabouret en pierre sculpté de visages hideux.

Sa queue aux plumes multicolores s’enroulait autour de ses pieds. L’extrémité battait le sol en silence.

Installé sur un trône en bois très décoré, Niccolô Machiavelli s’appuyait sur les accoudoirs, le bout de ses doigts écartés collés devant son visage. Il ressentait une grande quiétude et le fait qu’il n’avait pas été tué sur-le-champ lui donnait des raisons d’espérer. Il inspira profondément avant de répondre.

L’Italien avait vécu des situations semblables auparavant, où seuls son intelligence et ses traits d’esprit le sauvaient d’une mort certaine. Il avait été ambassadeur pour les cours luxueuses de France et d’Espagne, où un mot de travers, un regard déplacé pouvaient signer sa perte. Plus tard, il avait survécu à la funeste cour papale et au monde encore plus impitoyable et dangereux des Borgia, chez qui les assassinats et les empoisonnements faisaient partie du quotidien. Assis en face de lui, l’Aîné semblait humain au premier aspect - mis à part la queue et les yeux noirs intenses. Seulement il avait peut-être dix mille ans, voire davantage. Machiavel avait

découvert que tous les êtres qu'il avait rencontrés dans ce monde ou dans les royaumes des Ombres voisins étaient animés par les mêmes besoins et désirs. Les premiers mythes humani regorgeaient de légendes narrant la mesquinerie des dieux - dieux qui avaient créé l'homme à leur image. Pas étonnant donc que les humani aient hérité les défauts et les faiblesses de ces mêmes divinités.

La queue de Kukulcan remuait tandis qu'il attendait sa réponse.

Machiavel finit par sourire.

— Billy a peut-être suggéré que j'évite le sujet...

Il lança un regard en coin à l'Américain immortel. Consterné, celui-ci ferma les yeux.

— Même si je dois dire que c'est l'une des plus belles qu'il m'a été donné de voir.

Frappé d'horreur, Billy the Kid ouvrit les yeux et la bouche en même temps. Alors qu'il se tenait derrière l'épaule droite de l'Italien, face à l'Aîné, il s'écarta lentement. Il avait assisté à un assez grand nombre de fusillades pour savoir qu'on ne restait pas derrière une cible.

— Et tu en as vu beaucoup ? s'enquit le petit homme à la barbe blanche.

Sa bouche aux lèvres très fines ressemblait à une barre

horizontale et ses yeux entièrement noirs fixaient le visage de Machiavel.

— Oui, dans ce monde et d'autres royaumes des Ombres. J'ai toujours apprécié les jolies choses, ajouta l'Italien. Je collectionne les antiquités depuis des siècles, et, pendant des années, une de mes acquisitions les plus remarquables était un masque à igname de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Il était orné de magnifiques plumes d'oiseaux de paradis.

— Un très beau spécimen, lui accorda Kukulkan.

— Même si je trouve votre plumage plus délicat.

— Je te massacrerai sur place si je soupçonnais une vile flatterie de ta part.

Le visage du vieil homme changea de manière subtile. Billy, lui, esquissa un pas en arrière.

— Vous désirez savoir si je mens ? demanda Machiavel.

Kukulkan pencha la tête sur le côté.

— Vos plumes sont-elles plus belles que le plumage d'un oiseau de paradis ?

— Bien entendu.

— Je mentionnais simplement un fait. La vérité est souvent la solution la plus simple. Les fous mentent, les hommes intelligents s'en tiennent à la vérité.

— Ton maître m'avait prévenu que tu étais... complexe.

— J'ignorais que vous connaissiez mon maître mais cela ne me surprend pas. Les Aînés forment une grande famille.

— Pas exactement, rectifia Kukulkan. Il m'arrive d'être choqué quand une personne dont je n'ai pas entendu parler pendant des millénaires réapparaît dans ce royaume des Ombres.

Il tourna la tête pour regarder l'énorme fenêtre qui occupait un mur entier. Avec son menton fort et son nez crochu, il ressemblait à une de ces statues en pierre que Machiavel avait admirées dans les temples d'Amérique du Sud.

— Ton maître et moi sommes liés, affirma Kukulkan. Bien que nous ne soyons pas parents, nous sommes unis par des liens forgés dans la lutte et l'adversité. Je suis honoré de l'appeler mon frère.

— Puis-je vous demander comment vous les connaissez ?

— Après la terrible perte de Danu Talis, les survivants se sont réfugiés à bord des vestiges de notre flotte de bateaux en métal si grandiose par le passé. Nous avons dérivé pendant de nombreux jours sur des mers bouillonnantes de lave. L'air empestait le soufre tandis qu'il pleuvait des charbons ardents et de l'eau brûlante. Quand mon bateau heurta un récif de lave récemment apparu et coula, je fus le seul survivant. Contre l'avis de son équipage, ton maître a fait demi-tour pour me sauver, alors que j'appartenais à une caste et à un clan

différents. Il a partagé sa ration d'eau et de nourriture avec moi et quand je m'abandonnais au désespoir, il me régalaient d'histoires du Monde qui Était et du Monde qui Sera. Il m'a appris qu'une nouvelle civilisation naîtrait à partir de la destruction de Danu Talis et qu'elle ne serait ni meilleure ni pire. Ton maître m'a transformé. Grâce à lui, j'ai réalisé le potentiel de cette nouvelle race humani. Nous avons besoin d'eux, disait-il, afin de survivre. Je l'ai cru.

Kukulcan se leva et erra dans la pièce, sa queue frottant le sol derrière lui.

— Je le crois encore.

Maintenant que ses yeux s'étaient accoutumés à la pénombre, Machiavel constata que la salle comptait un nombre incroyable d'objets façonnés par les peuples aztèque, maya et olmèque - sculptures en pierre, carrés gravés en or, masques de jade somptueux, couteaux en obsidienne noire et pierres précieuses... Parmi ces antiquités étaient éparpillées des pièces égyptiennes dont certaines ressemblaient étonnamment à leur équivalent maya.

Les doigts de l'Aîné frôlèrent une épée aztèque en jade incrustée de verre volcanique noir.

— Je suis parti à l'ouest, vers le Pays de la Jungle et des Montagnes, tandis que ton maître, Aton, continuait vers l'est et les Terres de la Mer du Milieu.

Kukulcan s'empara d'un petit scarabée sculpté et l'examina

avant de le reposer sur son étagère.

— Nous avons formé les humani, nous les avons poussés vers la civilisation. Ils en sont venus à nous adorer comme des dieux, de diverses manières. Et je n'ai jamais été aussi heureux.

Une émotion dut se lire sur le visage habituellement impassible de Machiavel car l'Aîné esquissa un sourire.

— Les Aînés ne peuvent pas être heureux, à ton avis ?

L'immortel secoua la tête.

— Ceux que je côtoie depuis des siècles éprouvent de la rage, de la colère, de la jalousie. Je n'ai jamais envisagé qu'ils ressentent autre chose, c'est vrai.

— Pourquoi ?

Machiavel haussa les épaules.

— Parce que vous n'êtes pas humains, suggéra-t-il.

— Certaines émotions sont communes à tous les êtres vivants, de l'Aîné à l'humani en passant par les animaux. Les chiens pleurent leur maître, les troupeaux d'éléphants honorent leurs défunts. Tu as déjà vu un chien devenir fou de joie au retour de son maître ?

Machiavel hocha la tête.

— Certes, en tant que race, les Aînés ne sont pas très à l'aise avec les émotions les plus futiles. Des siècles de pouvoir et d'autorité nous ont ôté une partie de notre joie de vivre. Nous avions tout et nous voulions plus. Au cours des années précédant la chute de Danu Talis, on ne riait pas beaucoup. Les Aînés se montraient cruels envers leurs domestiques et entre eux. Nous nous affrontions sans raison, par lassitude.

Kukulkan jeta un coup d'œil à Machiavel.

— J'étais aussi coupable que les autres. Aton a changé cela. Il était le guerrier le plus féroce, le plus courageux que j'aie rencontré, mais aussi le plus doux et le plus aimable.

L'Italien ne put cacher sa surprise.

— Tu ne connaissais pas ton maître sous cet angle ?

— Je ne l'ai rencontré que deux fois, et brièvement. Lors de notre deuxième rencontre, il m'a rendu immortel. Même si nous nous sommes parlé au fil des siècles, nous ne nous sommes jamais revus. Je pourrais lui donner de nombreux qualificatifs, mais « doux » et « aimable » ne me seraient jamais venus à l'esprit. À lui seul, il a détruit un art de vivre en Égypte. On le détestait tant que son nom a été effacé de quasiment toutes les annales.

Kukulkan balaya ces paroles d'un revers de la main.

— J'étais là. Il a fait - nous avons fait - ce qui était nécessaire. Nous avons instauré une grande Égypte.

L'Aîné se rassit en silence et s'immobilisa face à Machiavel. Seule sa queue remuait paresseusement sous la chaude brise qui entraînait par la porte ouverte.

Machiavel s'adossa et attendit. Il possédait une patience infinie - l'une de ses plus grandes forces, considérait-il ; il aurait l'avantage sur Kukulkan. Les mots et les actes inspirés par la précipitation avaient détruit bien des plans. Il ne croyait pas complètement l'Aîné. Machiavel avait effectué ses propres recherches, à l'époque où son maître Aton, aussi connu sous le nom d'Akhenaton, avait régné sur l'Égypte. Il était un tel tyran que les générations suivantes faisaient simplement référence à « l'Ennemi » pour le désigner. Machiavel connaissait aussi son fils, Toutankhamon, qui possédait une rare aura en or.

— Que vais-je faire de toi, Italien ? demanda soudain l'Aîné.

— De moi ?

— Tu réponds toujours à une question par une question ?

— Qui ça, moi ?

Les plumes de Kukulkan frémirent ; sa queue tapa le sol avec impatience.

— Mac, chuchota Billy, inquiet.

— Ne m'appelle pas Mac, je déteste ça.

— Alors n'agace pas cet Aîné tout-puissant, marmonna Billy.

Le visage et les yeux charbon de Kukulkan ne trahissaient aucune émotion, tout comme sa voix quand il reprit la parole :

— Je me demande si tu es arrogant, stupide ou très intelligent.

— Je suis arrogant, répondit Machiavel avec le sourire. Je le sais depuis toujours. Mais je suis aussi très intelligent. J'ai beaucoup de valeur également.

Il désigna tous les trésors inestimables accumulés dans la pièce avant de poursuivre :

— Et je constate que vous appréciez les objets précieux.

— Exact. Un outil de valeur ne doit pas être écarté à la hâte.

— On m'a traité ainsi déjà.

— Ton maître ?

— Aton m'a considéré comme un outil de valeur en de multiples occasions.

— Aton m'a offert de nombreux outils et présents, continua Kukulkan. Il m'a appris à vivre, à respecter, à aimer. Je dois beaucoup à mon frère. En fait, je lui serai redevable à jamais. Même s'il n'a pas demandé que ta vie soit épargnée, je crois que je ne te la prendrai pas. C'est un cadeau que je lui fais. On doit toujours honorer sa dette.

Machiavel s'inclina à peine. Il ravala en vitesse sa colère. Il aurait dû lui exprimer sa reconnaissance mais quelque chose dans le raisonnement de la créature le contrariait. Il décida de mettre ce détail de côté et d'y réfléchir plus tard. Il avait pour règle de ne jamais laisser la colère obscurcir son jugement.

— Je vous en suis reconnaissant, déclara-t-il simplement.

— Moi aussi, enchaîna Billy.

— Qui a dit que ta vie était épargnée ? gronda Kukulkan.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

— Mon vieil ami, bafouilla Palamède, tu peux encore changer d'avis...

Saint-Germain hocha la tête. Son visage était la seule lumière dans le taxi sombre.

— Pas question.

Ils roulaient vers le nord depuis plus de deux heures. La M1 et la M25 se trouvaient loin derrière eux et ils empruntaient à présent des routes de campagne sinueuses.

Le Chevalier sarrasin remua sur son siège à l'avant. Les rares lampadaires illuminaient ses traits et donnaient une couleur orange liquide à ses yeux.

— Mon maître est imprévisible... et dangereux. Il éprouve un mépris absolu pour les humani. Il abhorre ce qu'ils ont fait au monde qu'il a aidé à créer.

— Il t'appréciait assez pour te rendre immortel, remarqua Saint-Germain.

Le colosse émit un rire amer.

— Mon maître ne m'aime pas. En me rendant immortel, il m'a condamné à errer de royaume en royaume pour me punir d'un très vieux crime. Nous en reparlerons un autre jour.

Palamède s'engagea sur un étroit chemin de terre, sans réverbères. Les phares éclairèrent les troncs nouveaux d'arbres centenaires.

Une légère odeur de feuilles brûlées embaumait l'air ; les yeux bleu vif de Saint-Germain devinrent soudain rouges.

— Tu sais que nous nous sommes déjà rencontrés, ton maître et moi.

— Oui, répondit Palamède sur un ton misérable. Il s'en souvient. Il est incroyablement âgé maintenant, mais il y a certaines choses qu'il n'oubliera jamais. Et malheureusement, tu en fais partie.

— Tu crois que je pourrai conclure un marché avec lui ?

— Tu peux toujours essayer. Will et moi resterons près de toi.

— Vous n'êtes pas obligés. Cela risque de mal tourner. Je pense au pire, ajouta-t-il, l'air lugubre.

— Nous serons à tes côtés, insista le Chevalier. Tu nous as assez souvent soutenus, Shakespeare et moi. Tu nous as sauvé la vie en plusieurs occasions. Qui serions-nous si nous t'abandonnions quand tu as besoin de nous ?

Saint-Germain se pencha pour serrer l'épaule de Palamède.

— J'ai de la chance de t'avoir pour ami.

— Tu es plus qu'un ami à mes yeux, répliqua Palamède. Ma vraie famille est morte depuis longtemps. Et quand un autre m'a volé ma bien-aimée, je me suis dit que plus jamais je n'aurais de famille. Et puis un jour, j'ai compris, presque par hasard, que j'attirais une famille autour de moi : d'abord Will, puis toi et mes compagnons chevaliers. Autrefois, je me suis battu pour ma foi et mon pays ; puis pour Arthur, par devoir envers lui et loyauté à sa cause. Durant ces années de combat, je ne me suis jamais battu pour un membre de ma famille, mais ce soir, je reste à tes côtés parce que tu es mon frère.

Ces paroles coupèrent le souffle à Saint-Germain. Sa gorge le brûla, des larmes lui picotaient les yeux. Il lui fallut plusieurs secondes avant d'être sûr que sa voix ne chevroterait pas.

— Je suis fils unique. J'ai toujours rêvé d'avoir un frère.

— Désormais tu en as deux.

Quand le taxi se gara, ses larges phares illuminèrent une silhouette ébouriffée perchée tel un oiseau sur une table de pique-nique en bois.

— Will ! s'exclama Saint-Germain, ravi.

Il ouvrit la portière avant même que le moteur soit arrêté et

bondit au-dehors. Shakespeare descendit de la table et les deux hommes se dévisagèrent un long moment. Puis ils s'inclinèrent très bas, même si la révérence du Barde fut plus contenue et celle de Saint-Germain plus ampoulée.

Les yeux pâles de Shakespeare se troublèrent lorsqu'il regarda son ami.

— Bienvenue dans la forêt de Sherwood, annonça-t-il, avant d'ajouter dans un frisson : Je déteste cet endroit.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

— Bienvenue à Point Reyes, déclara Niten.

Sophie et Josh regardèrent par les vitres de la voiture sans rien voir. Bien qu'il fût un soleil éclatant à Sausalito et la plupart du temps sur la 101 et le Sir Francis Drake Boulevard, des volutes de brume étaient apparues peu après la traversée d'Inverness. Puis avec une soudaineté étonnante, un brouillard opaque avait surgi de la mer et des nuages imprégnés de sel avaient envahi le paysage.

Josh appuya sur le bouton pour baisser sa vitre. Malgré l'air qui s'engouffra dans la voiture, il passa la tête au-dehors et tenta de percer l'obscurité.

— Ferme ta vitre, grogna Aifé. Je me gèle.

— Vous êtes un vampire de dix mille ans, remarqua Sophie, amusée par sa réaction. Vous ne craignez pas le froid ?

— Je déteste l'humidité, grommela Aifé. J'ai toujours préféré les climats chauds.

Pernelle remua. Nicolas somnolait, la tête toujours sur son épaule.

— Je croyais que ta race était insensible à la météo.

— Certains, peut-être. Pas moi.

Elle tendit son bras pâle et remonta sa manche. Elle avait la chair de poule.

— Pourquoi pensez-vous que Scathach et moi avons quitté l'Écosse et n'y sommes jamais retournées ? On ne supportait pas la pluie.

Josh remonta la fenêtre. Des perles d'humidité brillaient dans ses cheveux. Il montra à Niten l'épais brouillard qui bouchait le pare-brise.

— Il faudrait peut-être ralentir. On ne voit pas la route. Comment savez-vous où nous allons ?

Niten ne bougea pas la tête mais un léger sourire passa sur ses lèvres.

— Je n'ai pas besoin de mes yeux pour savoir où je vais.

— Rien compris. C'est un truc de ninja ?

Niten lui décocha un regard perçant.

— Ne prononce jamais...

Trop tard, Aifé remua à l'arrière.

— Les ninjas, cracha-t-elle. Pourquoi tout le monde est obsédé

par eux ? Ils n'étaient pas si bien. Ces lâches se promenaient en pyjama noir, tuaient leurs victimes avec des fléchettes empoisonnées. Je déteste les ninjas. Ils n'ont aucun honneur.

— Scathach a essayé de les former mais ils n'étaient pas doués, ajouta Sophie.

— Elle n'aurait pas dû les côtoyer, aboya Aifé. Ils ont étudié auprès d'elle jusqu'au jour où ils ont décidé qu'ils lui avaient soutiré tous ses secrets. Et là, ils ont tenté de l'éliminer. C'était une erreur, grogna-t-elle dans un éclat de rire.

— Que s'est-il passé ? demanda Josh.

Mais Aifé tourna la tête vers la vitre. Son regard se perdit dans le vide. Il posa alors la même question à Niten. Cela l'intriguait, lui qui pensait que les ninjas étaient des types cool. Il avait là une occasion unique d'en apprendre davantage sur eux grâce à quelqu'un qui les avait vus et combattus.

— Il vaut mieux que tu restes dans l'ignorance, murmura Niten. Quand Scathach en a eu terminé avec eux, Aifé a insisté pour chasser les derniers survivants.

Le Japonais désigna le pare-brise et changea de sujet.

— Que vois-tu ?

— Du brouillard.

— Concentre-toi.

À quelques centimètres du capot, la route disparaissait derrière une sorte de mur mobile, un nuage humide et gris.

— Il n’y a rien à voir, conclut Josh.

— Il y a toujours quelque chose à voir si on sait regarder, déclara Niten. Là, de chaque côté de la route, le brouillard se déplace, ondule... Maintenant, regarde devant nous...

Josh plissa les yeux et remarqua tout à coup un phénomène bizarre.

— On dirait qu’il bouge plus vite devant nous que sur les côtés !

— La chaleur de la route lui donne du mouvement, contrairement au sol froid et aux pierres sur la droite et la gauche.

— Voilà comment vous suivez la route, s’exclama Josh, impressionné.

Niten sourit.

— La ligne blanche qui court au milieu m’aide beaucoup aussi.

Pernelle se pencha et inspira longuement.

— Ce n’est pas un brouillard ordinaire, n’est-ce pas ?

Aifé cligna des yeux et se tourna délibérément vers l’Ensorceleuse.

— Non, il n'est pas naturel. //sait que nous venons. D'une seconde à l'autre, nous passerons...

À cet instant, le léger crissement des pneus sur le bitume se transforma en crépitement sur des gravillons.

— ... de ce monde à son royaume des Ombres.

Josh fronça les sourcils. Était-ce son imagination ou bien le brouillard se levait-il ? Il se tourna vers Sophie, quand, l'espace d'une seconde, il disparut complètement et dévoila un paysage pastoral luxuriant qui plongeait vers une mer bleue lointaine. Le chemin poussiéreux qui faisait office de route était bordé d'arbres fruitiers que Josh ne reconnut absolument pas. Il se tourna vers sa sœur et haussa un sourcil. *Où sommes-nous ?*

Elle secoua la tête. *En sécurité.*

Il s'apprêtait à lui demander comment elle le savait quand sa jumelle lança un regard en coin à Aifé. D'instinct, il comprit que Sophie ne voulait pas que le vampire ait connaissance de l'étendue de son savoir.

Le paysage ressemblait énormément à celui de son monde, malgré quelques subtiles différences. Les arbres étaient un peu plus grands, l'herbe plus haute, les couleurs plus vives. Il examina le ciel zébré de nuages blancs et dépourvu de soleil. Il bascula la tête pour mieux voir par le pare-brise et le scruta.

— Il n'y a pas de soleil, chuchota-t-il, horrifié.

— Nous sommes dans le monde de Prométhée, répliqua Nicolas. Sous la Terre, dans le royaume des Ombres qu'on appelait Hadès autrefois.

Quand il toussa, un son humide résonna dans sa poitrine et il s'adossa à nouveau à son siège.

— Tout ce que tu vois autour de toi n'est qu'illusion, le prévint Pernelle. Souviens-t'en.

— Hadès... marmonna Josh, inquiet.

Un rapide mouvement à l'extérieur attira son attention. La voiture avançait au pas sur le chemin poussiéreux quand une silhouette apparut entre les arbres. Une deuxième surgit, puis une troisième, et soudain, une longue rangée d'êtres à l'apparence vaguement humaine borda l'étroit sentier. Informes, mal bâtis, la tête trop large, un bras plus long que l'autre, de gros pieds sur des jambes grêles, trop de doigts aux mains, ils n'avaient quasiment pas de visage, juste un semblant de bouche et d'yeux. Tous étaient dépourvus de cheveux, d'oreilles et de nez. Tandis que la voiture s'approchait d'eux, Josh constata que leur peau brun foncé était craquelée et sillonnée par d'innombrables rides... comme de la boue séchée.

— Des Golems... murmura Sophie.

Les souvenirs s'accumulaient dans son esprit, les images défilaient ainsi que de sombres et terrifiantes pensées d'une

ville antique sans nom.

— Non, ce ne sont pas des Golems.

— Exact, gronda Aifé, qui s'adressa ensuite à Josh. Ne prononce pas leur nom deux fois de suite. Les Golems sont l'ombre de ces créatures. Voici les vestiges du Peuple Premier.

— Le Peuple Premier ? répéta Josh. Jamais entendu parler.

— Ah bon ? s'exclama Aifé, incrédule.

Elle regarda tour à tour Nicolas, Pernelle et Sophie avant de revenir à lui.

— Tu sais au moins que mon oncle Prométhée a créé les humains originels à partir de la boue ?

L'idée était si ridicule que Josh se mit à rire. Puis il se rendit compte que les autres ne souriaient pas. Sophie secouait doucement la tête.

— Le Peuple Premier.

— Il a fabriqué des hommes avec de la boue ? Mais... c'est... Non ?

— Nous avons rencontré des créatures en cire et en boue, cette semaine, lui rappela Sophie.

— Je sais, mais il s'agissait de créations artificielles, animées par l'aura de Dee et de Machiavel. Ça, je le conçois... à peu

près.

Il examina les silhouettes difformes alignées sur le bas-côté de la route et se tourna vers Aifé.

— Vous disiez que Prométhée avait créé les hommes !

— Mon oncle apparaît dans la mythologie de nombreux peuples. Il a beau posséder différents noms, l’histoire demeure la même : Prométhée a fabriqué les premiers humani avec de la boue en se servant d’une vieille technologie. Elle était si avancée qu’on la disait magique. D’autres Aînés ont créé les animaux, mais Prométhée a franchi une étape de plus. Voilà pourquoi ils le détestaient. D’ailleurs, ils l’ont banni et condamné à une lente agonie dans le royaume des Ombres d’Hadès.

Josh s’intéressa à nouveau aux êtres immobiles. Une pensée lui traversa soudain l’esprit ; il dévisagea les quatre passagers à l’arrière.

— S’il a contribué à la création des premiers humani, il nous aidera ! s’exclama-t-il.

Aifé éclata d’un rire affreux.

— Qu’y a-t-il de si drôle ? s’enquit Sophie.

La guerrière montra ses dents de vampire.

— Mon oncle a donné la vie aux humani, leur a inculqué la

magie du Feu... et ils l'ont abandonné. Même votre ami Saint-Germain l'a trahi.

Tout à coup, elle s'empara du bras de Sophie et le tordit afin d'exposer le tatouage sur son poignet.

— Il s'est d'abord lié d'amitié avec mon oncle puis il lui a volé le secret du feu. Prométhée n'a pas de temps à consacrer aux humains. Il les méprise.

Les créatures convergeaient peu à peu vers la voiture.

— Que fait le Peuple Premier ici, alors ? l'interrogea Josh.

— Ce sont les gardiens des royaumes des Ombres, l'informa Aifé. Et ils ont toujours faim.

Au même instant, la limousine cahota, le moteur crachota puis s'arrêta.

— Inutile de vous demander ce qu'ils mangent, maugréa Josh.

— Inutile, en effet, répondit sa sœur.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

— Niten ? marmonna Nicolas.

— La batterie est morte.

L'immortel tournait la clef, en vain.

Nicolas voulut allumer le plafonnier, sans succès.

— Le Royaume des Ombres a pompé son énergie.

— On fait quoi, maintenant ? demanda Josh.

— On reste assis et on attend, répondit l'Alchimiste.

De plus en plus mal à l'aise, Sophie voyait les silhouettes de boue s'approcher de la voiture. Quand elles l'effleuraient, elles déposaient des traînées de terre séchée et écaillée sur la peinture métallisée. Un bras laissa une marque boueuse sur le pare-brise, un autre une couche brunâtre sur une vitre. Un bruit sourd se fit entendre quand quelque chose tomba sur le toit et, brusquement, la voiture oscilla de droite et de gauche sous les poussées des corps informes.

— Que se passe-t-il ? s'écria Josh d'une voix chevrotante.

Une silhouette se mit à grimper sur le capot encore chaud, si

bien que des morceaux de peau restèrent collés au métal.

— N'ouvrez pas les vitres ! ordonna Sophie avec des trémolos.

Sa voix paraissait différente de d'habitude, plus vieille, plus rauque, teintée d'un accent impossible à identifier.

— Ils ne doivent pas nous toucher.

Aifé pivota sur son siège, ses yeux verts plissés par la perplexité.

— Comment le sais-tu ?

— La Sorcière me l'a dit, chuchota Sophie.

Ses yeux bleus se pailletèrent d'argent puis tournèrent soudain au vert pendant une fraction de seconde. Elle regarda par la fenêtre. Pile devant elle, se tenait une figure informe. Dès qu'elle vit son visage superposé au masque vierge de la créature, elle poussa un hurlement de peur. Elle savait ce qu'ils voulaient.

— Ils sont attirés par nos auras, expliqua-t-elle lentement, avec le même accent. Bien qu'ils bougent, il leur manque l'étincelle de vie. Ils veulent nous toucher pour aspirer notre aura, s'en envelopper et s'offrir un semblant de vie.

D'ordinaire pâle, la peau d'Aifé était d'un blanc cadavérique. Sur ses joues et son nez, ses taches de rousseur ressemblaient à des gouttes de sang.

— Tu as la... la voix de... C'est impossible !

Sophie écarta des mèches blondes de son visage et regarda la guerrière en face. Elle se concentra. Peu à peu, ses yeux bleus pâlirent, devinrent quasiment transparents avant de prendre une couleur argent métallique. Une infime lueur les frôla et l'habitable sentit la vanille.

— Qui es-tu ? demanda Aifé. Qu'es-tu ?

Comme Sophie ne répondait pas, Nicolas se pencha et lui murmura :

— Elle a été éveillée par Hécate. Ensuite, ta grand-mère lui a appris la magie de l'Air. En même temps, la Sorcière lui a transmis ses souvenirs. Sophie possède donc toutes les connaissances de Dora.

Aifé s'éloigna de Sophie.

— Je ne te crois pas.

— C'est vrai, intervint Josh.

— De quoi avez-vous peur ? s'enquit Sophie.

Des souvenirs envahirent sa conscience. Elle secoua la tête quand elle obtint la réponse.

— Vous avez peur de ce que je peux savoir !

— Je ne crains rien ! s'emporta Aifé.

— Je crois que vous avez eu peur toute votre vie.

— Vous vous moquez de moi, gronda Aifé, quelque peu hésitante. Flamel ou l'Ensorceleuse t'a appris un de ses tours.

Telle de la vapeur, son aura d'un gris sale s'éleva en volutes de son corps, s'échappa par son nez et ses oreilles.

— Si tu as réellement en toi le savoir de la Sorcière, dis-moi son vrai nom, son nom secret.

— Zéphanie, souffla Sophie.

À cet instant, son cœur se mit à tambouriner quand des souvenirs éclatants la submergèrent. Les yeux fermés, elle respira un grand coup...

CHAPITRE TRENTE-SIX

Zéphanie reprit son souffle et ouvrit les yeux. Devant elle s'étendait la métropole sans nom des Archontes.

La ville n'était qu'une vieille ruine avant que les Grands Aînés s'y intéressent et la libèrent de la forêt vierge. Certains détails suggéraient même que les mystérieux Archontes ne l'avaient pas bâti, mais avaient simplement occupé les bâtiments désertés d'or et de verre, datant du Temps avant le Temps. Quand les Grands Aînés déménagèrent sur l'île de Danu Talis, la Cité sans Nom fut à nouveau abandonnée à la forêt. Désormais, les flèches métalliques brillantes étaient recouvertes d'épaisses plantes grimpantes, les parois en verre et les flamboyantes rues en pierre noire étaient dissimulées sous un enchevêtrement de lianes et de racines. Aucun animal n'errait dans la ville délabrée, aucun oiseau ne la survolait et les bruits habituels de la jungle n'y résonnaient pas.

— Cet endroit me donne la chair de poule, commenta-t-elle à voix haute.

Son compagnon à la barbe et aux cheveux roux ne disait pas un mot. Se cachant les yeux du soleil, il examinait la cité à la recherche de signes de vie ou de mouvement.

Zéphanie déroula une carte gravée sur la peau d'un lézard depuis longtemps éteint et la posa contre une paroi en verre émeraude. La tête penchée, elle essaya de déchiffrer les gribouillis et les écritures ésotériques.

— Nous sommes ici, annonça-t-elle sur un ton hésitant.

Une main énorme passa au-dessus de son épaule et aplatit la carte contre le mur afin de la retourner. Un doigt à l'ongle émoussé désigna un point.

— Nous sommes ici, ma sœur !

Zéphanie s'empara des épais poils roux qui couvraient le dos de la main et tira.

— Aïe ! Pourquoi t'as fait ça ? s'écria Prométhée.

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Pour te rappeler que primo, tu es mon petit frère. Et secundo, je suis à la tête de cette expédition.

Le guerrier à l'armure en cuir de couleur rouille grimaça.

— Parce que Abraham te préfère à moi, oui !

Zéphanie perdit son sourire.

— Pour être honnête avec toi, je crois qu'Abraham ne nous

apprécie ni l'un ni l'autre.

Prométhée posa la main sur l'épaule de sa sœur et approcha sa tête de la sienne, des mèches de ses cheveux grisonnants se mêlant aux siens. Il avait l'air préoccupé.

— Je sais que tu l'aimes bien, mais sois prudente, ma sœur. D'après la rumeur, il manipule la technologie des Archontes et la magie des Aînés comme personne avant lui.

Quelque chose passa dans les yeux verts de Zéphanie ; Prométhée prit son petit menton dans sa main et le souleva.

— Tu étais au courant... l'accusa-t-il.

— Vaguement, admit-elle. Il m'a dit qu'il créait une encyclopédie des connaissances mondiales. Il appelle ça un Codex.

— Ce doit être un gros livre.

— Il pense le limiter à vingt et une pages.

Le guerrier aux cheveux roux secoua la tête.

— J'allais dire impossible, mais pour Abraham, rien n'est impossible. Il t'a expliqué pourquoi ?

Avant que sa sœur ne réponde, il fit volte-face et scruta la lisière de la forêt. Toute la matinée, il avait eu l'impression qu'on les suivait. Bien que rien ne bougeât dans cette ville, la campagne environnante grouillait de vie. Il avait même repéré

des serpents qui auraient dû être morts depuis longtemps. Des lézards monstrueux louvoyaient dans les rivières, des oiseaux-tonnerre planaient haut dans le ciel. Cependant, il ne pensait pas qu'une bête les pistait. À deux occasions, il avait senti une odeur rance et pourrie, de mort. Il n'avait rien vu mais ce n'était pas le fruit de son imagination. Quelque chose les observait depuis la forêt.

— Abraham pense que la fin du monde approche... déclara la femme rousse et menue aux grands yeux verts et ronds.

Prométhée éclata de rire.

— Il en parle depuis des siècles ! Qu'il continue ainsi, un jour il finira par avoir raison !

Bien qu'ils fussent seuls dans cette immense cité, Zéphanie baissa la voix.

— Il a conclu une alliance avec Cronos...

Le dégoût déforma le visage de Prométhée.

— Je crois que le Maître du Temps lui a indiqué la date de la fin du monde.

— Je ne ferais pas confiance à ce vieux monstre ni de près ni de loin.

Zéphanie roula la carte avant de la ranger dans le tube métallique qu'elle portait dans le dos.

— Par ici ? demanda-t-elle.

Prométhée jeta un dernier coup d'œil derrière lui avant de se tourner vers sa sœur.

— Non, par là. La bibliothèque doit se trouver au bout de cette rue.

Les deux Aînés voyageaient depuis dix jours et ils tombaient de fatigue. Heureusement, leur objectif était en vue.

La première partie de leur voyage s'était assez bien déroulée. Après avoir quitté Danu Talis, ils avaient traversé le monde, sauté de nexus en nexus, avancé d'est en ouest, suivi la course du soleil quand, enfin, ils avaient atteint l'endroit où, d'après la légende, les Seigneurs de la Terre, les Anciens et les Archontes s'étaient battus dans le Temps avant le Temps. Rien ne poussait plus dans ce lieu dévasté ; l'intense chaleur avait transformé la terre en verre brillant. La bataille cataclysmique avait détraqué les forces magnétiques de la planète, si bien que les lignes de force ne fonctionnaient plus correctement. Aucun de ceux qui avaient emprunté le nexus final - un trou parfaitement circulaire à flanc de falaise - n'était revenu. Leurs hurlements résonnaient encore au travers des portails malgré les siècles écoulés.

Zéphanie et Prométhée continuèrent vers le sud. Les mêmes forces qui avaient perturbé les lignes de force aspiraient leur aura, les affaiblissaient et les laissaient quasiment sans défense. Il avait fallu à Prométhée, le Maître du Feu, trois

tentatives avant de faire apparaître une petite flamme pour réchauffer leur eau. Leur aura s'était fortifiée au fur et à mesure qu'ils s'étaient éloignés du dernier nexus, mais lorsqu'ils étaient entrés dans la forêt qui entourait la Cité sans Nom, elle avait à nouveau diminué.

Zéphanie était épuisée. C'était une sensation extraordinaire qu'elle n'avait pas éprouvée depuis des siècles. Le désert aride qui encerclait le nexus avait vite cédé la place à une jungle très humide qui avait ruiné ses habits en métal et en cuir. En fin de compte, leurs bottes indestructibles ne l'étaient pas ! Cette absence d'aura avait été une terrible révélation. Devoir se fier à des sens non exacerbés revenait à être sourd et aveugle. Même son goût était limité ; sucré ou salé, tout avait la même saveur. Désormais, elle ne sentait que les odeurs les plus fortes - et les plus immondes. Plus tôt ils récupéreraient ce qu'ils étaient venus chercher et quitteraient la Cité sans Nom, mieux ils se porteraient. Mais Abraham leur avait donné des instructions très claires : elle ne devait pas revenir sans les archives de la bibliothèque. Il avait besoin d'un livre en particulier pour achever son Codex.

Au départ, Zéphanie avait envisagé d'effectuer seule le voyage. À la fois forte et rapide, elle possédait une aura exceptionnelle. Puis son amie Hécate l'avait suppliée de se faire accompagner, et, à sa grande surprise, Abraham lui avait accordé la permission. Elle avait été encore plus étonnée quand il avait suggéré son jeune frère, le terrifiant guerrier-sage Prométhée.

— Je suis contente que tu m'accompagnes, déclara-t-elle soudain. Je ne sais pas à quoi aurait ressemblé ce voyage sans toi.

— Je dois surveiller ma sœur, expliqua le guerrier avec un sourire qui s'effaça bientôt. Je comprends ce que tu veux dire... Cet endroit... Il y a quelque chose de bizarre ici. Pas étonnant que notre peuple l'ait abandonné.

— Je me demande pourquoi ils ne lui ont jamais donné de nom. Sur les cartes, on lit « la Cité », Abraham l'appelle « la Cité sans Nom ».

Le duo marchait au milieu de la grand-rue, suivant les mystérieux sillons métalliques creusés dans les pierres noires primitives. Bien que l'âge de la ville pût se mesurer en millénaires, le métal n'avait pas rouillé et, tandis que les parois de verre étaient rayées et éraflées par la forêt, aucune vitre n'était cassée.

— Ici, je pense... dit Prométhée, hésitant.

Il s'arrêta devant une énorme pyramide de verre. La façade du bâtiment était couverte d'arabesques compliquées. Le simple fait de les regarder lui donnait le tournis. Il ferma les yeux et secoua la tête.

— Vérifie sur la carte !

Zéphanie la sortit de son tube en métal, la déroula et compara les symboles gravés dans le verre au-dessus de la porte au

dessin sur la peau. Ils correspondaient.

— C'est la bibliothèque, confirma-t-elle en tendant le cou pour admirer le sommet de la pyramide.

Elle était coiffée d'or.

— Les proportions sont mauvaises, s'exclama-t-elle avant de reculer d'un pas afin d'examiner les portes. Les poignées sont hautes, les portes ne sont pas assez basses.

— Les marches sont trop peu profondes, renchérit Prométhée.

— Cette cité n'a pas été construite pour des créatures comme nous.

— Pour qui alors ? Pour quoi ?

— Les Anciens ? proposa Zéphanie.

— Non ; ils nous ressemblaient à un certain point. D'après la légende, cette cité a été bâtie par les Seigneurs de la Terre.

— Comment étaient-ils ?

Prométhée haussa les épaules.

— Nul ne le sait. Aucun n'a survécu à la dernière bataille et toute trace d'eux a été effacée de l'histoire.

Après avoir dégainé deux courtes haches à double tranchant de sa ceinture, il s'avança jusqu'à la porte en verre noir

opaque et poussa de toutes ses forces - il s'attendait qu'elle soit bloquée par les années.

Elle s'ouvrit sans difficulté et silencieusement.

Prométhée entra vite et se plaqua contre le mur jusqu'à ce que ses yeux s'adaptent à la pénombre. Restée à l'extérieur, Zéphanie prit un fouet enroulé autour de sa taille. S'il y avait quoi que ce fût à l'intérieur, elle ne souhaitait pas se mettre en travers du chemin de son frère. Mais c'était son devoir de le protéger.

— Je ne suis pas sûr que ce soit le bon endroit, résonna la voix de Prométhée. Il n'y a pas de livres ici... Que des statues. Des centaines de statues... non, des milliers.

Un léger mouvement à la lisière de la forêt attira l'attention de Zéphanie. Une branche avait remué sans l'intervention du vent.

— Je crois que nous avons de la compagnie, remarqua-t-elle sur un ton neutre.

Soudain, ses narines se dilatèrent, elle perçut l'odeur particulière de l'anis, celle de l'aura de son frère.

— Prométhée ?

— Les statues, répéta-t-il, la voix de plus en plus faible tandis qu'il s'éloignait de la porte.

— Prométhée...

— On dirait qu'elles sont en argile...

L'odeur d'anis s'accroissait. Quand elle regarda par-dessus son épaule, Zéphanie aperçut l'aura rouge terne de son frère à l'intérieur du bâtiment sombre. Comment était-ce possible ? Ces derniers jours, ni l'un ni l'autre n'avait pu activer son aura ! Serrant le fouet dans sa main droite, elle entra à reculons, se retourna et s'arrêta, horrifiée.

Prométhée se tenait au centre d'une salle immense. Ses haches gisaient sur le sol. Il avait les bras écartés, la tête penchée en arrière, l'aura en flammes, des filets de fumée s'élevaient de sa peau, ses cheveux et sa barbe hérissés crépitaient. Un feu liquide s'accumulait à ses pieds et ses doigts crachaient de petits éclairs. Ses yeux brûlaient tels des charbons ardents.

Et il était entouré de statues.

Belles et complexes, sculptées avec délicatesse dans l'argile, elles étaient rangées par couleur, du noir foncé au blanc le plus pâle. Contrairement à leurs corps, leurs visages étaient à peine esquissés, vagues ovales sans yeux, oreilles, nez ou bouche. Disposés côte à côte, hommes et femmes étaient dans la même position, grands, élégants, irréels. Ils ressemblaient beaucoup aux Aînés, voire aux légendaires Archontes, mais à l'évidence, ils n'étaient pas de leur race.

En outre, chaque centimètre de leur peau gravée comportait

les mêmes arabesques qui décoraient la façade du bâtiment.

L'aura incandescente de Prométhée submergea les statues les plus proches. Des étincelles rouges ricochèrent sur les dessins. Le feu pourpre s'insinua dans les écritures archaïques, donna vie aux lignes ondulées.

— Prométhée... murmura Zéphanie.

Soudain, la statue près de lui - une femme sculpturale - bougea. Un éclat d'argile séché tomba et se brisa sur le sol, révélant une peau sombre. Derrière Prométhée, une deuxième statue - un homme - remua et une belle peau dorée apparut.

— Petit Frère...

Son aura rougeoyante étincela davantage, bondit de statue en statue, incendia les écritures. Des boules de feu s'échappaient du corps de Prométhée, telles des gouttes de sueur, et roulaient sur le sol. Quand elles atteignaient une statue, elles sifflaient et enflaient. Des lignes enflammées grimpaient le long de l'argile, embrasaient les écritures. À ce moment, la silhouette remuait, l'argile durcie tombait en cascade.

Zéphanie s'aperçut soudain que l'aura de son frère changeait de couleur. Elle devenait plus sombre, presque laide, et le parfum doux-amer de l'anis prenait des notes aigres.

— Prométhée ! cria-t-elle, inquiète.

Il ne l'entendait plus. Son aura était en train de le consumer.

À présent, il était quasiment invisible au milieu de ces flammes infernales, pilier de feu se hissant jusqu'au sommet de la pyramide. Les braises ricochaient contre le plafond, tombaient sur les sculptures telle une pluie ardente. La chaleur insoutenable balayait les milliers de silhouettes, faisait fondre l'argile et révélait la chair en dessous.

Zéphanie devait distraire son frère, perturber son aura avant que le feu ne le détruise. Avec l'énergie du désespoir, elle se fraya un chemin entre les statues. Certaines basculèrent ; celles dont la coquille d'argile n'avait pas été touchée par l'aura de Prométhée furent réduites en poussière quand elles heurtèrent le sol. Puis Zéphanie déroula son fouet et visa son frère. La lanière s'enroula autour de son bras tendu. Le métal et le cuir de l'arme rougeoyèrent aussitôt et prirent feu. Elle tira de toutes ses forces et il tituba.

L'aura de Prométhée clignota, s'assombrit avant de flamboyer davantage. De plus en plus âcre, l'odeur d'anis empestait.

Zéphanie fit à nouveau claquer son fouet ; la lanière le prit à la gorge. Agrippant le manche à deux mains, elle parvint à déséquilibrer Prométhée. Il vacilla puis son aura tremblota avant de mourir au moment où il tomba à genoux.

— Prométhée...

Zéphanie courut vers lui et le prit dans ses bras, au mépris de la chaleur brûlante qui traversait ses vêtements. Il ouvrit ses grands yeux verts et leva la tête vers elle.

— *Que s'est-il passé ? marmonna-t-il.*

Zéphanie regarda autour d'elle. Les statues s'étaient animées. Elles s'entassaient dans la salle, immobiles et silencieuses. Horrifiée, Zéphanie constata que leurs visages vierges présentaient désormais une lointaine ressemblance avec celui de son frère.

— *Tu es devenu père, lui annonça-t-elle, sidérée. Petit Frère, les statues te ressemblent toutes.*

Il toussa.

— *Non... Même les femmes ?*

— *Surtout les femmes, répondit Zéphanie, qui ferma les yeux.*

Sophie Newman ouvrit les yeux et reconnut immédiatement le visage derrière la vitre.

— *Prométhée, soupira-t-elle. Petit Frère.*

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Aussi gros que des chevaux, les corbeaux Huginn et Muninn plongèrent sur Dee et Virginia Dare, leurs griffes acérées bien écartées. Ils avaient reçu des instructions très claires : soulever les deux immortels dans les airs et, une fois au-dessus de la Tamise, lâcher la femme pour la punir d'avoir aidé le Magicien.

Le Dr John Dee poussa Virginia sur le côté, si bien qu'elle glissa sur l'eau gelée et sa flûte lui échappa des mains. Le Magicien essaya de courir mais il trébucha. Cette chute lui sauva la vie.

Les deux monstrueux corbeaux se fracassèrent contre la glace, leurs serres et leur bec en brisèrent la surface. Huginn disparut sous l'eau dans un gloussement étonné puis surgit un instant plus tard dans une explosion de tessons brillants. Muninn dérapa sur le bassin sans pouvoir s'accrocher à quoi que ce fut.

Dee se releva avec difficulté et chancela tandis que la glace se fissurait autour de lui. Ennuyé que l'eau s'infilte dans ses chaussures onéreuses, il tapa du pied de colère. La surface se pétrifia ; Huginn fut en partie piégé sous l'eau et les pattes de Muninn furent immobilisées.

Le mugissement des cucubuths se rapprochait.

Virginia Dare s'était redressée et avait récupéré sa flûte lorsque Dee la rejoignit.

— On s'en va, grogna-t-il.

Muninn agita son énorme tête, essaya de piquer au passage les immortels avec son bec effilé. Dee plongea la main sous son manteau et sortit l'épée. L'arme crépita, un feu bleu-rouge courut le long de la lame quand il la brandit dans les airs devant le volatile. Celui-ci secoua la tête ; son bec s'ouvrit et se referma.

— *Magicien.*

La voix qui jaillit était rauque d'avoir rarement servi. Elle transportait l'antique langue de Danu Talis.

Choquée, Virginia Dare se figea.

— J'ai vu des choses étranges au cours de ma longue vie, mais là...

— Huginn et Muninn sont doués de parole, lui rappela Dee.

La lame de son épée étincela à l'instant où il l'approcha de la tête de l'oiseau. Le feu bleu-rouge se refléta dans ses yeux ronds.

— Mais je ne pense pas que ce soit le corbeau qui nous parle,

ajouta-t-il tout en inspectant la créature.

— *Magiker...*

— Non, c'est quelque chose de plus vieux et immonde.

Il abattit l'épée et la lourde serrure qui barrait l'entrée de la Porte du Traître tomba.

— Odin, maître des corbeaux, parlez !

— *Tu ne m'échapperas pas. Tu ne pourras te cacher nulle part dans ce royaume des Ombres.*

— Je suis désolé si j'ai détruit votre royaume, mais vous pouvez en fabriquer un autre.

— *Tu as tué la femme que j'aimais.*

Dee s'apprêtait à tourner les talons ; il fixa le corbeau piégé.

— Je suis navré de l'apprendre. C'était une guerrière. Elle est morte avec courage pendant la bataille.

— *Sais-tu ce qu'on ressent quand on perd un être cher, Magiker ?*

Surpris, Dee répondit avec honnêteté.

— Oui. J'ai enterré femme et enfants. Je les ai vus vieillir, se flétrir et mourir.

— *Je vais détruire ton monde, Dee, avant de t'anéantir. Je*

tueraï tout ce qui compte à tes yeux.

— Il ne reste pas grand-chose.

— *Pas même cette femme ?*

Dee frappa soudain l'oiseau. L'extrémité de la lame trancha une plume noire au niveau de son cou.

— Ne me menacez pas ! gronda Dee. Je vous ai déjà vaincu. Je recommencerai.

Il agita l'épée devant les yeux de l'oiseau.

— Et la dernière fois, je ne possédais pas ceci !

— *Elle est aussi dangereuse pour toi que pour moi, affirma Odin au travers du corbeau.*

Il y eut une horrible quinte de toux. Il fallut quelques secondes à Dee pour comprendre qu'Odin riait.

— *C'est l'épée qui a tué Hécate. Elle causera ta perte, Magiker.*

— Docteur, nous devons y aller.

Virginia le prit par la main et l'attira entre les grilles ouvertes dans le bassin.

— Je m'excuse d'interrompre votre petite conversation, mais nous avons de la compagnie et ce ne sont pas que des amis.

Ils te veulent peut-être vivant, mais la règle ne s'applique pas à moi.

Les cris des cucubuths les encerclaient à présent ; ils résonnaient et bondissaient contre les pierres.

— Et maintenant ? s'enquit Virginia. Tu as un plan, dis-moi ?

— Regarde !

Dee plongea son épée dans le bassin gelé. La glace se brisa, l'eau bouillonna, siffla et, soudain, le couple s'enfonça dans les profondeurs noires comme de l'encre.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

— Me tuer, déclara Billy the Kid, voire tenter de me tuer serait une erreur.

Il n’y avait plus d’humour dans sa voix ; son accent sonnait dur et haché.

— Beaucoup d’hommes ont essayé et ont échoué.

Kukulkan éclata de rire.

— Je ne suis pas un homme.

L’immortel s’éloigna de l’Aîné.

— Billy, intervint Machiavel en guise de mise en garde.

L’Américain regarda l’Italien et perçut un mouvement derrière lui. Quand il se retourna, l’imposant lynx se tenait dans l’encadrement de la porte, ses grands yeux verts rivés à lui.

— Lui, poursuivit Kukulkan en désignant Machiavel, j’ai choisi de l’épargner. Mais toi ?

— Avez-vous oublié que je vous ai sauvé la vie ?

— As-tu oublié que j’ai payé ma dette en te rendant

immortel ?

— J’ai fait votre sale boulot depuis.

— Et voilà que tu m’embarrasses devant mes pairs. Je leur avais assuré que tu serais parfait pour accomplir cette misérable besogne. Et tu m’as déçu.

— C’est vous qui m’avez déçu ! aboya l’Américain, qui s’écarta de la porte. Vous m’avez demandé d’effectuer une mission dangereuse sans me prévenir des risques que je courais.

Tout en évoluant à pas lents dans la pièce, il désigna l’Aîné d’un doigt accusateur.

— Vous avez sous-estimé l’Ensorceleuse.

— Vous n’êtes pas le premier, l’interrompit Machiavel. Pernelle a choisi de vivre dans l’ombre de son mari et pourtant, je l’ai toujours tenue pour la plus intelligente des deux. Il reste tant à apprendre sur elle.

Kukulkan se leva lentement et foudroya l’Italien du regard.

— Tais-toi ! ordonna-t-il. Je peux encore changer d’avis et te tuer.

Puis il se concentra sur Billy.

— Je t’ai confié trois tâches simples : escorter cet homme sur l’île, tuer l’Ensorceleuse et libérer les bêtes. Tu as échoué.

— Une sur trois. C'est pas si mal ! s'exclama Billy.

Soudain, il tendit le bras vers l'étagère qui contenait la collection d'objets antiques de l'Aîné et s'empara de l'arme en jade sertie d'obsidienne. C'était un macuahuitl, une épée aztèque. Quand il le souleva, l'obsidienne noire étincela sous la lumière de l'après-midi.

— Comment oses-tu brandir une arme en ma présence ?

Tout à coup, Kukulcan tendit le cou ; une longue langue noire et fourchue s'agita en direction du hors-la-loi.

Mais au lieu de reculer, Billy fit un pas en avant et fendit l'air avec le macuahuitl ! Le verre coupant siffla et Kukulcan rentra immédiatement sa langue. Il toussa, manqua s'étouffer. Le macuahuitl l'avait manqué de peu.

— Recommencez, et je la coupe ! hurla Billy. Je sais qu'une autre repoussera mais ça doit faire mal quand même !

Le gros lynx s'approcha en silence de l'Américain. Sa mâchoire ouverte révélait des dents carnassières.

— Et vous feriez mieux de demander à votre chaton de sortir, ajouta l'Américain sans quitter l'Aîné des yeux.

Il pencha le macuahuitl ; le soleil se réverbéra sur la lame et éblouit le félin.

Celui-ci s'arrêta et tourna sa tête étroite vers son maître puis,

en silence, il quitta la pièce.

— Nous sommes ennemis désormais, déclara Kukulkan.

— Je l'aurais senti si nous étions amis en ce moment. Vous parliez de me tuer, lui rappela Billy. Voilà qui peut contrarier un homme.

— Suis-je le seul adulte ici ? s'écria soudain Machiavel.

Il n'avait pas bougé de sa chaise et observait l'Aîné avec fascination. Ce dernier se comportait en enfant gâté.

— Ça suffit, les bêtises. Nous sommes dans le même camp.

— Aucun humain ne me menace... commença Kukulkan.

— Et aucun Aîné, immortel, mortel, monstre ne me menace, renchérit Billy.

— O.K. Nous avons donc établi qu'aucun de vous n'aime être menacé, conclut Machiavel. Revenons maintenant à ce qui nous préoccupe. Il me semble... se dépêcha-t-il d'enchaîner, en les regardant tour à tour et en les obligeant à focaliser leur attention sur lui, il me semble que nous avons tous déçu quelqu'un. Aujourd'hui, nous avons l'occasion de faire amende honorable.

Il fixa le Serpent à Plumes.

— Nous sommes tous les deux heureux d'être en vie. Nous savons que nous avons échoué, alors voyons comment nous

pouvons réparer ce fiasco.

— Je n'ai pas... commença Billy qu'un regard de l'Italien réduisit au silence.

— Nous avons conscience que notre échec donne une mauvaise image de vous, poursuivit Machiavel, qui endossait la faute afin de calmer Kukulkan. Mais qui d'autre est au courant que Billy et moi avons échoué ?

L'Italien savait qu'en faisant réfléchir et parler l'Aîné il avait une chance de résoudre leur problème.

Kukulkan retourna sur son trône en pierre.

— Tu parles des autres Aînés ?

L'Italien hocha la tête.

— Personne. La nouvelle n'a pas dû filtrer dans le moindre royaume des Ombres... Même si San Francisco fourmille d'espions.

Billy the Kid reprit sa place derrière Machiavel.

— À qui faites-vous confiance ?

— À personne, répondit Kukulkan.

— Par conséquent, si Billy et moi retournons à Alcatraz, éveillons l'armée et la lâchons sur la ville, notre mission sera un succès ! Et tout le monde sera content.

Kukulkan médita un moment.

— Exact.

Machiavel écarta les bras.

— Et personne n’a besoin d’être mis au courant de notre échec... Ce qui ne vous causera aucun embarras.

— Vous aviez aussi pour mission de tuer Pernelle et elle s’est évadée, lui rappela l’Aîné. Comment as-tu l’intention de la retrouver ?

— Je ne compte pas la chercher, annonça Machiavel avec un sourire glacial. Je connais les Flamel. Je les étudie depuis des siècles, surtout elle.

Presque inconsciemment, il frotta sa main gauche striée de légères cicatrices blanches, souvenir de leur dernière rencontre.

— Je vous garantis à quatre-vingt-dix pour cent qu’ils se rendront sur l’île pour nous empêcher d’agir. C’est dans leur nature, et l’espèce humaine est esclave de sa nature.

La queue emplumée de Kukulkan tambourinait doucement sur le sol tandis qu’il réfléchissait à cette idée.

— Es-tu sûr de pouvoir vaincre l’Alchimiste et l’Ensorceleuse s’ils mettent les pieds à Alcatraz ?

Machiavel dut se mordre l’intérieur de la joue pour garder un

visage neutre. Il avait gagné.

— Les Flamel sont affaiblis, ils vieillissent vite. Il y a un sphinx sur l'île prêt à se gorger de leurs pouvoirs et je peux me faire aider par quelques créatures déjà présentes.

Il se pencha en avant et parla à voix basse, obligeant l'Aîné à se pencher lui aussi. C'était un truc qu'il avait appris un demi-millénaire plus tôt.

— Toute l'aide que vous pourriez nous apporter sera, bien entendu, grandement appréciée.

— Oui, évidemment. Je peux vous aider.

Son sourire révéla sa langue noire et fourchue. Tout en passant les doigts dans sa barbe blanche, il ajouta :

— Je peux appeler certaines créatures à la rescousse.

— Et moi ? demanda Billy.

— Va avec l'Italien ! gronda Kukulcan. Il réussira peut-être à t'apprendre les bonnes manières !

— Vous ne tenterez pas de me tuer aujourd'hui ? plaisanta Billy.

— Billy ! le sermonna Machiavel, de peur qu'il n'agace à nouveau l'Aîné.

— Pas aujourd'hui, chuchota Kukulcan. Mais ton heure

viendra. J'ai une excellente mémoire et je n'oublierai pas ton geste.

L'Aîné se leva, se rendit à pas feutrés vers la porte et tourna la tête selon un angle impossible. Il s'adressa à l'Américain :

— Remets le macuahuitl à sa place. Et ne le fais pas tomber, il est plus âgé que les humains.

Puis il se dirigea vers le champ d'herbes hautes. Le lynx le rattrapa.

Billy tapota l'épaule de Machiavel.

— Moi, je trouve que ça ne s'est pas trop mal passé !

L'Italien se leva et brossa son costume fichu.

— Je pourrais t'apprendre l'art de la négociation.

— Je ne négocie jamais.

— Un conseil, mon jeune ami : c'est toujours une erreur de mettre en colère un Aîné. Il a simplement dit qu'il ne te tuerait pas aujourd'hui.

— Comme l'heure est aux conseils, laissez-moi vous en dispenser quelques-uns...

Billy rangea le macuahuitl sur son étagère, le pencha afin que le soleil se reflète sur le verre noir et projette les arcs-en-ciel prismatiques dans la pièce sombre.

— Un vieux gangster m’a dit un jour qu’on ne dégainait pas son revolver si on n’avait pas l’intention de s’en servir et qu’on n’avertissait jamais avant de dégainer.

Il montra ses dents de devant proéminentes.

— C’est une grosse erreur de prévenir les gens du sort que vous leur réservez... ils pourraient vous le faire subir en premier.

Il se tourna vers la silhouette de Kukulcan qui s’éloignait.

— Quand cette histoire sera terminée, lui et moi aurons une petite conversation...

Machiavel s’inclina.

— J’aime ta façon de penser.

Il sortit. Le soleil le fit cligner des yeux.

— Et maintenant ? demanda l’Italien. Comment retourne-t-on sur l’île ?

Billy sortit son portable.

— J’appelle Black Hawk.

— Il n’en reviendra pas qu’on soit toujours en vie !

— Il ne sera pas surpris. Black Hawk sait qu’il est impossible de me tuer. Il a essayé suffisamment de fois !

Soudain, il se tut, comme frappé par une idée.

— Que se passe-t-il si son maître meurt ? On perd son immortalité ?

— Non, on reste immortel, répondit Machiavel. Il n'y a plus personne pour te donner d'ordre... et reprendre ton immortalité.

— Intéressant...

Les yeux bleus de Billy suivirent l'Aîné jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les herbes hautes.

— Avez-vous déjà envisagé de tuer votre maître ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Un jour viendra peut-être où je ne voudrai plus mon immortalité, où je désirerai vieillir et mourir.

CHAPITRE TRENTE NEUF

— Certaines de tes pièces ne se passent-elles pas dans des forêts comme celle-ci ? demanda Saint-Germain sur un ton badin.

— Les comédies seulement, répondit Shakespeare dans un murmure rauque. Et mes forêts étaient peuplées de créatures plus sympathiques. Cet endroit est maléfique.

Palamède s'arrêta si brusquement que Francis et William le percutèrent.

— Vous allez vous taire ? chuchota-t-il. Vous faites autant de bruit qu'un troupeau d'éléphants. Et croyez-moi, il y a certains êtres dans cette forêt qu'il vaudrait mieux ne pas réveiller.

— Cela ne change rien, murmura Saint-Germain. Ils sont déjà au courant de notre présence. Dès que nous avons quitté la voiture.

— Il a raison. Nous sommes suivis, ajouta Shakespeare.

Les deux immortels le dévisagèrent. Alors que le noir le plus complet régnait dans la forêt, leurs sens exacerbés leur permettaient de voir en détail, sans couleur néanmoins. Palamède regarda Saint-Germain qui secoua légèrement la

tête. Les deux immortels ignoraient qu'ils étaient suivis.

De l'index, Shakespeare remonta ses grosses lunettes sur son nez et sourit avant de vite se couvrir les dents avec la main.

— En ce moment même, un esprit de la forêt nous observe - sexe féminin, petite, la peau mate, jolie, vêtue d'une tenue vert sapin, je dirais.

— Impressionnant, commenta Palamède. Comment le sais-tu ?
Il s'interrompit avant de reprendre.

— Elle se tient derrière nous, c'est cela ? demanda-t-il en latin.

Le Barde hocha la tête.

— Et elle n'est pas seule ? continua Palamède dans la même langue, les yeux rivés à Shakespeare.

— Exact.

Saint-Germain se tourna lentement afin de regarder par-dessus l'épaule du Chevalier.

— Je parie qu'elles sont armées d'arcs, poursuivit Palamède.

— D'arcs et de lances, précisa Shakespeare.

Le Chevalier pivota pour faire face à leur comité d'accueil.

Comme leurs vêtements à motifs les camouflaient à la

perfection, il lui fallut un moment pour repérer la douzaine de femmes dispersées parmi les arbres et il se dit qu'une douzaine d'autres au moins demeuraient invisibles. Elles étaient petites et minces, avec des membres un peu trop longs, les yeux écarquillés et bridés, une ligne fine en guise de bouche. Il reconnut les dryades, les esprits de la forêt.

La plus grande s'avança. Elle portait un arc court et incurvé où était encochée une flèche à tête noire.

— Identifiez-vous.

Sa voix ressemblait au bruissement des feuilles

Palamède s'inclina devant la créature.

— *Merry Meet*, ravi de vous rencontrer, la salua-t-il selon la tradition. C'est la première fois que je vous vois.

— Nous sommes nouvelles.

Le Chevalier se raidit.

— Vous avez également un charmant accent. Nàxos... Non, Kârpathos. Que font les dryades grecques dans nos forêts anglaises ?

— Il nous a appelées.

Quelque chose remua derrière la dryade qui s'écarta. Une grande silhouette étonnamment mince apparut. Elle avait le visage d'une belle femme mais son corps semblait avoir été

sculpté dans un tronc d'arbre. Les bras qui se terminaient par des doigts menus comme des brindilles touchaient le sol, des racines noueuses remplaçaient ses orteils.

Palamède se tourna sous prétexte de présenter la nouvelle venue.

— Ne la regardez surtout pas dans les yeux, chuchota-t-il. Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter Maîtresse Ptelea.

Il s'inclina longuement devant la créature.

— C'est toujours un plaisir de vous rencontrer, affirma-t-il dans la langue de sa jeunesse.

— Messire Chevalier.

Ptelea se posta devant l'immortel qui garda la tête baissée pour ne pas croiser son regard. Il serait aussitôt tombé sous son charme. Ptelea était une hamadryade. Palamède ignorait si elle incarnait l'esprit d'un orme ou était un arbre doué de vie. Bien qu'elle se fût toujours montrée courtoise et polie avec lui, il savait à quel point les hamadryades pouvaient être mortelles.

— Je suis venu voir mon maître, annonça-t-il tout en fixant la pointe de son menton.

— L'Homme Vert t'attend.

Puis elle s'intéressa à Shakespeare et Saint-Germain qui

s'inclinèrent bien vite.

— Sait-il que tu as de la compagnie ?

— Oui, je lui ai dit que je souhaitais implorer une faveur.

L'hamadryade pivota, le Chevalier lui emboîta le pas en prenant soin de ne pas trébucher sur la cape en feuilles d'orme qui balayait le sol.

— Les dryades sont nouvelles ? Je ne les avais jamais vues auparavant.

— Il a convoqué les esprits de la forêt et des arbres des quatre coins de son royaume des Ombres, l'informa l'hamadryade tandis qu'ils s'enfonçaient dans la forêt de Sherwood. Il en arrive depuis des mois.

— Je n'ai pas entendu parler de lui depuis longtemps. D'après la rumeur, il passe beaucoup de temps dans les royaumes.

Ptelea s'inclina avec respect devant un vieux chêne et, pendant un instant, un visage féminin apparut dans le bois. Puis il s'estompa - seuls les grands yeux dorés demeurèrent à la surface du tronc.

Shakespeare et Saint-Germain se dévisagèrent sans dire un mot. Il leur fallut un effort considérable pour ne pas regarder le chêne.

— Une sœur ? s'enquit Palamède.

— Balanos.

Palamède fut surpris d'apprendre que l'hamadryade du chêne se trouvait à Sherwood.

— Tous les esprits de la forêt sont présents ? demanda Shakespeare. Dryades, hamadryades, nymphes des bois... J'aimerais beaucoup les voir.

— Elles sont toutes là, murmura Ptelea.

— Pourquoi ? l'interrogea Palamède.

En effet, il s'agissait de créatures solitaires, vivant dans des forêts et des bois isolés à travers le monde.

Quand Ptelea lui répondit, il perçut une note d'excitation dans sa voix.

— L'Homme Vert a passé les cinq derniers siècles à recréer son royaume des Ombres préféré, le Jardin d'Éridu. Il sera bientôt prêt. Grâce à lui, nous quitterons cet endroit immonde et toxique et nous retournerons dans un monde d'arbres.

Le Chevalier posa une question au Barde à l'aide d'un simple haussement de sourcils.

— Et que deviendra ce monde sans l'Homme Vert ? s'inquiéta Shakespeare.

L'hamadryade balança ses longs bras.

— Ce ne sont pas nos affaires.

Sa tête fit un tour complet sur elle-même dans un craquement de bois ; les trois immortels baissèrent aussitôt la leur.

— Ce royaume reviendra bientôt à ses anciens propriétaires Aînés. Nous ne souhaitons pas être présentes quand cela se produira.

— De qui tenez-vous cette information ? demanda Palamède.

— De moi, s'exclama une voix masculine, lente et grave, qui vibrait dans le sol, tremblait dans l'air, agitait les feuilles.

Ptelea serra sa cape de feuilles contre elle et se poussa. Puis elle s'adossa à un orme et se fondit en lui. Pendant un instant, son beau visage demeura sur l'écorce avant qu'elle ne ferme les yeux et s'évanouisse.

L'hamadryade avait conduit les trois immortels jusqu'à une clairière au cœur de la forêt. Là, les siècles avaient tordu et noué chênes, châtaigniers, ormes, frênes, aubépines et pommiers drapés de lierre. Les buissons de houx aux baies rouges et mûres hors saison s'amoncelaient au pied des troncs et des perles blanches de gui parsemaient les branchages. Sur un monticule au milieu de la clairière, s'élevait un pilier sommaire en pierre blanche totalement couvert d'arabesques complexes.

— Ce monde touche à sa fin.

Un instant, ils crurent que la voix venait de la pierre.

— Et je ne veux pas que mes créations soient là le jour venu.

— Vous pourriez rester et vous battre, suggéra Palamède. Comme la fois précédente.

— Et nous avons perdu, compléta la voix tonitruante.

La silhouette qui se détacha du pilier était grande et svelte, enveloppée d'une grande toge blanche à capuche ornée de feuilles métallisées. Un masque d'argent aux motifs hallucinants lui dissimulait le visage et la tête. Il représentait un jeune homme émergeant d'une profusion de feuilles qui flamboyaient et s'étendaient au-delà du masque, ce qui donnait l'impression d'une tête énorme. Chaque feuille comportait un luxe de détails stupéfiant allant jusqu'aux veines et aux fils.

Palamède fit un pas en avant et s'inclina. Il posa un genou à terre devant l'Aîné.

— Maître Tammuz.

La main qui apparut au bout de la longue manche et se posa sur l'épaule droite du Chevalier était protégée par un gant d'argent brodé de baies, de feuilles et de lianes enchevêtrées.

— Ton appel était inattendu et malvenu, tonna la voix de basse.

Le Chevalier sarrasin se leva sans à-coups. À peine plus petit que son maître, il distinguait maintes fois son reflet dans l'argent poli. Des yeux vert vif parsemés de brun le fixaient derrière les trous du masque. Les pupilles n'étaient que des ovales plats et étroits. Une fois de plus, Palamède se demanda à quoi ressemblait l'Homme Vert.

— Que veux-tu ? demanda Tammuz, tandis que les feuilles autour de lui frémissaient à chacun de ses mots.

— Une faveur.

Palamède avait répété cette conversation des dizaines de fois depuis leur départ de Londres, mais il ignorait comment son maître réagirait. En effet, Tammuz combinait deux défauts des plus dangereux : l'arrogance et l'imprévisibilité.

— Il n'est pas dans ma nature d'accorder des faveurs.

Tammuz s'éloigna de la pierre sculptée et scruta la lisière de la forêt. Les deux autres immortels patientaient près de l'arbre qui avait avalé l'hamadryade.

— Je vois que tu as amené le Barde.

Il se pencha en avant et ajouta à voix haute :

— Je ne l'apprécie vraiment pas.

William Shakespeare s'approcha de l'Aîné et exécuta une révérence élégante mais exagérée.

- Nous détestons ce que nous craignons, n'est-ce pas ?
- N'agace pas l'Aîné tout-puissant, chuchota le Chevalier.
- Ne me mets pas en colère, gronda Tammuz.

Shakespeare éclata de rire.

- Vous n'avez aucun pouvoir sur moi, Homme Vert.

Tammuz se tourna vers le troisième immortel, et un profond silence s'abattit sur le bocage. Quand il reprit la parole, l'Aîné avait une voix douce, presque gentille, comme le vent soufflant parmi les feuilles d'automne.

- Saint-Germain ! Cela faisait longtemps.

L'immortel sortit de l'ombre et esquissa une courbette.

- Seigneur Tammuz.

— Enfin ! J'attends cet instant depuis des siècles. Je savais que nos chemins se croiseraient à nouveau. Le monde est réellement petit.

La voix de l'Aîné, plus grave, fit osciller l'air et tomber les feuilles de leurs branches.

- Francis, le comte de Saint-Germain. Le menteur. Le voleur. L'assassin !

Des dizaines de dryades apparurent soudain à la lisière du

bosquet, arcs et lances au poing. Des visages se matérialisèrent sur les troncs, puis, une par une, les hamadryades sortirent du cercle d'arbres. Tammuz désigna l'immortel de sa main gantée d'argent.

— Tuez-le ! cria-t-il.

CHAPITRE QUARANTE

A la nuit tombée, le paysage préhistorique se mit à vibrer, résonnant d'une multitude de sons : cris, hurlements, appels, aboiements, geignements...

— J'ai compris pourquoi tous ces animaux ont disparu, remarqua soudain Scathach, assise en tailleur à l'entrée d'une grotte, un tas de pierres à côté d'elle. Ils sont morts de fatigue ! Aucun d'eux ne pouvait dormir.

— Moi, je dormirais... si tu voulais bien, grommela Jeanne.

La petite Française se trouvait à l'intérieur de la grotte, derrière l'Ombreuse. Allongée sur un lit de paille, elle s'était couverte d'herbes et de branches qu'elle avait tressées. Remontant sa couverture feuillue sous son menton, elle ferma les yeux.

— Je dors, annonça-t-elle, et presque aussitôt, sa respiration adopta un rythme régulier.

Scathach arrangea une branche sur les épaules de son amie. Malgré l'obscurité, elle ramassa un énorme scarabée noir sur une feuille et le posa par terre. Il s'enfuit dans la nuit où il fut aussitôt dévoré par un animal ressemblant à un petit renard.

Scathach secoua la tête : en cet endroit, à cette époque, on était soit une proie, soit un prédateur.

Tout à coup, Scathach perçut une odeur musquée. Elle s'empara d'une pierre et la jeta dans le noir. Quelque chose jappa et s'éloigna en courant dans les herbes hautes.

— Les Chiens Terribles sont de retour.

Derrière, Jeanne ronflait doucement.

Scathach sourit. Cela lui donnait un plaisir extraordinaire que Jeanne se soit endormie, sûre d'être en sécurité, telle une enfant ayant une confiance absolue en ses parents. Puis son sourire s'estompa. Elle n'avait jamais fait confiance aux siens. Ces deux êtres étaient quasiment des étrangers pour elle, distants et froids. Même si elle les avait appelés Père et Mère, ce n'étaient que des titres vides de sens et d'émotion. En revanche, elle avait été proche de sa grand-mère et de son oncle, et plus encore de sa sœur.

Aifé des Ombres. Voilà un nom auquel elle avait évité de penser pendant des années.

Quelque chose remua dans l'herbe. Elle lança une pierre qui projeta la créature invisible dans les buissons.

Scathach pensait rarement à ses parents. Ils étaient encore en vie - on l'aurait prévenue sinon - et habitaient un royaume des Ombres lointain prétendument identique au monde perdu de Danu Talis. Elle ne s'y était pas rendue depuis des siècles.

Une nouvelle fois, elle se dit que, contrairement aux apparences, Nicolas et Pernelle Flamel étaient devenus les parents qu'elle n'avait jamais vraiment eus.

Les sourcils froncés, elle se remémora leur première rencontre. Ce devait être à Paris, au milieu du XIV^e siècle, peu après leur acquisition du Livre d'Abraham le Juif. Ensuite, elle les avait revus en Espagne quand ils cherchaient à traduire le Codex et elle avait assisté aux funérailles de Pernelle à Paris en 1402. Au fil des siècles, elle avait croisé leur chemin à maintes reprises. Elle leur avait sauvé la vie et ils avaient sauvé la sienne à plus d'une occasion. Ils étaient devenus sa famille presque par hasard. Quand elle avait besoin de conseils, elle s'adressait à Pernelle ; quand elle avait besoin d'argent, elle se tournait vers Nicolas.

De décennie en décennie, d'autres personnes s'ajoutèrent à sa nouvelle famille - Jeanne était comme une sœur pour elle. Mais il y avait un problème avec les amis humains : ils vieillissaient et mouraient. Ces derniers siècles, elle avait pris soin de ne pas cultiver d'amitié avec eux. La dernière fois qu'elle avait eu un cercle d'amis proches, elle faisait partie d'un groupe de punks gothiques en Allemagne avec trois vampires de son clan. Ils ne s'étaient pas ennuyés. Ils dormaient le jour, chantaient et faisaient la fête la nuit, chassaient les génies des eaux sauvages de minuit à l'aube. Aujourd'hui qu'elle enseignait les arts martiaux à San Francisco, elle comptait de nombreux étudiants et le dernier vendredi de chaque mois, elle rejoignait certains d'entre eux

pour un karaoké dans le bar à sushis local. Elle sauvegardait les apparences et puis il s'agissait de connaissances plus que de vrais amis.

Elle n'était pas seule, quoique...

Ces quelques derniers jours lui avaient rappelé à quel point elle appréciait la compagnie des *humani*. Elle était ravie d'avoir pu utiliser ses talents ailleurs que dans un dojo. Ces millénaires d'entraînement aux arts martiaux devaient servir à protéger ses amis. On avait besoin d'elle. Leur aventure à Paris lui avait permis de comprendre qu'il était temps d'endosser un rôle plus actif dans le monde. Elle s'était promis qu'à la fin de tout ceci elle reprendrait sa mission : protéger les *humani* qui en avaient besoin et punir ceux qui le méritaient.

Actuellement, elle ignorait si elle pourrait tenir sa promesse...

L'Ombreuse avait vécu des situations extrêmes auparavant - coincée dans des royaumes des Ombres, piégée dans des conditions effroyables, face à des monstres ou à une armée entière... Et pourtant, elle n'avait jamais douté qu'elle survivrait et rentrerait chez elle. Un royaume des Ombres possédait une entrée et une sortie - il suffisait de trouver la dernière. Elle pouvait affronter n'importe quel ennemi, lui jouer un tour, le vaincre, le défaire.

Là, les circonstances étaient différentes.

Elle n'aurait su compter ses ennemis dans le Pléistocène et

elle n'était à la hauteur d'aucun. La flore était toxique ou immangeable, la faune affamée.

Ils étaient simplement trop nombreux.

Après leur rencontre avec les tigres à dents de sabre, Scathach et Jeanne avaient vu des lions, de gros ours et des troupes de bisons à l'infini. De vastes nuées assourdissantes de condors volaient dans le ciel. Au crépuscule, elles avaient repéré les premiers loups, de grandes créatures à longues pattes qui avançaient à leur allure dans les herbes hautes.

— Ce sont des loups ? avait demandé Jeanne.

— Des Chiens Terribles, avait corrigé Scathach. L'ancêtre de nos loups et tout aussi méchant. Un Chien Terrible en cache au moins dix.

— J'en vois quatre.

— J'en conclus qu'une belle meute nous observe.

Pour la première fois au cours de sa très longue vie,

Scathach envisagea le pire. Dans cette situation, sa rapidité et ses talents spéciaux ne lui seraient d'aucune utilité. Elle lança une autre pierre dans le noir, l'entendit rebondir contre de la chair puis en lança une autre dans la direction que la créature avait sûrement prise. Un loup apeuré aboya.

— Elle tire et elle marque, chuchota-t-elle.

Elles erraient dans ce paysage depuis quelques heures seulement et déjà elles attiraient l'attention des gros prédateurs. Scathach les combattait sans problème, Jeanne la suivrait dans la bataille, mais tôt ou tard, elles seraient blessées. Bien qu'immortelles, les deux femmes n'étaient pas invulnérables et, en cas de blessure grave, elles mourraient. Une éraflure causée par la griffe d'un tigre, une morsure, une égratignure pouvaient s'infecter. Son métabolisme l'aiderait à guérir, si elle se nourrissait. Le problème, dans cette région, était qu'il n'y avait rien à manger - excepté Jeanne - et ça, elle ne s'y résoudrait jamais.

Scathach ne faisait pas partie d'un clan buveur de sang. Ces vampires avaient d'autres besoins. Bien qu'elle mangeât très rarement, la faim ne tarderait pas à la tennailler. Jeanne aussi. Elle était végétarienne mais comment savoir quelles plantes cueillir dans cet endroit à cette période ?

L'Ombreuse se redressa, inspira l'air pur de la nuit puis s'appuya sur ses bras tendus en arrière pour surveiller les alentours. Non loin, un lion rugit, un animal plus petit poussa un cri affolé.

Elle avait vécu plus longtemps qu'elle ne l'aurait imaginé, vu des civilisations naître, disparaître et renaître. Elle avait assisté au meilleur et au pire de l'histoire humaine. Au cours de sa longue vie, elle avait commis des erreurs, et comme il n'était pas dans sa nature de s'excuser, elle se reprochait de ne pas avoir agi différemment. Son plus grand regret était d'avoir instruit Cuchulainn. Elle avait fait de ce garçon un

guerrier, ce qui l'avait mené à sa perte. Peut-être aurait-elle dû demander à un maître Aîné de le rendre immortel avant. Bizarrement, elle n'avait pas pensé à Cuchulainn depuis des siècles. Il était mêlé de manière inextricable aux souvenirs de sa sœur et ils faisaient mal.

Si elle devait remonter le temps, jamais au grand jamais elle n'aurait affronté sa jumelle. Quand ses parents et son frère l'ignoraient, Aifé était là pour elle. Aifé l'avait toujours aimée de manière inconditionnelle.

Assise, les jambes repliées contre sa poitrine, Scathach posa le menton sur ses genoux. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas pensé à sa sœur. Elle se demanda si Aifé se trouvait encore sur la Terre. Oui, sans doute. De temps en temps, elle entendait des rumeurs sur une guerrière rousse à la peau pâle, écoutait des histoires qui la confondaient avec Aifé. Leurs légendes se mélangeaient jusqu'à ce qu'elle-même ne pût les distinguer.

Scathach se dit qu'il y avait de grandes chances pour qu'elle meure ici. Chaque fois qu'elle songeait à la mort, elle imaginait une bataille sanglante, quelque chose de grandiose et de glorieux qui graverait son nom dans la mémoire de plusieurs générations. Elle n'aimait pas l'idée de mourir dans cet endroit isolé, entre les griffes d'une mégafaune préhistorique. Une pensée soudaine la fit bondir sur ses pieds. On lui avait prédit qu'elle finirait ses jours dans un lieu exotique. Qu'y avait-il de plus exotique que le Pléistocène, hein ?

Scathach leva la tête vers le ciel sans nuages, aux étoiles si lumineuses qu'elles éclairaient un peu le sol. Elle se mit à chercher les constellations. Elles s'étaient déplacées au cours des siècles qu'elle avait vécu sur Terre, mais si elle parvenait à trouver l'étoile Polaire, elle...

Un gros loup gris surgit de nulle part, les mâchoires saillantes, la salive collant à sa fourrure.

Scatty bascula en arrière. Ses jambes se refermèrent autour du torse de l'animal, le soulevèrent et l'envoyèrent au loin dans la nuit. Retentirent un jappement de surprise quand il s'écrasa dans l'herbe puis un grognement lorsqu'il partit sans demander son reste.

L'Ombreuse resta sur le dos pour contempler le ciel.

Quelque chose clochait avec les étoiles.

Lentement, elle se leva et sortit de la grotte. Une énorme traînée lumineuse qui ressemblait presque à la Voie lactée balayait le ciel, mais sa forme générale la contrariait. En outre, peu importait dans quelle direction elle regardait, elle ne repérait pas l'étoile Polaire. - Où...

Soudain, la lune apparut, grosse et jaune, à l'est et commença son ascension, déversant une lumière laiteuse sur le paysage. Le ciel était si clair que chaque cratère était visible à sa surface.

Une fraction de seconde plus tard, une deuxième lune se leva.

Puis une troisième.

Et une quatrième.

CHAPITRE QUARANTE ET UN

— Il est grand, chuchota Josh, impressionné. Très grand.

Sophie acquiesça d'un signe de tête, les yeux rivés sur Prométhée.

L'Aîné devait mesurer deux mètres quinze et peser cent quarante kilos... de muscle. Il n'y avait pas un gramme de graisse sur son corps. Son jean était en lambeaux, usé aux genoux, les ourlets défaits. Le logo de son T-shirt était tellement délavé qu'on ne le voyait plus et ses chaussures de sécurité étaient couvertes de boue. Tandis que ses cheveux n'étaient qu'une masse de boucles rousses, des poils poivre et sel parsemaient sa barbe.

— Mon oncle ! s'écria Aifé, ravie.

Elle bondit de la voiture et lui sauta au cou.

— Aifé !

Il la souleva telle une plume et la lança en l'air. Tous deux riaient de bon cœur.

Les grimaces de ce colosse aux airs féroces firent sourire Josh. Aifé semblait une enfant entre ses bras. Cette image lui

rappela soudain son père et les jeux de son enfance. Il adorait cette impression de voler.

— Ma brave petite.

Prométhée la jeta une nouvelle fois en l'air. Elle poussait des cris aigus.

— Ne me laisse pas tomber ! haleta-t-elle entre deux hoquets.

— T'ai-je déjà laissée tomber ? lui demanda-t-il.

Josh fut surpris par son fort accent traînant du sud des États-Unis.

— Jamais, répondit-elle, hors d'haleine.

— Cela fait trop longtemps qu'on ne s'est vus.

Le colosse la déposa par terre et recula. Il la tint à bout de bras pour mieux la regarder.

— Tu as grandi...

— Pas depuis la dernière fois î

— À quand cela remonte ? s'enquit-il.

— Il n'y a pas si longtemps. Cent vingt ans, je dirais.

Aifé plaça ses lunettes noires sur son crâne et examina le large visage de son oncle.

Josh remarqua que leurs yeux étaient du même vert.

— La dernière fois, continua Aifé, Niten et toi êtes venus à ma rescousse quand j'avais des problèmes avec les nâgas sur le Krakatoa.

Prométhée éclata de rire.

— Oui ! Je me souviens !

— Le Krakatoa ! s'exclama Josh. Maman et Papa étaient sur l'île au volcan il y a cinq ans !

Il se retourna ; personne ne l'écoutait. Sophie, Nicolas et Pernelle fixaient l'Aîné.

Les parents des jumeaux avaient passé un été entier en Indonésie quand les jumeaux avaient dix ans. Josh s'était servi des photographies rapportées par son père et sa mère pour documenter un projet exposé deux ans plus tôt. Il savait que l'une des plus grosses explosions volcaniques jamais recensées sur Terre avait eu lieu là-bas au XIX^e siècle... soit, calcula-t-il, cent vingt et un ans plus tôt !

— Et comment va ton petit ami, l'Esclimeur ? tonna Prométhée.

— Ce n'est pas mon petit ami, se récria Aifé dont les joues pâles se couvrirent de points colorés. Il va bien.

— Tu l'as vu récemment ?

— Très récemment.

Aifé se tourna quand la portière du conducteur s'ouvrit et Niten descendit. Les mains plaquées sur les cuisses, l'immortel japonais s'inclina devant l'Aîné.

Prométhée s'inclina à son tour.

— Cela fait du bien de te voir, mon vieil ami.

— Le sentiment est partagé, Seigneur du Feu.

Josh examina les alentours. Au moment où Prométhée était apparu à côté de la voiture, les figures de boue s'étaient éclipsées. Elles avaient disparu parmi les arbres ou les herbes hautes de chaque côté de l'étroite route de campagne. Il les entrapercevait entre les feuilles, leur visage sans traits tourné vers l'Aîné roux, tels des tournesols vers le soleil.

Prométhée se baissa pour regarder à l'arrière de la limousine.

— Voyons quelles surprises tu m'as réservées ! Est-ce une bonne...

Pernelle aida Nicolas à sortir.

— ... ou une mauvaise surprise ?

Il se redressa de toute sa hauteur, prit la main de l'Ensorceleuse dans la sienne et l'effleura.

— J'aimerais te dire que c'est toujours un plaisir de te voir,

Maîtresse Flamel, mais les mauvaises nouvelles et toi voyagez souvent ensemble.

— C'est moi que tu traites de mauvaises nouvelles ? s'exclama Nicolas, qui lui tendit la main.

L'Aîné préféra le serrer dans ses bras musclés au point de le soulever du sol.

— Oui, répliqua Prométhée, ravi de son jeu de mots.

Ses yeux bleus se troublèrent quand il fixa l'immortel.

— Ce n'est pas différent aujourd'hui. Tu as pris un coup de vieux, Alchimiste. Quant à toi, Pernelle, tu es toujours aussi belle.

— Espèce de vaurien, plaisanta Pernelle. Il est vrai qu'on ne dit jamais à une femme qu'elle a vieilli.

— Nous avons des ennuis, avoua Nicolas. Je t'expliquerai plus tard. Mais d'abord, j'aimerais te présenter deux personnes.

Lorsque le regard de l'Alchimiste se posa sur lui, Josh prit une profonde inspiration et ouvrit la portière. Aussitôt, il ressentit une pression comme si une force invisible le poussait en arrière.

Il perçut un léger halo rouge autour de l'Aîné et, au moment où il sortit de voiture, la lueur s'intensifia et Prométhée fut enveloppé d'une brume cramoisie. L'aura grise d'Aifé apparut

également, comme de la vapeur s'échappant de son corps. Il fit un pas en avant quand son aura parut à son tour. Comme la tête lui grattait, il passa les doigts dans ses cheveux. Des étincelles parfumées à l'orange crépitaient sur son cuir chevelu.

— Un autre en Or, marmonna Prométhée.

Son regard se durcit alors qu'il s'adressait aux Flamel.

— Nous étions d'accord la dernière fois...

— Non ! l'interrompt Nicolas. Prends le temps de l'examiner, Prométhée. Regarde son aura. C'est le jumeau en or de la légende. Il est éveillé, il a appris la magie de l'Eau auprès de Gilgamesh. Mais il lui faut le Feu.

— Et tu veux que je l'instruise ?

— S'il te plaît. Nous avons très peu de temps.

— Pas question ! gronda Prométhée. Après le dernier, je t'ai dit que jamais plus je ne formerais un humain.

Choqué et interloqué, Josh se tournait vers Nicolas quand un frisson glacial remonta le long de son dos. Sophie sortait de la voiture.

Le picotement commença au moment où Prométhée scruta l'habitacle. Sophie aurait dit qu'un millier d'aiguilles lui piquaient le corps, en commençant par ses doigts et ses

orteils avant de se ruer vers son crâne. Et alors, les souvenirs l'accablèrent.

...un garçon roux au bord d'une falaise, un monstre à tentacules émergeant de l'océan déchaîné...

...le garçon devenu jeune homme, vêtu d'une armure en argent, brandissant une épée d'un rouge flamboyant, affrontant une horde de guerriers armés...

...le même jeune homme faisant pleuvoir des boules de feu sur une flotte lointaine de vaisseaux en métal étince-lant...

... l'homme, plus âgé, s'éloignant à pied de la Cité sans Nom, suivi par des milliers, des dizaines de milliers d'humains nouvellement créés...

... l'homme, encore plus âgé, grièvement blessé, enchaîné à un rocher dans un royaume des Ombres toxique, attaqué par des espèces d'oiseaux sauvages...

Dès l'instant où Sophie foula le sol, son aura jaillit autour d'elle puis se solidifia pour former une armure complète en argent. Un casque ovale et lisse lui couvrait la tête, du verre vert protégeait l'ouverture pour les yeux si bien que ses gants fussent en métal, ils étaient aussi flexibles que du cuir.

— Ce n'est pas n'importe quelle armure !

La voix de Sophie résonnait dans le heaume, ce qui lui donnait une qualité surnaturelle. La cuirasse était la copie conforme

de celle que Prométhée portait, jeune homme.

Celui-ci fit un pas en arrière, le visage couleur de craie. Aifé lui prit la main.

— Tu te souviens du jour où tu m’as fabriqué une armure comme celle-ci à partir de ton aura ? Pour me protéger, tu disais.

Cela sentait fort la vanille quand une autre odeur s’interposa, celle de feuilles brûlées. Un fil brun tacheta le métal argenté, on aurait dit une peau de léopard.

Prométhée secoua la tête en reculant. Des étincelles s’étaient posées dans sa barbe rousse et ses cheveux. Une armure chatoyante apparaissait peu à peu sur son torse et ses épaules.

— Qui es-tu ? demanda-t-il dans la langue perdue de Danu Talis.

— Je m’appelle Sophie Newman, répondit-elle dans la même langue avant de passer à l’anglais. Et voici un message de la part de votre sœur.

L’aura de Prométhée prit une couleur rouge sang et une armure semblable à celle que Sophie portait enveloppa son corps. Les deux cuirasses métalliques - l’une rouge, l’autre argentée - étincelèrent, envoyèrent des fils d’aura coloré dans les airs.

— Ma sœur est morte, gronda Prométhée, la voix amplifiée par le casque. Elle m’a trahi. Elle nous a tous trahis.

L’armure de Sophie pâlit, devint transparente et cristalline. La jeune fille apparut ; ses yeux d’argent ressemblaient à des miroirs.

— Elle a fait ce qui était nécessaire, affirma-t-elle.

Soudain, son aura disparut, quitta sa chair comme des globules d’argent. Quand elle reprit la parole, elle avait la voix cassée et âgée de la Sorcière d’Endor.

— Petit Frère, j’ai fait mon devoir, et je l’ai fait pour toi. Tu as passé ta vie à me protéger et tu en as payé le prix. Oui, je suis partie avec Cronos et je lui ai offert mes yeux. Il le fallait pour que je voie les fils changeants du temps, pour que je puisse veiller sur toi et t’épargner les dangers.

— Zéphanie... murmura Prométhée.

Son armure aurique glissa le long de son corps et forma une flaque à ses pieds avant de pénétrer dans le sol. L’herbe verte autour de lui se para de petites fleurs alpestres.

Sophie se tourna vers l’Aîné.

— Le monde prend fin, continua-t-elle avec la voix de la Sorcière. Je l’ai vu dans chaque fil du temps... Dans tous, sauf un. Il existe une chance infime de survie. Tu te souviens quand toi et moi avons combattu pour ces humains nouvellement

créés, Petit Frère ?

Interdit et muet, Prométhée se contenta de hocher la tête.

— Aujourd’hui, un frère et une sœur ont l’occasion d’agir comme nous. Ils ont besoin de notre aide, Petit Frère.

Prométhée secoua la tête. Ses yeux verts s’emplirent de larmes.

— Je t’en prie, ne me demande pas...

La voix de la Sorcière se teinta de colère.

— Ton aura a donné l’étincelle de vie aux humains. Tu es leur père et, comme tous les pères, tu es responsable de ta famille. Si tu refuses, tu condamnes l’humanité à une destruction certaine.

Alors que Sophie vacillait, Josh se précipita pour la rattraper. Des fils de son aura d’or s’enroulèrent autour d’elle. Ils sifflèrent, crépitèrent, crachèrent quand ils touchèrent la chair de sa jumelle. Celle-ci frissonna et lorsqu’elle ouvrit les yeux, ils étaient à nouveau bleus. Ses paupières tremblotèrent tandis qu’elle dévisageait Josh et Prométhée tour à tour.

— Ne me déçois pas. J’ai toujours été si fière de mon Petit Frère, chuchota-t-elle avant de sombrer dans l’inconscience.

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

— Je déteste les nexus ! hurla Virginia Dare tandis qu'ils plongeaient dans l'eau glacée.

— C'est maintenant que tu me le dis ? lui cria Dee.

Ils tombèrent une éternité et soudain, il n'y eut plus d'eau autour d'eux, juste une obscurité totale.

— Et en particulier les verticaux.

La voix de Virginia paraissait morne et voilée, comme si elle parlait dans un espace réduit.

— Je déteste aussi les verticaux.

Le Dr John Dee essaya de s'orienter, mais dans le noir, il ne distinguait pas le haut du bas.

— Un peu de lumière, ça ne serait pas du luxe, commenta Virginia.

— On ne t'a jamais dit que tu parlais trop ?

— Non ! s'étonna Virginia. Vraiment ? C'est possible.

Elle prit une voix féroce.

— Seulement quand je plonge dans un nexus noir d'ébène ! Je suppose alors que j'ai deux trois petites choses à dire.

Leurs oreilles se débouchèrent, des odeurs épouvantables planaient au-dessus d'eux, comme s'ils venaient de traverser des nuages puants.

D'un coup, toute impression de mouvement s'interrompit. Ils se trouvaient encore dans le néant le plus obscur.

— Tu as une allumette ? lui demanda Virginia.

— Pardon ?

— Je croyais que les magiciens se promenaient toujours avec des allumettes sur eux. Pour vos bougies par exemple.

— J'utilise l'électricité depuis un siècle, marmonna Dee. Je n'ai pas d'allumettes.

— Il fait très sombre, insista Virginia. Ça fiche la trouille.

— Ne me dis pas que tu as peur du noir.

— Non, docteur, j'ai peur de ce qui vit dans le noir.

Dans un soupir, Dee sortit son épée en pierre de sous son manteau. Au moment où sa peau toucha la lame, elle se mit à luire. La lumière grise bleuit, s'amplifia, blanchit puis rougeoya et projeta son éclat froid aux alentours. Des banderoles en feu s'élevaient de l'épée, mais c'était un feu réfrigérant qui jetait des fragments de glace.

— Hum... On ne voit pas grand-chose, commenta Dee.

À côté de lui, le visage de Virginia prenait un aspect spectral devant les flammes d'un rouge glacé.

— Je préférerais ne rien voir, annonça-t-elle.

Un paysage lunaire et gris s'étendait autour d'eux à l'infini. Par terre, les seules marques dans la poussière étaient celles laissées par leurs pieds.

— Où sommes-nous ? demanda Virginia.

Dee brandit l'épée au-dessus de lui et effectua un cercle complet.

— J'en avais déjà entendu parler... mais c'est la première fois que j'en vois de mes propres yeux. On dirait un royaume des Ombres à créer.

— À créer ?

— Commencé mais jamais fini.

Quand il baissa son épée, les ombres se rassemblèrent.

— Les Aînés fabriquent des royaumes des Ombres à partir de leur aura, leur imagination et leurs souvenirs. Parfois, un individu puissant peut en construire un complet, mais souvent des groupes se forment pour façonner leur petit monde. Celui-ci n'a jamais été achevé.

— Pourquoi ? l'interrogea Virginia.

— Je n'en ai aucune idée, commença le Magicien, qui lui prit tout à coup le bras. Cours !!!

Elle leva les yeux au ciel et vit quatre cucubuths qui tombaient.

— Ils ont dû plonger avant la fermeture du nexus.

Les quatre créatures se posèrent en douceur sur le sol

puis pivotèrent, désorientées, avant d'apercevoir la lumière émise par l'épée. Avec des hurlements de triomphe, elles se précipitèrent sur Dee et Virginia.

Tandis qu'elles couraient, elles se métamorphosèrent. La transition d'homme à bête fut instantanée. Une seconde, elles ressemblaient à de jeunes hommes au crâne rasé. La suivante, elles étaient d'énormes loups à visage humain. Elles se déplaçaient sur leurs pattes postérieures, le dos bossu, les griffes éjectant des nuages de poussière.

— Docteur ? demanda calmement Virginia.

— Endors-les. Sais-tu jouer et courir en même temps ?

Virginia sortit sa petite flûte de son étui en cuir, la porta à ses lèvres et souffla lentement.

Aucun son ne sortit.

— Oh ! Ce n'est pas bon signe, s'exclama-t-elle.

Les quatre cucubuths se rapprochaient ; leurs beaux visages étaient gâchés par les dents acérées qui emplissaient leur bouche. Leur queue sans poils battait le sol.

Il y eut soudain de l'agitation dans l'air derrière les cucubuths. Huginn et Muninn surgirent. Les gros corbeaux dégringolèrent puis s'écrasèrent sur le sol dans un nuage de poussière. Ils battirent des ailes et s'élevèrent de quelques mètres avant de se poser. Dès qu'ils aperçurent l'épée flamboyante, ils hurlèrent le nom de Dee à l'unisson et se ruèrent vers la seule lumière dans tout le paysage. Leur sautaillement avala très vite la distance qui les séparait de leur proie.

— Docteur, si tu as une idée de génie, c'est le moment ! bredouilla Virginia tout en rangeant sa flûte.

Elle sortit un tomahawk à tête plate de sous son manteau. Comme Dee ne lui répondait pas, elle risqua un regard en coin à sa droite.

— John ?

Dee s'arrêta net.

— John ? répéta-t-elle.

Elle fit demi-tour et se plaça à ses côtés. Elle ne lut aucune expression sur le visage du Magicien. L'épée incandescente projetait des couleurs rouges et bleues dans ses yeux gris et

froids. Virginia s'aperçut alors que le sable de ce royaume des Ombres à créer serpentait et vrillait à ses pieds, dessinait des motifs comme des spirales et des ondulations compliquées. Elle agita la main devant les yeux de Dee mais ils ne clignèrent pas. Il ne la voyait plus, il ne l'entendait plus.

— Tu as toujours attiré les ennuis, John Dee. Pas étonnant que ton entourage meure.

Elle affronterait donc seule les cucubuths et les corbeaux.

Du feu qui était froid.

De la glace qui était chaude.

Les sensations parcouraient l'épée et s'écoulaient à travers ses poignets, remontaient dans ses bras et se nichaient dans sa poitrine.

En même temps que la chaleur et les frissons, surgissaient les souvenirs, terribles et terrifiants. Il remonta d'abord à l'ère pré-humani, puis sous le règne des Aînés, dans le monde des Archontes et encore avant chez les Anciens, au Temps qui précédait le Temps et enfin quand les Seigneurs de la Terre dominaient la planète.

Souvenirs des quatre grandes épées du pouvoir...

...de leur création...

... leurs pouvoirs...

... pourquoi elles avaient été séparées...

...pourquoi elles ne devaient jamais être réunies...

Et la révoltante révélation : elles n'étaient pas des armes, mais bien plus que cela.

— John !

Le Magicien tourna lentement la tête vers Virginia et, quoi qu'elle vît, elle demeura sans voix. Quelque chose d'ancien, d'étranger transparut dans ses yeux. Elle demeura pétrifiée quand il leva la main et plaça l'arme devant son visage.

Feu.

L'épée de pierre s'enflamma.

Glace.

Une couche de glace se forma sur la lame et la garde.

Soudain, l'épée bougea et se sépara en deux. Dans sa main gauche apparut Clarent qui brûlait d'un feu rouge quasiment noir tandis que, dans sa main droite, Excalibur crépitait d'un feu bleu.

— Où aimerais-tu être, Virginia ? lui demanda-t-il dans un chuchotement rauque.

— N'importe où sauf ici.

Les cucubuths qui contournaient avec prudence les deux lames ne tarderaient plus à les assaillir. Quant aux corbeaux, ils renvoyaient les rires d’Odin.

— Tu sais ce que je voudrais ? l’interrogea Dee.

Ses bras décrivirent deux immenses cercles parfaits d’un rouge flamboyant et d’un bleu crépitant. Quand ils se croisèrent, ils créèrent en leur centre un long ovale qui miroitait telle une étendue de glace.

— John, tu me fais peur.

— Je voudrais rentrer chez moi.

Il pénétra dans l’ovale et disparut. Aussitôt, le feu diminua, la glace se mit à fondre. Les cucubuths s’élancèrent en hurlant ; les corbeaux s’égosillèrent.

Les yeux fermés, Virginia Dare se jeta à son tour dans l’ovale glacé en fusion...

... et sentit le soleil sur son visage. Elle ouvrit les yeux, inspira l’air marin chaud et découvrit qu’elle était allongée sur l’herbe, non loin d’une forte circulation. Des klaxons de voiture beuglaient, et elle se dit qu’il s’agissait du son le plus musical au monde. Elle s’assit et regarda les alentours. Dee se trouvait à côté d’elle. Excalibur et Clarent gisaient sur la pelouse non loin, une mare de glaçons autour de l’une, de la terre brûlée sous sa jumelle.

— John, tes mains... s'écria-t-elle, horrifiée.

Dee souleva ses mains noires, calcinées, la chair à vif et couverte de cloques.

— Un modique prix à payer, conclut-il avec une grimace.

Virginia se leva. Des voix résonnaient près d'eux. Ils étaient entourés d'arbres que surplombaient des immeubles. Une tour lui parut très familière...

— John, qu'as-tu fait ? Où sommes-nous ? Ne me dis pas que c'est un autre royaume des Ombres ?

— J'ai brusquement compris de quoi les épées étaient capables. Non, je n'ai pas « compris ». On m'a dit ce qu'elles pouvaient accomplir.

Quand il se tourna vers Virginia, elle remarqua dans ses yeux gris de petites paillettes bleues et rouges comme autant d'éclats de glace et de feu.

— Les Aînés ont créé les royaumes des Ombres à l'aide de ces épées. Les Archontes s'en sont servis pour façonner les nexus.

— Tu as fabriqué un nexus ? ! Je suis très impressionnée ! Que sont devenus les cucubuths et les corbeaux ?

— Ils sont piégés là-bas à tout jamais... à moins qu'Odin aille chercher ses protégés.

— Comment nous as-tu conduits ici ?

— J'ai simplement visualisé où je souhaitais être, expliqua-t-il avec un sourire las.

Il s'interrompit pour examiner ses mains.

— Tu sais quoi ? Je commence à avoir vraiment mal...

— Essaie *l'alæ vera*, répondit Virginia par automatisme. Et où sommes-nous exactement ?

— À Pioneer Park, dans San Francisco.

Il leva les yeux vers la Coit Tower qui pointait au-dessus des arbres.

— À cinq minutes de chez moi.

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

— Il y a quatre lunes, et c'est une bonne nouvelle ?

À l'entrée de la grotte, Jeanne d'Arc contemplait les quatre lunes - une grosse jaune, une petite sépia, une vert émeraude et une incolore. La gracile Française passa les doigts dans ses cheveux coupés à la garçonne pour les aplatir.

— J'ignore beaucoup de choses et l'astronomie n'est pas un de mes sujets préférés, mais même moi je sais que la Terre ne possède pas quatre satellites et n'en a jamais possédé.

Le clair de lune noircissait les cheveux roux de Scatty et pâlisait sa peau déjà blême. Ses yeux ressemblaient à des miroirs d'argent.

— Tu ne comprends pas ce que cela signifie ? s'enthousiasma-t-elle.

Jeanne secoua la tête.

— Nous sommes dans un royaume des Ombres !

Jeanne ne saisissait toujours pas. Quatre têtes d'épingle se reflétaient dans son regard.

— Nous n'avons pas été expédiées dans le passé ?

— Non ! lança Scatty, qui serra fort la main de son amie dans la sienne.

— Et c'est une bonne nouvelle ?

— Si nous étions dans le passé, nous serions coincées, sans moyen de partir. Du moins, je ne vois pas d'issue de secours possible, à moins que quelqu'un vienne nous chercher, et les chances de nous localiser dans le temps auraient été astronomiquement infimes. La seule manière de revenir à notre époque aurait été de vivre un million d'années.

— C'est possible ?

— En théorie, oui. Les Aînés et ceux de la Génération Suivante vivent très longtemps, mais je ne suis pas sûre pour les humains. Regarde le pauvre Gilgamesh au bout de dix mille ans. Je crois que le corps peut résister mais l'esprit craque sous la pression des souvenirs et des expériences.

— Donc... Si ceci est un royaume des Ombres... commença Jeanne.

— ... il doit y avoir un nexus quelque part !

— Comment le trouver ?

Le sourire de Scatty s'envola.

— Je n'ai pas encore résolu cette partie de l'énigme. Mais il

doit y avoir une personne quelque part pour nous aider.

Les Chiens Terribles attaquèrent à l'aube.

Scathach et Jeanne les battirent facilement et ils regagnèrent en gémissant l'épaisse brume qui s'appesantissait sur le paysage.

Un lion rôda à l'entrée de la grotte peu après la bataille, et Scatty l'arrosa de pierres jusqu'à ce qu'il reparte d'où il venait.

Un ours géant à face plate apparut ensuite.

Les deux femmes le regardèrent s'approcher : il bondissait à quatre pattes, la tête dressée pour renifler l'air. Le plantigrade était énorme.

— Il doit peser au moins une tonne ! évalua Scatty, qui desserra ses courtes épées et vérifia son nunchaku. Je parie qu'il mesure plus de trois mètres quand il est sur ses pattes arrière.

— Je n'ai pas envie de le tuer, annonça Jeanne.

— Crois-moi, il n'émettra pas autant de réserves que toi le moment venu.

Elle le désigna avec son nunchaku plié.

— Quand il nous regarde ainsi, il se dit : « Miam ! Petit déjeuner. »

Jeanne rangea son épée dans son fourreau qu'elle plaça sur ses épaules.

— Si nous ne le tuons pas, il nous tuera, soupira Scatty.

— Je ne le tuerai pas.

— Puis-je te rappeler que tu dirigeais une armée autrefois ?

— Cela fait très longtemps. Je me défendrai mais je ne tuerai pas une créature innocente.

— C'est pour cette raison que tu es devenue végétarienne ?

— Non, répondit Jeanne dans un éclat de rire. Peu après que Nicolas m'a transfusé ton sang, j'ai découvert que je détestais le goût de la viande.

L'ours s'arrêta au bas de la pente et les regarda. Puis il se dressa sur ses membres postérieurs, bascula la tête en arrière et grogna.

Scatty rectifia les mensurations de l'animal.

— Trois mètres cinquante.

Puis elle inspecta l'ours d'un œil critique.

— Je pourrais le battre.

— Tu as vu ses griffes ? Un coup de patte et il t'arrache le haut du corps. Je connais tes capacités mais la repousse des

têtes n'en fait pas partie.

Elles coururent une grande partie de la matinée, se déplaçant avec aisance dans les prairies luxuriantes. Maintenant qu'elles savaient où elles se trouvaient, les petites aberrations de ce monde devenaient évidentes. La brise venait uniquement du sud et sentait le citron ; il n'y avait pas d'insectes et bien que le soleil se levât à l'est et se dirigeât vers le zénith, il y demeurait bien trop longtemps.

— On dirait que quelqu'un a créé - ou recréé - le Pléistocène d'après ses souvenirs, commenta Scatty.

— En tout cas, il ne s'est pas trompé pour les animaux, précisa Jeanne en français.

Bien qu'elle fut au meilleur de sa forme, elle estimait avoir couru l'équivalent d'un marathon et il n'y avait pas de poteau d'arrivée en vue. Elle souffrait d'un point de côté et d'un début de crampe aux mollets. Des ampoules se formaient aussi dans ses bottes.

— Je vais devoir faire une pause, annonça-t-elle. J'ai soif.

— Là-bas, à droite, il y a une rivière.

— Où ? Je ne la vois pas.

— Baisse les yeux, lui conseilla l'Ombreuse.

À leurs pieds, la terre était creusée de dizaines d'empreintes

de sabots et de griffes se dirigeant toutes vers la droite.

— S'il y a un point d'eau, nous sommes sûres d'y trouver un buveur... commença Jeanne.

— Tu as soif comment ?

— À en mourir.

Scathach dégaina ses deux nunchakus et suivit la piste.

— Allons te chercher à boire. Promis : je tuerai à condition d'être attaquée en premier.

Le sentier s'enfonçait dans une dépression ; l'herbe qui leur arrivait à la taille frôlait leurs épaules à présent. Les brins crissaient et sifflaient. L'air sentait l'odeur riche et écœurante d'une vie exubérante. Sans le vent frais et citronné qui leur effleurait le visage, la température aurait été accablante.

Scathach leva la main. Jeanne s'arrêta net et regarda derrière elles. L'Ombreuse se plaça dos à dos avec elle.

— Sois prudente, murmura-t-elle dans la langue natale de Jeanne. Il y a quelque chose qui cloche ici.

— Oui, on ne voit pas à travers les herbes, notre odorat est saturé et notre ouïe est diminuée. Coïncidence ?

— Je ne crois pas aux coïncidences, répliqua Scatty.

Après avoir rangé ses nunchakus dans leur fourreau, elle sortit

ses courtes épées assorties.

— Je n’aime pas ça, grommela-t-elle. Je n’aime vraiment pas ça.

Elles poursuivirent à pas de loup, conscientes que leurs sens limités les désavantageaient. N’importe quoi pouvait se tapir dans les herbes.

— Des serpents ! s’exclama Jeanne.

— Où ? demanda Scatty dans un sursaut.

— Nulle part. Je viens de me rendre compte que je n’en avais pas vu depuis notre arrivée. Pourtant, ils devraient pulluler. C’est le terrain idéal.

Encore une dizaine de pas, et l’herbage se termina soudain. Devant elles, un lac bleu étincelait ; dans l’eau parfaitement calme se reflétaient les nuages blancs immobiles.

Assis sur un rocher au bord de la rivière, un homme vêtu d’un long manteau en cuir à capuche tourna la tête vers elles. Comme le bas de son visage était dissimulé par un foulard, seuls ses yeux d’un bleu vif étaient visibles.

— Scathach l’Ombreuse. Jeanne d’Arc. Où étiez-vous passées ? Je vous attends depuis longtemps. Bienvenue dans mon monde.

L’homme à la capuche se leva. Lorsqu’il écarta les bras, elles

aperçurent le crochet en métal incurvé à la place de sa main gauche.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE

Sophie ouvrit les yeux et l'image trouble de Josh apparut. Le soulagement balaya le visage de son frère. Ses yeux bleus étaient grossis par les larmes.

— Salut, petite sœur, chuchota-t-il.

Comme sa voix tremblait, il toussa avant de poursuivre.

— Salut, petite sœur. Comment tu te sens ?

Sophie inspira cinq longues secondes tout en réfléchissant à sa question. Elle se sentait... bien. Non, elle se sentait très bien, pimpante, forte, lucide. Elle s'assit et regarda autour d'elle. Elle était couchée sur un étroit sofa dans une pièce minuscule dont la décoration devait dater des années 1960. Les murs étaient couverts d'un hideux papier peint marron orné de cercles noirs et rouges assortis aux rideaux et au lino marron. Une nappe en plastique rouge vif cachait une petite table de cuisine et seules deux chaises sur quatre concordaient. La pièce, triste à mourir, sentait le moisi et le renfermé. L'unique

lumière provenait d'une lampe garnie de toiles d'araignée posée sur une console dans un coin.

— Ça va.

Elle se leva et regarda par la fenêtre. À sa grande surprise, la nuit était tombée. Elle tourna automatiquement le poignet mais sa montre avait disparu.

— J'ai dormi combien de temps ?

— Plus de quatre heures...

— Quatre ! Quelle heure est-il ?

Elle se souvenait qu'elle dévisageait Prométhée quand...

Josh lui rendit sa montre.

— Je me suis servi de la tienne. Ma pile est morte, expliqua-t-il. Il est un peu plus de huit heures. Tu es sûre que ça va ? Lorsque la voix de la Sorcière est sortie de ta bouche, j'ai cru qu'elle s'était approprié ton âme.

— Ne t'inquiète pas, Josh. Cela n'est pas près d'arriver.

Elle rit en voyant son étonnement.

— Nicolas avait tort. D'après Pernelle, jamais les souvenirs de la Sorcière ne prendront le dessus sur les miens.

— Et tu l'as crue ?

Josh scruta son visage. S'il plissait les yeux, il percevait les vestiges de son aura d'argent, et était-ce son imagination ou

était-elle teintée d'un infime soupçon de brun... la couleur de l'aura de la Sorcière d'Endor ?

— Oui, je la crois.

— Méfie-toi, Sophie, lui conseilla-t-il. Nous ne devrions pas faire confiance aux Flamel. Et plus j'en sais sur Pernelle, moins je me fie à elle.

Sa prudence contrariait la jeune fille. D'accord, on ne pouvait pas faire confiance à Nicolas. Ils avaient découvert qu'il leur cachait des faits. Mais grâce aux souvenirs et aux connaissances de la Sorcière d'Endor qui tourbillonnaient en elle, elle saurait si Pernelle lui mentait.

— Perry a été en apprentissage chez Dora pendant une dizaine d'années. D'après elle, si la Sorcière avait voulu prendre le contrôle de mes pensées, elle l'aurait fait lorsqu'elle m'a transmis son savoir. Nous nous inquiétons pour rien. Nicolas avait tort. Je vais super bien !

Josh avait les idées embrouillées. Cela ne sonnait pas juste. Quand Nicolas leur avait parlé à Londres du pouvoir contenu dans les souvenirs de la Sorcière, il semblait si sûr de lui qu'il en paraissait effrayé.

— Répète-moi les paroles de Pernelle.

— Elle m'a dit...

Les sourcils froncés, Sophie tenta de se rappeler les mots

exacts de l'Ensorceleuse.

— Nicolas nous a raconté ce qu'il pensait être la vérité. Elle a ajouté qu'il se trompait souvent, qu'il commettait des erreurs. Je la cite : « Nicolas a souvent tort. »

— « Souvent tort » ? répéta Josh. Waouh ! De la part de sa femme...

Il s'assit sur le sofa que Sophie avait quitté et essaya de digérer l'information.

— Pouvons-nous la croire ?

Sophie haussa les épaules.

— Moi, je la crois. Pas toi, d'après ce que je vois.

— Pourquoi le devrais-je ? Je sais que tu apprécies Pernelle, mais que cela ne t'influence pas. J'aimais beaucoup Nicolas. Vraiment ! Mais quand j'ai découvert qu'il nous mentait et mettait notre vie en danger, j'ai compris que jamais plus je ne pourrais lui faire confiance.

— C'était Nicolas, pas Pernelle. Elle se trouvait sur Alcatraz.

Josh se sentait de plus en plus frustré.

— Sophie, je te rappelle que les Flamel collectionnent les jumeaux depuis des siècles. Ensemble. Et puis c'est Pernelle qui décide dans leur couple. Je la vois aussi coupable que lui et je te répète que je ne lui fais pas confiance.

— Tu as toujours été aussi méfiant ?

— Cette dernière semaine m’a incité à considérer les choses et les gens plutôt deux fois qu’une. Que nous a dit Scatty le premier jour ? « Suivez votre intuition, ne faites confiance à personne... »

— « ... et restez solidaires », compléta Sophie. Je me souviens.

— Et j’ai raison de me méfier. J’avais raison dès le départ pour Nicolas.

— O.K. Mais nous sommes tellement moins ignorants à présent. Je possède la mémoire de la Sorcière. Cela devrait nous fournir un avantage ! Elle faisait confiance à Pernelle, alors moi aussi. Écoute-moi, Josh, si nous voulons survivre, nous devons apprendre à faire confiance aux gens.

— Mais quels gens ? lui demanda-t-il tout en essayant de se contrôler.

Pourquoi ne voyait-elle pas que les Flamel étaient dangereux ?

— Nicolas et Pernelle ? poursuivit-il. Ils nous ont menti tous les deux. Scathach ? Sa sœur elle-même l’a traitée de menteuse. Saint-Germain ? C’est un voleur. Et ils sont dans le camp des gentils ! Et puis il y a Dee que tout le monde traite de fou, Machiavel qui est... bon, je ne sais pas ce qu’il est, mais comment dire ? je l’aime bien. Il a été le seul à se montrer franc avec moi.

— Tu oublies Gilgamesh, ajouta Sophie avec un sourire triste.

— Je l'aimais bien, lui aussi, mais il était cinglé.

— Je n'en suis pas aussi certaine.

Sophie arpenta la pièce, effleura les chaises en plastique, la table en Formica, la boîte trapue qui faisait office de radio. Elle l'alluma et des voix couvertes par les grésillements retentirent. Elle l'éteignit, s'adossa à l'encombrant frigo couleur crème puis fixa son frère.

— Maintenant que je sais que les souvenirs de la Sorcière ne sont pas dangereux pour moi, j'essaie de rassembler un maximum de données sur Gilgamesh, mais il y a de grands blancs.

— Quelle sorte de blancs ?

— Tu sais, quand les paroles d'une chanson t'échappent. Tu les as sur le bout de la langue, mais tu as beau fredonner l'air, aucun mot ne sort.

— Cela m'arrive tout le temps pendant les examens, affirma Josh. Je connais la réponse mais elle ne vient pas.

Sophie inspira à fond.

— Tu vois, là, je me concentre sur Gilgamesh. Je me souviens presque de son visage quand il était jeune, avec ses cheveux noirs et bouclés, ses yeux couleur de l'océan. Mais je ne me

souviens de rien d'autre.

Elle secoua la tête, dépitée.

— Cela va me revenir, j'en suis certaine.

— Tu as quelque chose sur les Flamel ?

— Des bribes. La Sorcière ne les fréquentait pas - elle ne fréquente pas grand monde, à vrai dire. Elle a entendu parler d'eux, bien sûr. Tous les Aînés et tous les Ténébreux connaissent les Flamel. La Sorcière a vécu en recluse pendant des générations. Elle a voyagé seule au Moyen-Orient et dans les steppes russes ; elle a séjourné en Transylvanie, en Grèce, en Suisse et en France avant de venir en Amérique à la fin du XIX^e siècle.

— Et elle a eu Pernelle en apprentissage, lui rappela Josh. Où ?

— En France, mais apparemment, Pernelle n'a pas dit à Dora qu'elle était mariée à Nicolas. Elle se faisait appeler par son nom de jeune fille. Ce n'est que bien plus tard que la Sorcière a appris la vérité.

— Bizarre. Quelles étaient ses motivations ?

— La Sorcière l'ignore, répondit Sophie.

Josh se leva, passa les mains dans ses cheveux qu'il rabattit en arrière. Puis il frotta ses paumes grasses sur son jean. Une

bonne douche ne serait pas du luxe, se dit-il.

— Écoute, il est clair que Nicolas ne porte pas la culotte...

— Josh ! s'exclama Sophie. Tu as peut-être raison. Pernelle m'a avoué qu'elle avait convaincu Nicolas de t'engager à la librairie. Apparemment, ton entretien s'est mal passé. Elle a aussi suggéré que Fiona m'embauche à *La Tasse de café*.

— Alors qui est Pernelle Flamel ? s'enquit Josh, qui s'approcha de sa sœur et la regarda droit dans les yeux. Quels sont les souvenirs de la Sorcière la concernant ?

Alors qu'il lui posait la question, il eut l'impression de connaître la réponse.

Sophie grimaça.

— Je suis désolée... Cela fait partie des blancs.

Josh hocha la tête. Sa réponse ne le surprenait pas.

— Mais la Sorcière doit bien se souvenir de Pernelle.

— Oui, elle a passé pas moins de dix ans avec elle.

— Et tu n'as pas un seul souvenir de cette époque ?

— Non. Ils sont là, à portée de main, ils me glissent entre les doigts chaque fois que je veux les attraper.

— Je me demande pourquoi, murmura Josh, qui se mit à faire

les cent pas.

— Je ne suis pas inquiète. Ça va venir. Les dons d'Hécate et de Dora datent d'une semaine. Il faut le temps qu'ils s'installent.

Josh s'arrêta devant le vieux frigo et l'ouvrit. Une lumière jaune et vacillante se déversa dans la pièce.

— Quelqu'un pourrait-il t'empêcher de te souvenir ? lui demanda-t-il sur un ton désinvolte, comme s'il s'agissait d'une question banale.

— Tu penses à l'Ensorceleuse ? répondit Sophie, un soupçon de doute dans la voix.

— Oui, je pense à elle, répliqua Josh, qui lui fit face. Nicolas nous a affirmé que les souvenirs de la Sorcière pouvaient prendre le contrôle sur toi. Pernelle prétend le contraire. Voilà que tu ne te souviens pas de leur collaboration. C'est étrange, non ?

— Très étrange, admit Sophie, mal à l'aise. Tu crois que Pernelle me ment ?

— Sophie, tout le monde nous ment ! Souviens-toi des paroles de Scatty : « Ne faites confiance à personne »...

La jumelle hocha la tête et finit la phrase avec lui :

— ... « et restez solidaires ».

Josh ferma la porte du frigo.

— Vide. Je me demande ce que mange un Aîné.

— La plupart ne mangent pas, l'informa Sophie, qui fronça les sourcils.

Pourquoi se rappelait-elle des détails aussi insignifiants et pas le plus important ?

— Ils ont un métabolisme différent de celui des humains...

— Voilà qui est intéressant, s'exclama Josh sans lui laisser le temps de terminer.

Sophie sursauta, surprise d'entendre de la colère dans la voix de son jumeau.

— Quoi ?

— Tu as dit « humains ». Je ne t'ai jamais entendue les appeler... nous appeler ainsi avant.

— C'est le mot qu'utilise la Sorcière.

— Exactement. Ce n'est peut-être pas Nicolas qui a tort, mais Pernelle !

— Je crois l'Ensorceleuse, décréta Sophie, qui croisa les bras et coupa court à la conversation. Bon, où sommes-nous ?

Josh réfléchit un instant. Fallait-il revenir au sujet qui le

préoccupait ? D'après son expérience, l'attitude renfermée de sa sœur signifiait qu'elle avait pris une décision. S'il la poussait dans ses retranchements, ils se disputeraient, et c'était la dernière chose qu'il souhaitait. Il lui restait à espérer que sa sœur réfléchisse avec soin à toutes les paroles de l'Ensorceleuse.

— Prométhée habite à Point Reyes. J'ai entraperçu le cap tout à l'heure. Nous sommes vraiment isolés. Il y a une maison principale et environ une douzaine de cabanons autour. Nous sommes dans l'un d'eux et, crois-moi, c'est un dépotoir.

Il se mit à ouvrir les tiroirs. Le premier contenait des couteaux, des fourchettes et des cuillères dépareillés, ternes et tachés, comme s'ils n'avaient pas servi depuis des années. Un autre était rempli de torchons, gris et raidis, représentant des monuments touristiques de villes européennes : le palais de Buckingham à Londres, la tour Eiffel à Paris, la porte de Brandebourg à Berlin, le Palais royal de Madrid, l'Acropole d'Athènes et finalement, en bas de la pile, les pyramides d'Égypte. Lorsque Josh en déplia un, un petit nuage de poussière s'envola.

— Je me demande depuis quand cette cabane n'a pas été occupée.

Un courant d'air froid le fit pivoter. Sophie avait ouvert la porte de la cuisine et était sortie dans la nuit humide. Les lumières orangées de San Francisco scintillaient au sud.

— Où est l'Aîné ? demanda-t-elle sans regarder autour d'elle.

— Je l'ignore. Je ne l'ai pas vu. En fait, je n'ai vu personne depuis que tu t'es évanouie tout à l'heure. La voiture n'a pas voulu démarrer, alors Prométhée t'a portée jusqu'ici. Puis il m'a dit : « Laisse-la se reposer. Elle ira bien quand elle se réveillera », et il est parti.

Josh haussa les épaules avant de continuer :

— Cela fait quatre heures que je suis là, à attendre ton réveil. Je meurs de faim.

— Tu as toujours faim.

— Pas toi ?

Sophie réfléchit quelques secondes.

— Non, pas spécialement.

Elle devrait être affamée, pensa-t-elle, car elle n'avait rien mangé d'autre qu'un fruit avec Aifé sur le house-boat. Pourtant, elle se sentait bien.

— Nous ne sommes pas obligés de rester ici, déclara-t-elle. Allons chercher les autres.

— Nous nous trouvons dans un royaume des Ombres, lui rappela Josh. Les créatures de boue sont partout et je te parie que ce ne sont pas les seuls gardiens de ce monde.

— Où sont-ils, dans ce cas ?

Au même moment, deux personnes se matérialisèrent dans l'obscurité, Nicolas et Pernelle Flamel, bras dessus, bras dessous, s'avançant à pas lents vers le cabanon.

— Nous avons de la compagnie, murmura Sophie.

Josh sortit et se plaça à côté de sa sœur sur le seuil en bois.

— Il fait plus vieux qu'elle, chuchota-t-il.

— Pourtant elle a dix ans de plus que lui, lui rappela Sophie.

— Pourquoi ne vieillit-elle pas aussi vite ?

— Peut-être a-t-elle moins utilisé son aura que lui ? suggéra la jeune fille.

— Non, elle a dû se servir de ses pouvoirs à Alcatraz.

Comme si elle avait senti le regard insistant de Josh sur elle, Pernelle leva la tête. Ses cernes paraissaient très sombres sur son visage pâle et ovale. Son sourire eut l'air forcé, artificiel.

— Tu es réveillée ? lança-t-elle à Sophie avant de s'adresser à Josh. Et toi, tu dois avoir faim !

— Je suis affamé ! s'exclama-t-il. Je suppose que vous n'avez rien apporté à grignoter ?

— Il y a de quoi se rassasier, mais ce n'est pas le moment,

répondit Pernelle.

La lumière blafarde de la lampe posée sur la table derrière les jumeaux donnait une couleur citron au blanc de ses yeux.

— Prométhée est d'accord pour t'apprendre la magie du Feu.

— Maintenant ? s'étonna Josh.

— Oui, maintenant, confirma Nicolas. Cela fera un joli complément à ta magie de l'Eau.

— On ne pourrait pas attendre la fin du repas ? demanda-t-il alors que son estomac gargouillait.

— Josh, le sermonna Nicolas, ce n'est jamais une bonne idée d'apprendre une magie le ventre plein.

— Mais Saint-Germain a enseigné la sienne à Sophie après le dîner ! remarqua Josh avec pétulance.

Sa sœur n'avait peut-être pas faim, mais lui n'avait rien avalé de la journée !

Le sourire de Pernelle s'envola. Son visage se durcit.

— Tu n'es pas ta sœur. Elle est infiniment plus puissante que tu ne le seras jamais, Josh. Tu n'accompliras jamais la moitié de ce dont elle est capable.

— Bien sûr, tu as tes propres atouts, intervint Nicolas, qui foudroyait sa femme du regard.

Déconcerté et surpris, Josh examina le couple.

— Je nous croyais égaux ! s'exclama-t-il.

Pernelle s'apprêtait à lui répondre ; Nicolas lui prit la main et la serra fort pour l'obliger à se taire.

— Vous êtes jumeaux, enchaîna l'Alchimiste, mais vous n'avez jamais été égaux. Chacun a ses forces et ses faiblesses. C'est la combinaison de vos forces, celles de l'un annulant les faiblesses de l'autre, qui vous rend spéciaux.

— Les deux qui ne sont qu'un et celui qui est tout, conclut Pernelle.

— Tu peux manger maintenant, si tu veux, proposa Nicolas. Mais Prométhée aura peut-être changé d'avis d'ici la fin de ton repas. Alors, Josh ? Magie ou nourriture ?

— À toi de décider, lui lança Pernelle sans la moindre note d'humour.

Josh regarda l'Alchimiste et l'Ensorceleuse tour à tour. Il s'était passé quelque chose entre eux. Ses parents avaient le même air quand ils se disputaient. Ils se montraient polis mais cassants l'un envers l'autre et ils envoyaient sur les roses le premier qui les agaçait. Il s'interrogea sur le sujet de leur querelle. Au fond de lui, il ne cessait de penser à Pernelle qui avait utilisé son nom de jeune fille lors de son apprentissage auprès de la Sorcière d'Endor. Elle lui avait caché qu'elle était l'épouse de l'Alchimiste...

— Magie du Feu !

— Magie du Feu, ce sera, s'écria Nicolas.

— Prométhée n'a-t-il pas dit qu'il ne formerait plus personne ? argumenta Sophie.

— L'Aîné a changé d'avis, affirma Pernelle tout en la fixant.

— Prométhée fait toujours ce qui est juste, déclara Sophie.

Josh fut surpris d'entendre un soupçon d'accent dans la voix de sa sœur.

— Tu es prêt ? lui demanda-t-elle.

— Je crois que oui.

— Allons-y alors !

L'Alchimiste secoua la tête.

— L'Aîné veut uniquement Josh, chuchota-t-il. Il ne veut plus jamais te revoir.

Sophie parut surprise. Une tristesse immense s'empara d'elle.

— Je crois que tu lui as fait peur, lui confia Pernelle.

— Josh, l'Aîné est d'accord pour te former, exposa Nicolas. C'est un grand honneur car il n'a pas eu d'élève depuis longtemps.

— Je croyais que Saint-Germain avait appris la magie du Feu avec lui ?

Nicolas éclata de rire. Un gloussement poussif remonta des profondeurs de sa poitrine.

— Saint-Germain lui a volé le feu. Ne prononce jamais son nom. Prométhée le déteste. En fait, je crois que la plupart des Aînés détestent Saint-Germain. Il a le don d'énervier les gens.

CHAPITRE QUARANTE-CINQ

Saint-Germain leva les mains et écarta les doigts. Chaque ongle s'alluma et projeta des flammes multicolores. Sous la lumière dansante, le visage de l'immortel prit un air cruel.

— Ne me menacez pas, Homme Vert, grogna-t-il avec un fort accent. Je suis prêt à mettre le feu à cette forêt sans le moindre état d'âme.

Tammuz recula. La lumière se liquéfiait sur son masque en argent, donnait l'impression que les feuilles gravées ondulaient sous la brise.

Les dryades, leurs flèches à pointe noire encochées, attendaient les instructions de leur maître.

Comme Tammuz hésitait, Saint-Germain fit un pas en avant. Ses manches retroussées laissaient entrevoir ses papillons tatoués. À la lueur des flammes, on aurait dit que leurs ailes battaient doucement.

— Je suis venu négocier avec vous, Seigneur Tammuz, Je ne comptais pas vous menacer mais vous supplier.

Vous savez de quoi je suis capable, alors ne me poussez pas à bout.

Il fit une pause avant d'ajouter avec un sourire glacial :

— Souvenez-vous de votre précieuse forêt russe en 1908...

— Partez !

D'un geste de la main, l'Homme Vert chassa les dryades, qui disparurent dans la forêt tandis que les hamadryades se fondaient dans les arbres.

Ptelea fut la dernière à s'en aller.

— Seigneur, je suis désolée, je ne...

— Cela n'a rien à voir avec toi, tonitrua Tammuz, qui désigna Shakespeare et Palamède. Ce sont ces deux-là, les responsables ! Quant à toi, Messire Chevalier...

Palamède se redressa. Son aura verte tremblota brièvement.

— Nous sommes là pour soutenir notre frère, c'est tout. Je m'attendais à être écouté et non pas à être traité d'une manière aussi mesquine. Saint-Germain est plus qu'un ami, c'est mon frère d'armes et il est sous ma protection. Le menacer revient à me menacer.

Sous son masque en argent, l'Homme Vert était visiblement choqué. Sa voix trahit sa surprise :

— Comment oses-tu me parler ainsi ? Es-tu devenu fou, Palamède ? Ce magicien t'aurait-il ensorcelé ? Sais-tu

vraiment qui est ton ami ? Connais-tu ses exploits ?

— Non, et je m'en moque. Nous ne sommes pas ici pour en discuter.

— Peut-être devrais-tu réfléchir à la question. Regarde-le... Il me menace. Il menace ma forêt, mes créatures. Il introduit le feu maudit au cœur de mon royaume.

Il tendit sa main gantée d'argent.

— Il est peut-être hors de ma portée mais pas toi. Il me suffit de poser la main sur toi. Je t'ai donné l'immortalité. Je peux la reprendre d'un simple contact.

William Shakespeare vint se placer entre Palamède et l'Aîné.

— Par contre, vous n'êtes pas mon maître. Vous n'avez aucun pouvoir sur moi.

Les lunettes du Barde glissèrent sur son nez ; il le regarda par-dessus la monture noire, un sourire hideux aux lèvres.

— Et à mon avis, vous ignorez ce dont je suis capable.

Shakespeare se pencha en avant.

— Mettez-moi en colère et je vous apprendrai la vraie magie des mots... Croyez-moi, maraud, quand j'en aurai fini avec vous, vous regretterez que Saint-Germain n'ait pas brûlé votre précieuse forêt !

Pendant un long moment, le seul bruit dans la nuit fut le léger crépitement des flammes au bout des doigts de Saint-Germain. Une gouttelette de feu s'écoula de son pouce et s'écrasa sur le sol. Les feuilles grésillèrent, se recroquevillèrent tandis qu'une odeur de brûlé s'élevait.

— Oups !

Avec un sourire, le Français immortel écrasa les étincelles du bout de sa botte.

L'Homme Vert s'était réfugié au centre de la clairière. Il s'arrêta quand son dos heurta le pilier blanc. Les bords de son masque en métal résonnèrent contre la pierre. Il leva la tête et regarda le Français par-delà le Barde.

— Si je te donne ce que tu veux, partiras-tu et me laisseras-tu tranquille ?

Saint-Germain arbora un grand sourire triomphant.

— Rien ne me ferait davantage plaisir.

Il ferma le poing et les flammes éteintes se transformèrent en fumée colorée.

— Que veux-tu ?

— Ma femme Jeanne et Scathach sont piégées dans le passé. Si c'est au-delà de vos pouvoirs de les ramener ici, alors j'aimerais que vous m'expédiiez auprès d'elles.

Il sortit une enveloppe blanche de la poche de sa veste et la remit à William Shakespeare. Le Barde la passa à Palamède qui s'approcha de l'Aîné. Tammuz tendit la main et le Chevalier prit soin de tenir l'enveloppe au-dessus du gant d'argent et de ne pas toucher l'Aîné. Il la laissa tomber dans la main de l'Homme Vert avant de reculer.

— Jeanne et Scathach ont activé l'ancien nexus de Lutèce, poursuivit Saint-Germain. Il aurait dû les conduire à l'autre bout du monde, sur la côte ouest des États-Unis, mais elles ne sont jamais arrivées. Après enquête, j'ai découvert une curieuse substance sur la pierre du point Zéro.

L'Aîné baissa la tête et jeta un coup d'œil dans l'enveloppe qui contenait une poudre grise.

— J'ai effectué quelques tests alchimiques, continua Saint-Germain. J'ai trouvé des traces d'os de mammoth broyés datant du Pléistocène et des restes d'un sortilège d'attraction. Cela empeste le serpent, c'est-à-dire Machiavel.

— Et tu crois que ta femme et l'Ombreuse ont été envoyées dans le passé ?

— Au Pléistocène, précisa l'immortel.

— Je n'ai aucun pouvoir sur les lignes du temps. Je ne peux pas les rappeler.

— Je m'en doutais, enchaîna vite Saint-Germain. Mais

vous avez tout de même un certain contrôle sur le temps. Je sais qu'il s'écoule différemment dans les royaumes des Ombres. Un jour là-bas peut durer une journée, un mois, une année ici. Je sais que vous avez envoyé vos chevaliers immortels humani dans des royaumes des Ombres et que vous vous êtes assuré qu'ils ne soient pas affectés par les décalages temporels. Vous manipulez le temps !

— Cronos m'a appris un ou deux tours, admit Tammuz.

— Pouvez-vous m'envoyer dans le passé ? répéta Saint-Germain.

L'Homme Vert leva la tête, la lumière courait sur son masque en argent.

— Je pourrais...

Il versa un peu de poudre grise dans sa main gauche. Elle siffla puis grésilla quand elle toucha le gant en argent. Une fumée brumeuse s'accumula dans la paume de l'Aîné, forma une boule.

— Mais sache que tu feras un aller simple. Il n'y a pas de retour possible. Seul Cronos, le Maître du Temps, est capable de te ramener.

L'Homme Vert s'étrangla de rire.

— Et il ne le fera pas, vu qu'il te déteste encore plus que moi !

Shakespeare se tourna vers Saint-Germain et lui fit un clin d'œil.

— Audacieux méchant, le monde entier te détesterait-il ?

— Quasiment, répondit l'immortel avec un certain plaisir. C'est un don.

La boule de fumée continuait à s'agglutiner dans le gant de Tammuz.

— Tu seras emprisonné là-bas pour l'éternité, insista l'Aîné. Pourquoi une telle obstination ? Cette femme est donc si importante à tes yeux ?

Saint-Germain ne put cacher sa surprise.

— Vous avez déjà aimé ?

— Oui, répliqua Tammuz avec prudence. J'ai eu une épouse autrefois, Inanna...

— L'aimiez-vous ? Sincèrement ?

L'Homme Vert demeura silencieux.

— Signifiait-elle plus que votre propre vie ?

— Ils n'aiment point, ceux qui ne montrent pas leur amour, murmura Shakespeare.

Le Français immortel s'approcha de l'Aîné.

— J’aime ma Jeanne, dit-il simplement. Je dois la rejoindre.

— Même si, pour cela, tu perdras tout ? persista Tammuz, que l’idée semblait dépasser.

— Oui, sans Jeanne, tout ce que je possède ne vaut rien.

— Même ton immortalité ?

— Surtout mon immortalité.

L’heure n’était plus aux fanfaronnades et aux plaisanteries. Devant eux se tenait un Saint-Germain que Palamède et Shakespeare ne connaissaient pas.

— Je l’aime.

L’Homme Vert fixa la sphère de fumée dans la paume de sa main. Le globe pâlit, devint transparent en certains endroits. Il ajouta davantage de poudre grise et la regarda tourbillonner dans la balle comme des flocons de neige.

— Je me suis toujours demandé si les humani étaient les héritiers légitimes de cette planète, déclara soudain Tammuz. Quand Danu Talis a sombré, certains de ma race ont choisi de créer des royaumes des Ombres, d’autres ont décidé de rester sur cette Terre. Nous sommes devenus rois, princes. Quelques-uns étaient vénérés tels des dieux. Une poignée a choisi d’enseigner car ils prétendaient que les humani possédaient des qualités remarquables. L’amour et la loyauté comptaient parmi ces attributs. L’amour et la loyauté... Si ma

race avait possédé un peu plus des deux, nous régnerions peut-être encore sur cette Terre, soupira-t-il. Bon, ton épouse est perdue au Pléistocène....

Le globe devint translucide.

Et tout à coup, les trois immortels virent Jeanne d'Arc et Scathach à l'intérieur. Les deux femmes se tenaient au bord d'une rivière, épée au poing, face à un adversaire qu'ils ne distinguaient pas.

— Jeanne... balbutia Saint-Germain.

— Il y a quelque chose qui ne va pas...

La voix de l'Homme Vert résonna, ses yeux s'enflammèrent si bien qu'une lumière émeraude teinta son casque. Sa voix s'éleva tandis que l'image pivotait dans la sphère... et révélait un homme encapuchonné. Quand celui-ci bougea, l'Aîné et les immortels virent le demi-cercle métallique qui remplaçait sa main.

— Non... Pas lui ! Ce n'est pas possible ! marmonna Tammuz, horrifié.

Saint-Germain fut aussi choqué que lui par cette vision.

— L'homme au crochet... Ce n'est pas possible ! s'exclama-t-il à son tour.

— Vous le connaissez ? demanda Palamède à Saint-Germain

et à Tammuz.

— En effet, répondit l'Homme Vert d'une voix tremblante. Je l'ai vu il y a dix mille ans. Il était là lors de la chute de Danu Talis. Il a détruit mon monde. J'étais persuadé qu'il avait péri en même temps que l'île. Si j'avais su qu'il était encore en vie, gronda-t-il, je l'aurais traqué jusqu'à avoir sa peau.

— Saint-Germain, qui est-ce ? s'enquit Palamède, les yeux rivés au globe.

— J'ai volé le feu à Prométhée, chuchota le comte, mais c'est cette créature qui m'a enseigné ses secrets.

— Qu'est-il ? Un Aîné, de la Génération Suivante, immortel, humain ? voulut savoir Palamède.

— À mon avis, ce n'est ni un Aîné ni un de la Génération Suivante. Je ne crois pas qu'il soit totalement humain. En fait, je n'en ai aucune idée. Nicolas l'a rencontré lui aussi, bien avant moi. Il a appris à l'Alchimiste comment traduire le Codex et lui a montré la formule d'immortalité.

— Que fait-il dans le passé ? demanda William.

— Il n'est pas dans le passé, corrigea Tammuz à leur grande surprise. Vous cherchez un royaume des Ombres qui a été façonné d'après un monde préhistorique.

Là, clairement et distinctement, une voix gracile s'éleva :

— Scathach l’Ombreuse. Jeanne d’Arc. Où étiez-vous passées ? Je vous attends depuis longtemps. Bienvenue dans mon monde.

Rassemblés autour de la sphère dans la main de Tammuz, les trois immortels virent le personnage se lever et écarter les bras. Soudain, l’homme à la capuche leva la tête et parut fixer le globe de fumée. Ses yeux bleus flamboyèrent et miroitèrent sous la lumière argentée.

— Saint-Germain est là aussi. Je t’avais dit que ce jour arriverait. L’heure est venue de payer ta dette. Joins-toi à nous ! Tammuz ! ordonna l’homme au crochet. Envoie-le-moi !

Sans un mot, l’Homme Vert ouvrit de sa main gauche le manteau de Saint-Germain et plaqua le globe fumant contre la poitrine du comte.

Aussitôt, Saint-Germain se transforma en vapeur grise et disparut.

CHAPITRE QUARANTE-SIX

L'interphone posé sur le bureau de Dee bourdonna doucement.

— Mme Dare est là, monsieur.

— Faites-la entrer.

Le Dr John Dee poussa son fauteuil en cuir loin de la vue des rues de San Francisco. Un secrétaire svelte aux cheveux roux ouvrit la porte. Virginia Dare apparut, les bras chargés de sacs, dans l'immense bureau de verre et de chrome. Les talons de ses bottes claquaient sur le sol en marbre.

— J'adore le shopping ! annonça-t-elle.

— Merci, Edward, ce sera tout, lança Dee à son secrétaire. Vous pouvez vous en aller, merci d'être resté tard.

— Serez-vous là demain, monsieur ? Vous avez quelques papiers à signer.

— Je ne sais pas pour l'instant. Si quelqu'un me demande, je suis absent.

— D'accord. J'ai publié un communiqué de presse indiquant que vous vous trouviez à Hong Kong, ajouta l'homme, qui sortit

à reculons et ferma la porte.

Dee reporta son attention sur Virginia.

— Quelle allure ! s'exclama-t-il.

Il se pencha en avant et posa lentement ses mains brûlées à plat sur le bureau. Bien qu'elles fussent badigeonnées *à l'alœ vera* et d'une crème anesthésiante, elles l'élançaient encore et des ampoules commençaient à se former.

— Eh ! Merci ! Je tiens à te dire que tu as tout payé et qu'il y en a pour une coquette somme.

— Tu as toujours eu des goûts de luxe.

Sous son court manteau en daim noir à franges, Virginia portait un jean bleu pastel, une chemise rouge style western et une ceinture noire en lézard assortie à ses bottes de cowboy noires. Après s'être effondrée dans un fauteuil en face du Magicien anglais, elle posa les pieds au bord de son bureau et le fixa par-dessus la plaque de marbre ébène.

— J'avais oublié que San Francisco avait des super boutiques.

— Tu n'es pas revenue depuis quand ?

— Il n'y a pas si longtemps... Mais tu sais que je n'aime pas passer beaucoup de temps sur ce continent. Il me rappelle de trop mauvais souvenirs.

Dee hocha la tête. Il évitait l'Angleterre pour les mêmes

raisons.

- Comment vont tes mains ? changea-t-elle de sujet.
- Elles me font mal. Le plus frustrant, c'est que je pourrais utiliser mon aura une petite seconde pour les guérir.
- Oui, et toute la ville serait au courant de ta présence.
- Exactement.
- Je suppose que tu as un plan ?

Dee pivota sur son fauteuil et regarda à nouveau le panorama.

- J'ai toujours un plan. J'y réfléchissais quand tu es arrivée. Tout est quasiment en place.

Il désigna la nuit.

- Alcatraz se trouve là-bas. Mon entreprise possède l'île actuellement et l'accès est restreint. Toutes les cellules sont remplies de monstres et un sphinx s'y promène en liberté.

Virginia frissonna à cette seule pensée.

- Je déteste ces créatures.
- Elles sont pourtant utiles. Nous pensions que le sphinx contrôlerait Pernelle Flamel. Nous avons tort.
- Nous ?

— Mes maîtres et moi.

Virginia alla se placer à côté du Magicien.

— Joli, complimenta-t-elle.

— Ma vue préférée, murmura Dee.

Contrairement à ses bureaux de Londres ou de New

York, où il était si haut qu'il voyait à peine les rues, là il pouvait contempler Pioneer Park et San Francisco. Presque en face d'eux, la forme triangulaire du Transa-merica Building se profilait sur le ciel nocturne.

— Tu sais que tes maîtres n'auront pas de repos tant qu'ils ne t'auront pas capturé.

— Oui.

— Chaque minute où tu restes libre et impuni les offense. Ton maître perd de son prestige auprès de ses pairs. Tu seras châtié pour l'exemple.

— Oui.

Dee voyait leur reflet dans la vitre sombre. On aurait dit qu'ils flottaient au-dessus de la ville.

— Tu as tué ton maître... et néanmoins, personne ne t'a pourchassée.

Virginia éclata d'un rire faux et cassant.

— Je n'ai pas tué mon maître. Le fou était devenu arrogant et insouciant avec l'âge. Il a commis l'erreur de défier l'autorité d'une Femme-Daim puis de l'insulter, elle et sa tribu de Lycanthropes.

— Que s'est-il passé ?

Virginia rit de plus belle.

— À ton avis ? Il y avait des Femmes-Daims sur cette Terre bien avant que les Aînés fuient Danu Talis. Elles connaissent toutes les pistes cachées, les sentiers et les nexus secrets, comment et où ils se connectent. Un instant mon Aîné la menaçait en Oklahoma, l'instant suivant il atterrissait à Badwater au cœur de la Vallée de la Mort en plein été. Je pense qu'il a utilisé son aura pour se rafraîchir les premiers jours... jusqu'à ce qu'il n'en ait plus.

Elle tapa si fort dans ses mains que le Magicien sursauta.

— Son aura a fini par le consumer. On aurait dit une boule de flammes. Il n'a pas laissé une poussière derrière lui.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Parce que j'étais sur place ! Qui a conduit la Femme-Daim jusqu'à lui, d'après toi ?

Elle lui tapota l'épaule.

— J'en avais assez de lui. Il m'avait menti tellement souvent, fait des promesses qu'il n'avait pas l'intention de tenir.

Sa voix devint chuchotement, ses doigts s'arquèrent à peine.

— Ne commets pas la même erreur...

— Pas de problème, répondit Dee sans quitter son reflet du regard.

— Bon, et que comptes-tu faire, docteur ?

Dee se releva avec raideur. Sans dire un mot, il traversa la pièce et pénétra dans un petit ascenseur privé. Virginia hésita avant de le suivre. Apparemment, l'appareil avait été conçu pour une seule personne. Avec précaution, le Magicien posa son pouce brûlé sur le bouton *Arrêt d'urgence*. Celui-ci émit une lumière bleu terne et les portes se refermèrent dans un sifflement.

— Le dernier cri en reconnaissance d'empreintes digitales, expliqua Dee. Si quelqu'un d'autre appuie sur ce bouton, l'ascenseur se remplit de gaz.

— Très malin, commenta Virginia sur un ton sarcas-tique.

Soudain, la porte s'ouvrit. Surprise, Virginia sortit, suivie de Dee.

— Où sommes-nous ? lui demanda-t-elle.

L'ascenseur donnait sur une vaste salle de séjour

ouverte. Les quatre murs de verre offraient une vue panoramique sur la ville. Des canapés et des fauteuils en cuir disposés selon diverses configurations meublaient la pièce. Quatre énormes écrans plats placés en carré pendaient du plafond. Ils diffusaient tous *History Channel*. Plus loin se trouvait une cuisine et, à l'autre extrémité, derrière une série de tableaux, il y avait un coin chambre avec un futon en son centre.

— Nous sommes au treizième étage.

— Ton immeuble n'en a pas ! s'exclama Virginia.

— Il n'est pas sur les plans, lui accorda Dee, mais il

existe. Il est accessible via cet ascenseur et un étroit escalier de maintenance. Bienvenue chez moi ! Cet étage a été construit entre le douzième et le quatorzième. Il leur vole quelques mètres carrés à tous les deux. Les fenêtres sont des vitres teintées et l'étage entier est insonorisé.

— Il manque une touche féminine, déclara Virginia, peu impressionnée. Tu sais que les canapés peuvent être recouverts d'une autre matière que le cuir ? Que les tables en chrome et en verre ne sont plus tendance depuis les années 1980 ?

Elle se tourna et demeura soudain sans voix.

— Des fleurs artificielles ? John, tu n'es pas sérieux !

— Je n'arrive pas à garder les vraies. Et depuis quand Madame est décoratrice d'intérieur ? La dernière fois que je t'ai croisée, tu vivais dans une tente.

— Je n'ai pas changé. On n'est jamais un sans-abri sous une tente.

Dee se rendit dans le coin cuisine et ouvrit la porte du frigo.

— Si tu mangeais, tu aurais des assiettes en carton, se moqua Virginia. Je ne te demande pas si tu as du lait.

— Je n'en ai pas. Par contre, si tu veux de l'eau... Plate ou pétillante ?

Dee sortit deux bouteilles ainsi qu'un petit objet étroit emballé dans un chiffon. Il le posa sur la table devant Virginia puis prit dans le frigo deux objets de même taille. L'un était enveloppé dans de la soie rouge et l'autre dans du cuir vert.

Virginia sentit les picotements d'un pouvoir ancien se propager sur sa peau. Elle fit un pas en arrière et, par réflexe, se frotta longuement les mains sur sa veste comme pour chasser des milliers de fourmis circulant sur son corps.

Dee ouvrit ensuite le four pour en extraire une boîte en bois rectangulaire qu'il posa aussi sur la table.

— Je ne te demande pas non plus pourquoi tu ranges des affaires dans le frigo et le four, marmonna Virginia. Ce sont bien les objets auxquels je pense ?

— Et à quoi tu penses ?

— Au danger, au pouvoir, à la mort.

— Dans le mille.

Avec précaution, le Magicien déplia la soie rouge.

— Tout à l'heure, je me suis dit que j'étais un idiot.

Virginia serra les dents pour ne pas émettre de commentaire.

— Pourquoi ai-je passé des siècles à travailler pour les Aînés, à exécuter leurs missions tel un domestique ou un chien dressé ?

— Parce qu'ils ont fait de toi un immortel ? lui rappela Virginia.

— D'autres sont devenus immortels sans l'aide des Aînés. Les Flamel, Saint-Germain, Shakespeare. Si j'avais cherché le secret de l'immortalité, peut-être l'aurais-je trouvé ?

— Peut-être serais-tu mort avant ?

— J'ai servi les Aînés pendant des siècles..,

— Je sais, je sais. Ton apitoiement sur ta petite personne commence à m'agacer, gronda Virginia.

Elle l'aiguillonnait en connaissance de cause, car le Magicien détestait être interrompu. Dee avait un gros défaut : il adorait

s'écouter parler.

— Dis-moi quelles sont tes intentions.

— D'abord, je compte faire sortir Coatlicue de sa prison et la lâcher dans les royaumes des Ombres.

Ses doigts brûlés avaient des difficultés avec la soie rouge. Virginia l'observait mais elle ne fit rien pour l'aider.

— Les Aînés seront contraints de retirer la plupart de leurs forces sur Terre afin de combattre la Mère de Tous les Dieux dans les royaumes. Ils ne se préoccuperont pas de ce qu'il se passera ici. Pendant ce temps, Machiavel aura lâché les monstres d'Alcatraz sur la ville.

Virginia cligna des yeux mais ne dit mot.

La soie rouge tomba, révélant une simple épée en pierre. La garde ne comportait aucun ornement et la lame grise était polie comme du métal. Les yeux de Dee pétillaient.

— Tu la reconnais ? lui demanda-t-il.

— Une des épées de pouvoir, murmura-t-elle. Laquelle ?

— Durandal.

— L'indestructible.

Virginia s'approcha pour mieux l'observer.

— Ces jouets t’ont toujours fasciné, pas vrai, docteur ?

— Un manchot m’a dit la bonne aventure, un jour. Selon lui, mon destin est lié aux épées.

— Je la croyais plus impressionnante, commenta Virginia.

Le Magicien tira sur une épaisse ficelle qui était nouée autour de l’objet emballé dans du cuir vert.

— San Francisco tombera vite sous les griffes des bêtes, continua-t-il sans relever. Les armées des humains ne tiendront pas devant les monstres. À lui seul, le facteur peur nous donne un formidable avantage. Il existe des caches similaires remplies de créatures dans les villes principales du globe. Le monde se dissoudra dans le chaos en quelques jours.

— Et les Aînés qui refuseront de quitter la Terre pour se battre contre Coatlicue dans les royaumes des Ombres ? l’interrogea Virginia. Et les immortels qui ne se sont pas alliés aux Ténébreux ? Ils combattront les monstres.

— Oh ! J’y compte bien, marmonna Dee.

Deux cordelettes se délièrent mais il ne put défaire le troisième nœud. Il leva les yeux vers Virginia.

— Tu veux bien ?

— Pas question que j’approche de ça !

Elle sortit un petit couteau à lame plate d’un fourreau

dissimulé dans sa manche et le lança au Magicien. Il l'intercepta avec adresse et coupa le dernier nœud.

— Je connais la position de la plupart des Aînés, membres de la Génération Suivante et immortels sur cette Terre. Dès qu'ils sortiront de leurs cachettes, je les cueillerai un par un. Quand j'en aurai terminé, toi et moi serons les deux derniers immortels sur cette planète. Mes maîtres Aînés me l'ont promise autrefois. Maintenant, je la prends selon mes conditions.

— Et tu la partages avec moi, lui rappela Virginia.

— Et je la partage avec toi, accepta-t-il.

— Tu ne m'as toujours pas dit à quoi je servais...

— Eh bien, ma chère, tu es au cœur de mon plan.

Il lui décocha un sourire surnois.

— J'ai toujours su que nous finirions ensemble.

— Ah oui !

— Nous sommes pareils, toi et moi.

— Certainement, marmonna Virginia.

Elle baissa la tête sans rien dire. Dee la connaissait depuis toujours ou presque et pourtant, il ignorait qui elle était et ce dont elle était capable. Il avait grandi à l'époque élisabéthaine

et son opinion sur les femmes datait de cette période. Elle était convaincue que c'était une des nombreuses raisons pour lesquelles Machiavel et lui avaient continuellement sous-estimé Pernelle Flamel.

Dee déplia avec soin le cuir vert.

— Une épée jumelle, s'étonna Virginia. Ce doit être Joyeuse, celle de Charlemagne.

— La première qui m'ait appartenu. Et maintenant j'ai la collection complète.

Dee posa Excalibur et Clarent à côté des deux autres armes.

Maintenant que les épées se trouvaient côte à côte sur la table en verre, les similarités leur sautaient aux yeux. Elles mesuraient cinquante centimètres, étaient sculptées dans un seul bloc de pierre. Des quatre, seule Clarent était terne et laide. Les autres étaient ultrapolies. Virginia remarqua de subtiles différences dans la structure de leur garde, mais si elle n'avait pas assisté à leur déballage, aurait-elle pu les différencier - excepté Clarent, bien entendu ?

— Dès que j'aurai localisé et tué les Aînés restants, je me servirai des épées pour détruire les entrées des royaumes des Ombres sur cette Terre. Ensuite, cette planète sera vraiment à nous.

— Très intelligent, je l'avoue. Cependant, j'ai une petite question...

— Une seule ?

— Pourquoi moi ?

Dee ne parut pas comprendre.

— Tu as tout planifié dans les moindres détails, poursuivit-elle. Pourquoi as-tu besoin de moi ?

Le Magicien ouvrit la bouche, mais Virginia leva la main.

— Et pas de mensonge ! Surtout quand quatre épées sont alignées sur une table devant moi.

Bien que son sourire ne quittât pas ses lèvres, la menace était claire.

— Je fais appel à toi... parce que... eh bien, je te l'ai dit, tu es au cœur de mon plan. J'ai besoin de ta flûte.

— Ma flûte ? répéta Virginia, abasourdie.

Dee parut un peu gêné.

— Oui. Quand les monstres sillonneront la ville, je pense pouvoir les contrôler quelques jours. Mais dès qu'ils auront le ventre plein, ils redeviendront féroces et je perdrai le contrôle...

Il attendit la réaction de Virginia, qui ne tarda pas.

— Et tu crois que ma flûte sera capable de les charmer et de

les retenir ?

— J'en suis certain. Souviens-toi, j'étais avec toi lorsque tu as repoussé un troupeau de trois mille buffles en furie sur les rives de la Rivière Rouge. J'ai eu un bon aperçu des pouvoirs de ta flûte.

— Il y a une différence entre des buffles et une ménagerie de créatures cauchemardesques !

Dee secoua la tête.

— Ce sont des animaux. Et les cucubuths, les humani que tu as assommés ? J'ai une confiance absolue en toi.

— Merci, répondit Virginia sur un ton sarcastique. Une fois que j'aurai endormi ces créatures, quel sort leur réserves-tu à leur réveil ?

Dee haussa les épaules négligemment.

— Je les tuerai ou je les réexpédierai à Alcatraz où elles s'entre-tueront.

Il s'empara de la boîte rectangulaire, ouvrit le couvercle et sortit un petit livre.

Aussitôt, de l'électricité statique crépita dans l'air, des étincelles vertes coururent sur toutes les surfaces métalliques.

Virginia eut l'impression d'être privée d'oxygène.

— C'est ce que je pense.

Dee installa le livre entre les épées. Relié de cuivre vert et terni, il mesurait environ quinze centimètres sur vingt-cinq. Les pages, épaisses et jaunies, avaient des bords irréguliers.

— Le Codex ! Le Livre d'Abraham le Juif, annonça Dee avec un certain respect. Je lui ai consacré ma vie entière...

Il enroula un morceau de soie rouge autour de ses doigts et souleva la couverture avec soin.

— Quand finalement je l'ai trouvé, les deux dernières pages avaient été arrachées.

Il lui montra l'endroit où les bords déchirés des deux pages dépassaient de la reliure. Le Magicien ricana ; le son fut aigu et déconcertant.

— Tu sais quoi, Virginia ? Les deux dernières pages contiennent l'Évocation Finale, la formule qui sert à appeler tous les Aînés dans ce monde. Mes maîtres sont très contrariés que je les aie perdues.

Ses ricanements se transformèrent en un rire hystérique.

— Hé ! Je n'ai plus besoin de l'Évocation Finale vu que les Aînés ne reviendront pas !

— Docteur ! s'écria Virginia, qui eut soudain peur de lui, car elle ne l'avait jamais vu dans pareil état. Un peu de sang-

froid !

John Dee inspira profondément et trembla de tout son corps.

— Évidemment. Mes excuses.

Il ferma le Codex et caressa la surface métallique avec sa main couverte de soie.

— Nous laisserons les monstres ravager la Terre pendant une semaine. Les armées de terre, de l'air et la marine s'épuiseront à les combattre et, quand tout semblera perdu, toi et moi nous annoncerons comme les sauveurs de l'humanité. Nous chasserons les créatures et prendrons le contrôle de la planète. Nous deviendrons les souverains immortels du monde. Tu n'as pas de maître et le mien sera soit mort soit piégé dans un royaume sans accès direct à la Terre. Je n'aurai donc rien à craindre ! Je me servirai de ce manuscrit pour transformer cette planète selon nos goûts et nos envies. Nos seules limites seront celles de notre imagination.

— J'ai une imagination très fertile, murmura Virginia. Néanmoins, tu oublies un détail.

— Ah oui ? s'exclama Dee.

— Tout ceci dépend de Coatlicue.

— Elle coopérera, la rassura-t-il. Le seul danger surviendra à son réveil : elle mourra de faim. Je dois juste la nourrir à ce

moment-là.

— Coatlicue n'est pas végétarienne, lui rappela Virginia.

Le Magicien eut un sourire féroce.

— Oui, je sais. C'est pourquoi je lui ai prévu un repas de fête.

CHAPITRE QUARANTE-SEPT

Josh s'appuya contre la porte du bureau et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Une bibliothèque occupait deux murs entiers, des DVD un troisième, et un rétroprojecteur géant couvrait le quatrième.

Allongé sur un fauteuil de relaxation, l'Aîné roux zappait à toute allure. Il resta quelques secondes sur CNN avant de continuer son inspection des chaînes du câble.

Josh gratta l'encadrement de la porte.

— Vous vouliez me voir ?

Il fut surpris de se sentir aussi calme. Il n'éprouvait aucune nervosité et il ne pouvait pas dire qu'il était excité.

— Entre ! lui lança Prométhée sans se retourner.

L'Aîné pointa sa télécommande vers un siège identique.

— Assieds-toi une minute et discutons un peu.

Josh s'installa et appuya sur le bouton qui relevait les pieds.

— Mon père a quasiment le même, expliqua-t-il. Il s'est acheté le modèle chauffant avec massage.

— J’ai rendu le mien. Chaque fois que j’utilisais la fonction massage, je croyais qu’il y avait un tremblement de terre.

Plus une parole ne fut prononcée tandis que Prométhée égrainait les chaînes. L’Aîné ralentissait lors des informations ou des films en noir et blanc.

— Des centaines de chaînes, et absolument rien d’intéressant à se mettre sous la dent, marmonna-t-il.

Josh saisit l’occasion de regarder l’Aîné de plus près. Comme la seule lumière provenait de la télévision, son visage paraissait constamment en mouvement. Prométhée avait les joues et le menton zébrés de fines cicatrices en partie cachées par sa barbe. Il en avait davantage sur le front.

— Des petits souvenirs de mon passage en prison, expliqua l’Aîné dont la grosse voix vibrante fit sursauter Josh.

— Désolé. Je ne voulais pas vous fixer comme cela.

Josh se demanda comment l’Aîné avait su qu’il l’examinait. Prométhée se frotta le front avec le dos de la main.

— Je pense rarement à elles maintenant. Je pourrais les faire disparaître, mais je préfère les garder en souvenir.

— En souvenir de quoi ?

— De certaines choses pour lesquelles cela vaut la peine de se battre... et du fait que tout a un prix.

— Pourquoi avez-vous fait de la prison ? demanda Josh. Vous n'êtes pas obligé de me répondre, se dépêcha-t-il d'ajouter.

Le colosse roux balaya la pièce d'un geste de la main.

— C'est une vieille, vieille histoire, trop longue et trop compliquée pour te la raconter maintenant. Tu devrais poser la question à ta sœur un jour... Elle saura.

— Parce que la Sorcière sait ?

— Depuis combien de temps connaît-elle ma sœur ? s'enquit l'Aîné, qui le dévisagea de ses grands yeux verts.

— Vous ne me croirez pas. Nous l'avons rencontrée une seule fois, très brièvement, vendredi dernier...

Josh fit une pause. Il lui était difficile de repenser aux événements de la semaine, quand tout avait commencé. Il aurait dit qu'une vie entière s'était écoulée.

— Elle a enseigné à Sophie la magie de l'Air et lui a transmis toutes ses connaissances dans la foulée. J'ignore comment. Je ne me trouvais pas dans la pièce à ce moment-là.

— Tu ne sais pas non plus pour quelles raisons ma sœur a agi ainsi.

— Non. Il faudra le demander à Sophie, quoique, à mon avis, elle ne le sache pas davantage.

— Tu ne ressembles pas aux autres Ors que j’ai rencontrés, admit l’Aîné, brisant le long silence qui suivit la réponse de Josh.

— Vous en avez vu beaucoup ?

— Trop.

— Et à quoi ressemble un Or ?

— Il est mort de peur.

— Je n’ai plus peur, répondit Josh avec simplicité. J’ai dépassé la peur et la terreur. Maintenant, je suis pétrifié.

Prométhée le regarda droit dans les yeux.

— Que crains-tu ?

Josh s’empara de la télécommande et se mit à zapper.

— Tout m’effraie : cet endroit, vous, les Flamel, Machiavel, les royaumes des Ombres, les nexus, la magie. Dire que tout ce que nous avons appris à l’école, à la maison, dans les livres, à la télévision... est faux. Et j’ai peur de Sophie, conclut-il dans un chuchotement rauque, admettant enfin sa pire crainte. Je ne la connais plus. Tout est la faute de votre sœur.

Il foudroya l’Aîné du regard. Sa colère le rendait téméraire.

— Elle l’a changée quand elle lui a donné ses souvenirs.

Chose étonnante, Prométhée acquiesça d'un signe de tête.

— Les sœurs sont une plaie. Et peu importe si elles sont Aînées ou humani. Parfois, on dirait qu'elles existent uniquement pour contrarier et énerver leurs frères. Autrefois, j'étais aussi proche de la mienne que tu l'es de la tienne... Je ne lui ai pas parlé depuis des millénaires.

— Que s'est-il passé ?

Prométhée remua dans son fauteuil.

— Je croyais le savoir. Maintenant, je commence à me dire que j'avais peut-être tort. Pendant des siècles, je pensais qu'elle m'avait livré à Cronos. Aujourd'hui... aujourd'hui, je n'en suis plus aussi sûr. J'ai commis l'erreur de ne pas lui parler directement.

Ses yeux verts brillaient dans le noir.

— Quoi qu'il se passe entre ta sœur et toi, parle-lui avant de prendre la moindre décision. Ne laisse personne te rapporter ses paroles ou ses gestes. Assure-toi qu'elle te donne des explications face à face.

— Serait-ce un... avertissement ?

Prométhée étouffa un rire.

— Non, j'aimerais juste que tu ne commettes pas la même erreur que moi.

Ils demeurèrent silencieux tandis que Josh continuait à zapper.

— Vous avez beaucoup de chaînes étrangères, remarqua-t-il avant de s'arrêter sur un match de football.

Le commentateur parlait une langue qu'il ne put identifier - coréen peut-être. Ils regardèrent ensemble jusqu'à ce qu'une équipe marque et que Josh déclare sur le ton de la conversation :

— Vous avez enseigné la magie du Feu à d'autres Ors.

— À certains, oui.

Apparemment passionné par le match, John poursuivit :

— Et vous savez ce qu'ils sont devenus ? Où sont-ils à présent ?

— La plupart doivent être morts, Josh.

— La plupart ?

— Tous ceux que j'ai formés. Je ne parle pas des autres.

S'arrêtant sur la chaîne météo, Josh pivota sur son fauteuil afin de faire face à l'Aîné.

— Cela ne présage rien de bon pour moi...

— On dirait.

— Je sais que la procédure est dangereuse.

Prométhée secoua sa grosse tête.

— Non, l'Éveil est la plus dangereuse de toutes.

Il pencha la tête en arrière et prit une profonde inspiration.

— Et vu l'odeur puante que tu traînes, je parierais que tu as été éveillé par Mars Ultor en personne.

Josh acquiesça, surpris par la véhémence dans la voix de l'Aîné.

— Dans les catacombes de Paris, précisa-t-il.

— C'est donc là qu'elle l'a caché, marmonna Prométhée, énigmatique. Lorsque ce sera terminé, j'irai lui présenter mes hommages.

— Vous ne l'appréciez pas ?

— Mars était mon ami, mon meilleur ami, plus proche qu'un frère. Quand il a épousé ma sœur, j'étais fou de joie..,

La voix de l'Aîné s'éteignit.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Les épées ont tout brisé. Mars a découvert Excalibur dans un temple abandonné sur une île déserte. Elle l'a conduit à Clarent. Zéphanie prétendait que les glaives l'avaient corrompu. Je ne l'ai jamais crue. Je sais une chose : il a trahi les personnes qu'il avait juré de protéger. Je l'ai pourchassé

dans le monde entier et à travers plusieurs royaumes des Ombres. Au moment où je mettais la main sur lui, il a disparu. Plusieurs siècles après, j'ai découvert que ma sœur l'avait dissimulé quelque part pour qu'il échappe à ma vengeance. Je n'ai jamais su où.

Il esquissa une grimace qu'on aurait pu confondre avec un sourire.

— Jusqu'à ce jour. Merci.

— Laissez-le tranquille ! lui ordonna Josh. Il souffre le martyre. Il est prisonnier d'une coque de lave fondue depuis des milliers d'années.

— Bien, commenta Prométhée avec cruauté. C'est une petite compensation par rapport à ce qu'il a fait subir à mon peuple.

— Votre peuple ?

— Mon peuple. Les humani. Je les ai créés, Josh. C'est mon aura qui leur a donné la vie. Tous les humani de cette planète - toi y compris - possèdent une étincelle de mon aura en eux. Sais-tu pourquoi Mars Ultor a réduit les hommes en esclavage et les a sacrifiés sur les anciennes pyramides ?

Josh fit non, mais soudain il se souvint des images furtives qu'il avait entraperçues alors qu'il brandissait Clarent. Elles avaient une signification désormais.

— Pour cette étincelle de vie. Mars Ultor récoltait mon aura.

— Pourquoi ?

Prométhée secoua la tête.

— Je te raconterai cette histoire un autre jour, décréta-t-il afin de changer de sujet. Tu es venu apprendre la magie du Feu.

— Oui, si vous voulez bien être mon professeur.

— D'accord, mais sache que je le fais contre ma volonté. J'ai dit oui parce que ma sœur me l'a demandé et tu es le premier à le savoir, il est pratiquement impossible de dire non à sa grande sœur. Et puis elle ne s'est jamais trompée auparavant.

Josh soupira.

— Le portrait craché de Sophie.

Prométhée fit claquer son pouce et un disque gris tournoya dans l'air.

Surpris, Josh l'attrapa avec la main droite et se pencha en avant pour mieux l'examiner à la lumière de la télé. Le petit cercle de pierre faisait la taille de sa paume. Lisse et polie, sa surface comportait des traces d'or et de bronze. Au centre, un visage à la bouche ouverte et aux yeux ronds était entouré de plusieurs cercles. Chacun comptait un nombre infini de symboles cubiques.

Josh fronça les sourcils. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait un tel objet.

— C'est un calendrier aztèque, annonça-t-il. Ma mère a le même dans son bureau.

— Une Pierre du Soleil, pour être plus précis.

Josh manipula le disque de pierre et ressentit une certaine chaleur.

— Je sais que Saint-Germain a inculqué la magie du Feu à ta sœur.

Cette remarque mit Josh mal à l'aise.

— Nicolas m'a demandé de ne pas mentionner son nom devant vous.

L'Aîné agita sa grosse main.

— Saint-Germain est une vermine, un menteur, un voleur, mais je lui ai pardonné. Il a longtemps été mon étudiant ; c'est ensuite qu'il est devenu paresseux ou cupide. Il m'a volé le secret du feu mais...

Prométhée haussa les épaules.

— ... je ne pouvais pas lui en vouloir car, au départ, moi aussi je l'avais volé. Quelqu'un d'autre que moi a enseigné à Saint-Germain la manière de se servir de la magie du Feu, mais il ne connaissait pas tous mes secrets. Ta sœur n'en saura jamais autant que toi. Regarde la Pierre du Soleil.

Josh baissa les yeux et, soudain, sa respiration se bloqua. Le

disque se mit à palpiter sous les impulsions d'une lueur dorée. Un instant, il eut l'impression que le visage sculpté clignait des yeux et remuait la langue.

— J'ai juré que jamais plus je n'enseignerais la magie du Feu à un autre humain. Mais parfois on doit revenir sur ses promesses.

Des volutes de fumée jaune s'échappèrent de la pierre ; un parfum d'orange embauma la pièce.

— Tu es le soleil, Josh. Le feu est ton élément naturel. Ta sœur est la lune et son élément primaire est l'eau. Oui, ta sœur connaît le feu, mais toi, Josh tu en sauras cent fois plus. Et le disque s'enflamma.

CHAPITRE QUARANTE-HUIT

Sophie hurla.

Elle se leva de table en se comprimant la main.

Assises à côté d'elle, Pernelle et Aifé bondirent sur leurs pieds. Seuls Flamel et Niten ne bougèrent pas de leur siège.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Pernelle.

Sophie lui montra sa main droite. Sa paume était rouge vif.

— J'ai cru... On aurait dit une brûlure... bafouilla-t-elle en refoulant ses larmes.

À l'aide d'un torchon qu'elle avait mouillé dans l'évier, Pernelle lui tamponna la paume.

— Il a commencé, affirma l'Ensorceleuse en la regardant droit dans les yeux. Prométhée inculque la magie du Feu à ton frère.

— Mais il n'a pas eu mal quand Saint-Germain m'a formée !

— Il existe autant de manières d'enseigner la magie que de professeurs.

— Il faut que je le voie !

— Impossible. Il doit affronter seul cette épreuve.

Pernelle obligea Sophie à se rasseoir.

— Il y a autre chose que nous devons faire.

Pernelle s'installa en face de Nicolas. Aifé avait pris le troisième siège, face à Sophie. Niten, sur le sofa où Sophie avait dormi un peu plus tôt, essuyait avec lenteur et méthode son katana.

Au centre de la table, il y avait une boîte en bois sculpté.

Sophie l'examina de plus près. Elle perçut un soupçon d'épices exotiques et distingua le jasmin, le parfum préféré de Tante Agnès. Puis elle se rendit compte qu'elle avait déjà vu cette spirale triple gravée sur les côtés et le dessus de la boîte. Dans un flash soudain, Zéphanie lui apparut. Elle contemplait la même spirale triple incrustée dans les murs de verre de la Cité sans Nom.

Nicolas souleva le couvercle avec soin et retira un objet enveloppé dans un sac d'osier et d'herbes délicatement tressés.

Une par une, leurs auras se mirent à crépiter et à jeter des étincelles vertes et blanches, argentées et grises, mais aussi bleu roi pour Niten. L'électricité statique souleva les cheveux de Pernelle.

L'Ensorceleuse posa la boîte et son couvercle par terre ;

l'Alchimiste disposa l'objet au centre de la table. Quand il tira sur les brins d'herbe tordus, des fils de pouvoir grésillèrent le long de ses doigts.

— Tu as déjà vu ceci peut-être ? demanda Pernelle à Aifé avant de s'adresser à Sophie. Toi aussi, sans doute. Enfin, pas toi, la Sorcière d'Endor. En fait, il se peut que tu en saches davantage que nous tous réunis.

Nicolas défit les nœuds et révéla un magnifique crâne en cristal quasiment humain. Quand il l'effleura, une onde légère de lumière vert menthe palpita à l'intérieur du cristal translucide.

— À toi, lança-t-il à Aifé.

Elle le dévisagea avec une expression de dégoût absolu.

— Je ne toucherai pas cette chose abominable, gronda-t-elle.

— Comme tu voudras. Sophie, nous avons besoin de la force de ton aura.

Engourdie par le choc, Sophie eut l'impression de manquer d'oxygène. Oui, elle avait déjà vu ce crâne...

Zéphanie se trouvait à nouveau dans la Cité sans Nom.

Elle essayait de protéger son frère inconscient des hordes de monstres qui se rassemblaient à l'extérieur. Mais la situation était tout aussi périlleuse dans la bibliothèque. Autour d'elle,

les êtres d'argile animés se déplaçaient dans la pièce au risque de la piétiner.

Elle traîna Prométhée jusqu'aux profondeurs du bâtiment. La nuit était tombée et des créatures vadrouillaient dans les rues désertes ; leurs griffes cliquetaient, leur corps ondulait et crissait. Ils dégageaient l'odeur rance des crocodiles.

Zéphanie découvrit une pièce au cœur de la bibliothèque. Les portes étonnamment grandes étaient verrouillées mais une partie du mur de verre manquait au niveau du sol. Par le passé, un séisme avait dû ébranler la ville et le sol avait cédé à cet endroit.

Elle rampa à travers l'ouverture et tira son frère à l'abri au moment où les monstres surgissaient dans la bibliothèque. Elle entendait leurs sifflements, le claquement de leurs dents, le bruit de l'argile quand elle se brisait sur le sol.

Lorsqu'elle se redressa, une lueur douce et laiteuse éclaira aussitôt la pièce. Les murs étaient nus où ils devaient autrefois compter un nombre incalculable de livres - et il ne restait au milieu de la pièce qu'un crâne en cristal posé sur un socle en métal poli.

La lumière tremblota à l'intérieur du crâne qui se mit à palpiter. Il battait à l'unisson avec le cœur de Zéphanie.

Soudain, il s'adressa à elle...

Et ses révélations furent terrifiantes.

Sophie connaissait l'identité du crâne, ses origines et ses pouvoirs.

Cette technologie datait des Archontes qui avaient créé les crânes sur la base de connaissances antérieures. La Sorcière avait consacré des siècles à la recherche d'objets tels que celui-ci afin de les détruire. Elle avait effacé des millénaires de savoir, brûlé des caches entières de livres métalliques, fondu des épées, des lances et des couteaux, brisé des boules de cristal et réduit en poussière des bijoux fabuleux. Zéphanie avait dépensé des fortunes pour trouver de tels crânes. On ne pouvait les briser, les érafler avec une lame ou un outil... Elle avait fini par en détruire un en le jetant dans la gueule d'un volcan en activité, où il avait été englouti par la lave en fusion. Une fois qu'elle eut débarrassé le monde d'un maximum d'objets magiques, elle avait décidé de tuer les conteurs qui maintenaient en vie la mémoire des Archontes et de leurs prédécesseurs, les Seigneurs de la Terre.

Mais cela était survenu plus tard.

Bien plus tard.

Après la Chute de Danu Talis.

Après qu'elle avait mesuré le réel danger qu'ils représentaient.

Pernelle se pencha en avant.

— Sophie ? Nous avons besoin de ton aura. Pose la main sur le crâne.

La jeune fille esquissa un imperceptible mouvement de la tête. L'Ensorceleuse ne put masquer sa surprise.

— Est-ce que tu... est-ce que la Sorcière sait quelque chose sur les crânes en cristal ?

Sophie la regarda droit dans les yeux et lentement, délibérément, secoua la tête.

Par instinct - à cause de la Sorcière ? - Sophie mentit :

— Non.

Au même instant, il y eut un bruit sec quand l'ampoule éclata ; la pièce fut plongée dans le noir. Seul le crâne luisait.

CHAPITRE QUARANTE-NEUF

Le disque devint de plus en plus rouge, par vagues de chaleur miroitantes. Chaque pictogramme palpitait, prenait une couleur rouge, orange, noire, formait des motifs, créait des formes. Les cercles concentriques tournaient vers la gauche puis la droite ; celui du centre bougeait dans le sens des aiguilles d'une montre, le suivant dans le sens contraire, ce qui faisait apparaître de nouveaux dessins. Horrifié, Josh s'aperçut que les gravures ressemblaient à des serpents avalant leur queue. Et il détestait les serpents.

Soudain, le visage placé au centre de la pierre s'agita.

Les yeux s'ouvrirent. Rouges comme le feu, ils étaient piquetés de cendres noires et luisantes. La bouche remua et la voix de Prométhée en sortit.

— On dit que la magie de l'Air ou de l'Eau ou même de la Terre est la plus puissante de toutes. Mais c'est faux. La magie du Feu surpasse les autres, car le feu donne la vie et apporte la mort.

Tout à coup, le feu s'éteignit, laissant Josh dans l'obscurité totale.

Il n'aurait su dire s'il avait les yeux ouverts et dans quel lieu il était. Il avait perdu toute sensation et avait simplement conscience du poids de la pierre chaude dans sa paume. Il posa l'autre main dessus et se concentra sur l'objet. Il n'avait pas peur, n'était pas surexcité... Non, il était simplement curieux.

— *Au début...*

Un point lumineux, gros comme une tête d'épingle, apparut dans le noir.

— *... il y eut le feu.*

Le petit point grossit brusquement, grossit, grossit, passa de l'ambre à l'orange, puis au rouge avant de se transformer en un globe incandescent. Sur la droite et la gauche de la boule de feu, les bords droit et gauche s'écartèrent et s'aplatirent, telles de larges lignes horizontales parsemées de points et de zébrures lumineuses et multicolores. Tandis que la lumière roulait vers lui comme une grosse vague très lente, Josh mit enfin un nom sur cette vision : une galaxie ! Non, un univers.

— *Avant l'air, il y eut le feu...*

La vague de lumière ardente s'abattit sur lui - à moins qu'il n'ait basculé en elle. Des flammes et des boucles de plasma tournoyaient autour de lui, l'éclaboussaient. Il se voyait - debout, flottant, volant, la peau de la même couleur que les flammes dorées. Il aurait dû être terrifié, et pourtant il ne ressentait aucune peur, juste une certaine tristesse que sa

sœur ne partage pas cette expérience avec lui.

— *Avant l'eau...*

Sa peau devint translucide. Quand il baissa les yeux, il vit les fines veines et les artères qui sillonnaient son corps, les nœuds et les fibres de ses muscles, les masses plus sombres de ses organes, les lignes et les courbes de ses os...

— *Avant la terre...*

Le feu s'échappait de sa peau sous forme de longues cordes ; il s'épaississait, durcissait, se changeait en coquille, le piégeait à l'intérieur d'une sphère brûlante.

— *Le feu est le créateur des mondes...*

Josh fut à nouveau plongé dans l'obscurité. Mais cette fois-ci, elle n'était pas complète. De chaque côté s'infiltrait de la lumière, des lézardes rouges et fines comme des cheveux. Cela lui fit penser à une coquille d'œuf. Les fissures s'élargirent, s'ouvrirent, et le feu tomba en cascade à l'intérieur. Il se trouvait dans une grotte, au bord d'une étendue de lave, tandis que des pierres en fusion passaient devant lui.

— *Et au centre de chaque monde bat un cœur plein de fougue.*

Josh ignorait s'il courait devant les images ou si elles défilaient à toute allure devant lui, immobile. Il avait l'impression de s'élever au milieu de roches bouillonnantes et

de pierres en flammes, de rochers visqueux et de globules de feu dégoulinants. Plus vite il montait et plus vite les murs zébrés de feu descendaient... et soudain, le ciel surgit au-dessus de lui. Bien que sali par le noir de fumée et les nuages bouillonnants, il était d'un bleu si spectaculaire que Josh en fut choqué.

— *Le feu a créé ce monde... l'a façonné...*

Josh monta en flèche dans le ciel et transperça un panache de lave et de fumée s'échappant de la gueule d'un énorme volcan, élément d'une longue chaîne. Chacun explosait tour à tour, arrachait des pans immenses de paysages, formait et reformait le monde stérile, le modelait avant de le disloquer à nouveau.

— *C'est le feu qui a allumé l'étincelle de vie sur cette planète primitive...*

D'épais nuages grumeleux tourbillonnaient autour de Josh. Lorsqu'ils se dispersèrent, il s'aperçut qu'il marchait au bord d'un lac qui ne contenait pas d'eau mais une substance visqueuse qui fumait et bouillait. D'énormes bulles toxiques éclataient un peu partout. À la surface flottait une espèce de vase faite d'algues grises.

— *La chaleur donne la vie...*

Tandis que Prométhée parlait, le paysage devant les yeux de Josh changea à une vitesse impossible : de vastes prairies apparurent avant d'être remplacées par des arbres qui

s'élevèrent à des hauteurs inouïes et finirent par basculer puis céder la place à des arbres plus petits, des fougères et des buissons.

— ... *dans une infinité de formes.*

Ensuite, les animaux se montrèrent. Petits au départ, ils grossirent et devinrent de hideux pélycosaures et archosaures - des créatures, se rappela Josh, qui avaient précédé les dinosaures. Fasciné, il contemplait ce monde primitif quand les images accélérèrent, lui laissant une simple impression d'écaillés et de fourrure, de griffes et de dents.

— *Le feu détruit aussi...*

Le ciel s'obscurcit. Des éclairs crépitèrent et le feu ravagea la forêt. En un instant, le monde noircit, les arbres affichèrent les stigmates de la terrible conflagration.

— *Le feu détruit mais il crée également. Une forêt a besoin du feu pour se développer. Certaines graines dépendent de lui pour germer.*

Au pied des arbres, des pousses vertes et brillantes croissaient parmi les cendres, se contorsionnaient pour atteindre la lumière...

— *C'est le feu qui a réchauffé mes premiers humains, qui leur a permis de survivre malgré la dureté du climat.*

La forêt mourut et céda la place à un paysage désolé,

rocailleux, figé sous la glace et la neige. Cependant, au sein d'une falaise trouée de grottes, de minuscules feux brillaient avec vivacité.

— Le feu a permis aux premiers humains de cuire leurs proies, de mieux digérer les éléments nutritifs de la viande qu'ils chassaient. Il les protégeait du froid et du danger dans leurs grottes, durcissait leurs outils et leurs armes, transformait l'argile en poterie, refermait même leurs blessures. Le feu a accompagné toutes les grandes civilisations de leurs balbutiements à aujourd'hui.

Une ville moderne se construisit sous les yeux de Josh - verre, acier, béton, autoroutes et ponts, gratte-ciel et banlieues, voies ferrées et aéroports.

— Le feu qui a créé cette planète peut aussi la détruire.

Un énorme nuage en forme de champignon fleurit

au milieu d'une ville pile sous le nez de Josh. La lumière en son cœur, plus vive que celle du Soleil, brûlait tout sur son passage... Une seconde plus tard, il ne restait plus qu'une terre inculte et calcinée.

— Voilà le pouvoir du feu, conclut Prométhée.

Et brusquement, Josh fut de retour dans le bureau, sur son fauteuil de relaxation. Il dévisagea l'Aîné, essaya de parler, mais il avait la bouche sèche, les lèvres craquelées, la langue épaisse et lourde.

— Tout être vivant sur cette planète - et dans les royaumes des Ombres aussi - existe grâce au feu.

Dans l'obscurité, les yeux de l'Aîné rougeoyaient.

— Nous portons cette étincelle au plus profond de nous.

Du bout de l'index, il appuya au centre de la poitrine de Josh. Celui-ci frissonna tandis qu'une vague de chaleur rayonnait dans tout son corps.

— Josh, la magie du Feu est liée à ton aura, et la tienne est l'une des plus puissantes que j'aie rencontrées. Mais sache que ton aura dépend de tes émotions. Tu dois te montrer d'une prudence extrême. N'invoque jamais la magie du Feu quand tu es en colère. C'est la seule qui nécessite le calme, sinon elle deviendra incontrôlable et consumera absolument tout - toi y compris.

Josh parvint à rassembler assez de salive pour croasser :

— Quand vais-je apprendre la magie ?

— C'est fait ! gloussa Prométhée. Ouvre les mains.

Josh baissa les yeux. Il tenait encore la Pierre du Soleil aztèque dans la main droite qu'il avait couverte de la gauche. Quand il souleva cette dernière, la pierre vint avec. Elle était collée à sa peau. Il lança un regard étonné à l'Aîné.

— Attends, chuchota Prométhée.

Soudain, la main gauche de Josh émit une lueur dorée, et une douleur atroce remonta le long de son bras. Il haleta. Un parfum d'orange se dégagea et la douleur disparut.

La Pierre du Soleil tomba par terre.

Quand il examina l'intérieur de sa main, il découvrit que le visage aztèque s'était imprimé dans sa chair. On aurait dit un tatouage noir.

— Un déclencheur ? murmura-t-il.

— Oui. Quand tu auras besoin de la magie du Feu, visualise le type de flamme que tu aimerais créer et pose le pouce de la main droite sur le visage.

Josh inspecta l'image barbare brûlée dans sa peau et sourit. C'était mille fois plus cool que le pauvre cercle de Sophie.

— Laisse-moi, à présent, lui demanda Prométhée. Repose-toi car demain, nous serons tous très occupés.

L'Aîné s'adossa à son fauteuil et prit sa télécommande. Encore sonné, le garçon se leva.

— Merci... merci... marmonna-t-il.

— Pas de quoi, lui répondit Prométhée. Oh, Josh ! attention à ne pas te brûler trop souvent !

CHAPITRE CINQUANTE

Au cœur des catacombes, dans les sous-sols de Paris, l'Aîné Mars Ultor se réveilla. Pendant une seconde, ses yeux furent bleu vif puis ils prirent une horrible couleur rouge incandescent.

Le garçon, le jumeau, celui qu'il avait éveillé, celui auquel il était lié, maîtrisait désormais sa deuxième magie, celle du Feu.

Il ferma les yeux, s'efforça d'ignorer la douleur qui dévorait son corps et regarda à travers les yeux de Josh. Là, il vit le frère de son épouse, Prométhée. Aussitôt, il interrompit la connexion de peur que l'Aîné ne détecte sa présence. Mars Ultor, le Vengeur, qui ne craignait rien ni personne, était terrifié par le Seigneur du Feu.

Ensuite, presque à contrecœur, il se concentra sur le visage du Magicien anglais et quand Dee tourna ses grands yeux gris vers lui, l'Aîné annonça : - C'est fait.

— C'est fait.

Dee se réveilla en sursaut si bien qu'il tomba de son fauteuil et se réceptionna sur ses mains brûlées. La douleur fut atroce

mais il l'ignora : son sommeil sans rêves avait été interrompu par l'apparition du Dieu Endormi, Mars Ultor, piégé dans sa prison d'os sous Paris. Dans son rêve, les yeux de l'Aîné s'ouvraient et le scrutaient. Dee l'entendit parler derrière son masque.

— C'est fait. Le garçon maîtrise le feu.

Dee se releva, croisa les bras et appuya le front contre le mur en verre. Il visualisa la prison de Mars dans ses moindres détails, jusqu'à ce qu'il vît clairement l'Aîné emprisonné.

— Je veux le garçon, ordonna-t-il à voix haute.

À l'autre bout du monde, une fumée rouge sang s'échappa des yeux du Dieu Endormi.

— Josh, chuchota Mars. Josh.

Épuisé, courbaturé, Josh Newman s'allongea sur le lit inconfortable et dur puis ferma les yeux. Il s'endormit aussitôt.

Et soudain ses yeux s'ouvrirent.

Loin d'être bleus, ils avaient la même couleur que ceux de Mars.

CHAPITRE CINQUANTE ET UN

Scathach perçut un mouvement au-dessus de leur tête et eut à peine le temps de pousser Jeanne... Saint-Germain dégringola du ciel et tomba comme un tas de chiffons à leurs pieds.

L'immortel s'assit et s'épousseta avec minutie pendant que les deux femmes le regardaient, ébahies. Il se relevait lorsqu'un grand fracas retentit dans les sous-bois derrière eux. Les deux femmes firent volte-face, arme au poing... au moment où Palamède et William Shakespeare émergeaient des herbes hautes.

— Quand nous retrouverons-nous ? Dans l'orage et dans la boue ? proclama Shakespeare avec un sourire exhibant ses mauvaises dents.

Jeanne poussa un cri de joie et se jeta sur Saint-Germain. Elle enroula ses jambes et ses bras autour de lui si bien qu'il partit en arrière. Il la fit tourner encore et encore.

— Je savais que tu viendrais me chercher, chuchota-t-elle en français.

— Ne t'avais-je pas dit que je te suivrais jusqu'aux confins de la Terre ? lui murmura-t-il dans la même langue. Tu vois que je

ne mentais pas !

Après avoir reposé Jeanne, il s'inclina devant l'Ombreuse.

— Indemne et en bonne santé, à ce que je vois.

— Oui, répliqua Scathach. Moi qui croyais que plus rien ne pouvait me surprendre... Apparemment, je me suis trompée. Et tu sais que je déteste les surprises.

Puis Saint-Germain se tourna vers Palamède et le Barde. Il haussa les sourcils pour exprimer sa stupéfaction. Le Chevalier sourit. Ses dents blanches ressortaient sur sa peau noire.

— Tu pensais peut-être qu'on te laisserait t'amuser tout seul ?

— Mais comment...

— Raconte-lui, ordonna Palamède à Shakespeare.

Le Barde haussa les épaules avec modestie.

— J'ai suggéré à l'Homme Vert de nous expédier à ta suite.

Un sourire aux lèvres, William s'interrompt et s'inclina devant Scatty et Jeanne.

— Mesdames.

— Et Tammuz a accepté ? s'étonna Saint-Germain.

— Il a émis quelques petites objections, expliqua Palamède,

jusqu'à ce que Will le menace d'une horrible attaque de champignons microscopiques.

Le Chevalier sarrasin fit la révérence.

— Mesdames. Quel plaisir de vous voir.

— Le plaisir est pour nous, Messire Chevalier, répondit Jeanne.

— Cela faisait longtemps, Pally, ajouta Scathach en souriant.

Palamède fît la grimace.

— S'il te plaît, ne m'appelle pas Pally. Je déteste ce surnom.

— Je sais.

Demeuré assis sur son rocher, ses yeux bleus observant chaque immortel tour à tour, l'homme à la capuche faisait courir son index le long du crochet qui remplaçait sa main gauche.

William Shakespeare esquissa un pas en avant, ôta ses lunettes à monture noire et les essuya sur sa manche.

— Je crois, monsieur, que vous nous devez une explication.

Alors que sa bouche et son nez étaient dissimulés par une écharpe, l'homme au crochet plissa les yeux, comme amusé.

— Je vais vous confier ce que vous devez savoir et rien de

plus.

En un clin d'œil, Palamède s'empara de son sabre attaché dans son dos.

— Une explication, et ensuite vous nous renvoyez à notre époque.

L'homme à la capuche éclata de rire.

— Désolé, Messire Chevalier, mais aucun d'entre vous ne rentrera chez lui pour l'instant.

Palamède brandit son arme et s'avança.

— Ne sois pas idiot, s'impatienta l'homme.

Et tout à coup, le sabre de Palamède se transforma en morceau de bois le long duquel poussèrent des feuilles. Quand des lianes commencèrent à s'enrouler autour de son poignet et de son bras, le Sarrasin lâcha son épée qui fut engloutie par le sol. Il ne resta plus qu'un amas de poussière noircie à ses pieds.

— Mon sabre préféré... marmonna le Chevalier.

— Vous êtes dans mon monde, les informa l'homme à la capuche. Je l'ai créé. Je contrôle tout ce qui se trouve ici.

Il effleura l'eau avec son crochet qu'il fit tourner dans le sens des aiguilles d'une montre. Aussitôt, une fine couche de glace recouvrit le lac. Il tourna son crochet dans l'autre sens, et la

glace se changea en une lave bouillonnante et nauséabonde.

— Comme vous êtes ici, continua l'homme, j'exerce aussi un contrôle sur vous.

Il remua à nouveau le crochet, et la lave se transforma en une eau limpide.

William Shakespeare s'approcha de la berge, s'agenouilla et recueillit du liquide. Avant de le porter à ses lèvres, il demanda :

— Je suppose qu'on peut boire cette eau.

— Je peux l'aromatiser à ton goût.

Le Barde but une gorgée.

— Vous comptez nous tuer ?

— Non.

Shakespeare se redressa lentement puis examina l'homme à la capuche. Il fronça les sourcils, comme si son visage lui disait quelque chose.

— Nous serions-nous déjà rencontrés ?

L'homme leva le bras gauche et fit miroiter les rayons du soleil sur son crochet.

— Si nos chemins s'étaient croisés, tu aurais reconnu ceci.

Shakespeare continua de le fixer avec insistance.

— Pourtant, il y a quelque chose chez vous... J'ai l'impression de vous connaître.

L'homme à la capuche se tourna vers Saint-Germain.

— Par contre, le comte et moi nous sommes déjà vus voilà plusieurs siècles. Je suis content de te revoir. Tu as prospéré depuis notre dernière rencontre.

— Grâce à vous, remarqua Saint-Germain, qui s'avança et s'inclina. Je viens juste de comprendre que vous avez tout manigancé. En fait, vous aviez prévu ce jour depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit l'homme, ce qui surprit les autres. Depuis très longtemps.

— Flamel vous aura rencontré quand il cherchait à travers toute l'Europe une personne susceptible de traduire le Codex.

— En effet, j'ai brièvement croisé Nicolas Flamel et Maîtresse Pernelle.

— Pourquoi m'avoir enseigné la magie du Feu ?

— C'était nécessaire. Tôt ou tard, elle t'aurait consumé. Je devais te garder en vie.

— Je vous en suis reconnaissant, le remercia Saint-Germain.

L'homme à la capuche dévisagea les immortels tour à tour.

— J'ai travaillé dur pour vous garder tous en vie et en bonne santé. Même toi, Scathach. J'attends ce jour depuis dix mille ans.

— Dix mille ans ! s'exclama Shakespeare.

— Depuis la Chute de Danu Talis.

— Vous étiez sur l'île ? lâcha Scathach dans un souffle.

— Oui. Aucun de vous ne manquait : toi, Scathach, Palamède, Shakespeare et Saint-Germain et toi aussi, Jeanne. Vous avez combattu auprès des jumeaux originels.

Il y eut un long silence. Même leur environnement se tut.

Ce fut Scathach qui le rompit.

— C'est impossible. Si je me trouvais sur Danu Talis dans le passé, pourquoi n'en ai-je aucun souvenir ?

— Parce que tu n'y es pas encore allée.

Il glissa du haut de son rocher et se posta devant eux. Il était un peu plus grand que Saint-Germain, mais pas autant que Palamède.

— Je vous ai réunis ici pour vous ramener à Danu Talis avec moi. Les jumeaux ont besoin de guerriers en qui ils peuvent avoir confiance. Dépêchons-nous, nous n'avons pas de temps

à perdre.

— Comme ça ? remarqua Palamède. Vous imaginez que nous allons nous rendre dans le passé et guerroyer parce que vous avez claqué des doigts ? Pourquoi devrions-nous nous battre pour vous ?

— Vous ne vous battrez pas pour moi, rectifia l'homme, qui commençait à manquer de patience. Vous vous battrez pour la survie de l'espèce humaine. Si vous refusez de m'accompagner, Danu Talis ne sera pas engloutie et les créatures que vous appelez humani n'accéderont jamais à la civilisation. Chacun à sa manière a défendu les humani. L'heure est venue de défendre une nouvelle fois leur cause.

— Mais nous ne pouvons pas partir avec vous, objecta Saint-Germain. Pas maintenant. Nous devons retourner à notre époque.

— Que deviendront Nicolas et Pernelle ? ajouta Jeanne. Dee et Machiavel s'apprêtent à lâcher les créatures d'Alcatraz dans San Francisco ! Les Flamel ont besoin de nous.

L'homme à la capuche hocha la tête.

— Si nous échouons, si Danu Talis n'est pas détruit, rien d'autre n'aura d'importance.

— Un instant, l'interrompit William. Vous nous dites que Danu Talis doit tomber ?

— Bien entendu. Si l'île subsiste, il n'y aura pas d'humanité. Les Aînés régneront et le monde que vous connaissez n'aura jamais existé.

— Mais Nicolas et Pernelle... insista Jeanne.

— J'ai peur que les Flamel et les jumeaux ne doivent compter que sur eux. Vous ne pouvez pas les aider. En revanche, vous pouvez aider une espèce entière. De toute manière, si vous ne m'obéissez pas, vous n'aurez aucune raison de vous inquiéter pour les Flamel... étant donné qu'ils auront cessé d'exister !

Le groupe demeura silencieux quelques instants afin de digérer ces étranges paroles. Danu Talis n'avait pas encore sombré parce que aucune bataille n'était encore survenue. Ils étaient les guerriers devant se battre - une escouade venue du futur pour modeler les événements du passé.

— Mettons que nous refusions, insista Saint-Germain. Vous nous renvoyez dans notre monde ? À Paris, dans la forêt de Sherwood, à San Francisco ?

— Non. Il a fallu une énorme quantité de pouvoir pour créer un royaume des Ombres identique au Pléistocène. Je n'ai pas la capacité de vous renvoyer dans vos pénates. Dès que je quitterai ce monde, il se délabrera et mourra.

— Nous n'avons pas le choix, conclut Saint-Germain.

— On a toujours le choix, rectifia l'homme à la capuche. Certains sont simplement plus durs à faire que d'autres. Vous

pouvez venir avec moi et vivre ou rester ici et mourir.

— Vous auriez pu trouver mieux, commenta Palamède.

— Et sur Danu Talis, nous sommes obligés de nous battre ? s'enquit le Chevalier.

— Oui, et ce sera la plus grande bataille à laquelle vous aurez jamais participé.

Palamède interrogea le Barde du regard. Shakespeare sourit et hocha la tête.

— J'ai toujours rêvé de voir une terre mythique. J'en ai eu l'idée pour une pièce. Il me fallait juste un décor...

— J'aimerais voir le lieu où je suis née avant qu'il ne disparaisse, argumenta Scatty.

L'empressement dans sa voix leur parut étrange et elle semblait plus pâle qu'à son habitude.

L'homme à la capuche fronça à nouveau les sourcils.

— Oui, tu verras probablement tes parents.

Soudain épouvantée, l'Ombreuse recula d'un pas.

C'était exactement le fond de sa pensée.

— J'ai une question, demanda tranquillement Jeanne. Quel est votre nom ? Vous nous connaissez tous très bien, mais nous

ignorons qui vous êtes.

— On m’a attribué de nombreux noms au fil des siècles, répondit l’homme au crochet. Mais celui que je préfère est celui qu’on m’a donné sur Danu Talis : Marethyu.

Scathach étouffa un cri ; les hommes immortels se tournèrent vers elle. Jeanne posa la main sur l’épaule de son amie.

— Qu’est-ce que cela signifie ?

— Dis-le-leur, ordonna l’homme à l’Ombreuse.

— Dans la langue de Danu Talis, ce mot signifie la mort.

MERCREDI 6 JUIN

CHAPITRE CINQUANTE-DEUX

Sophie Newman sut au moment où elle se réveilla dans la minuscule chambre que quelque chose n'allait pas. Elle souffrait de crampes d'estomac et d'une migraine qui tambourinait à l'arrière de son crâne. Son cœur battait à cent à l'heure. Les bras serrés contre sa poitrine, elle tenta de maîtriser sa respiration brusquement prise de frénésie. Que lui arrivait-il ? Une crise de panique ? Elle n'en avait jamais eu auparavant, contrairement à son amie Ella de New York qui angoissait souvent. Sophie avait des vertiges et la nausée. Quand elle se leva de son lit, la tête lui tourna.

Elle se rendit dans le couloir où elle tendit l'oreille. Le calme régnait dans le petit cabanon. Elle ressentit alors comme un vide. Tout en effleurant le mur avec la main gauche, elle longea le couloir et se rendit dans la cuisine. Dehors, la nuit pâlisait à l'approche de l'aube. Perry lui avait dit que Prométhée avait synchronisé le temps de son royaume à celui de la Terre, si bien que la nuit et le jour se succédaient à intervalles réguliers.

Le crâne de cristal trônait encore au milieu de la table de la cuisine.

La veille au soir, les Flamel avaient posé la main sur la sphère

afin que leur aura se diffuse en elle. Le cristal avait émis une vague lueur d'un blanc glacé mêlé de vert pâle mais rien d'autre ne s'était passé. Cet effort avait simplement épuisé Nicolas.

Sophie le contourna à toute allure sans remarquer ses scintillements argentés et ses orbites sombres. La lueur s'estompa lorsqu'elle s'éloigna de la table et s'approcha du canapé où Josh avait passé la nuit.

Personne.

— Josh ? murmura-t-elle.

Peut-être était-il dans la salle de bains ; à moins qu'il ne soit allé se chercher à manger dans la maison principale. Pourtant, malgré les excuses qu'elle inventait, elle savait qu'aucune ne reflétait la vérité. Après avoir appris la magie du Feu auprès de Prométhée, Josh était revenu dans la cabane, le visage blême, titubant de fatigue. Il s'était endormi à l'instant où il s'était effondré sur le canapé.

— Josh ? cria-t-elle à plusieurs reprises.

Ses crampes d'estomac empiraient, comme si elle souffrait d'indigestion. Son cœur battait si vite qu'elle en avait le souffle coupé.

— Josh ! appela-t-elle plus fort. Où es-tu ?

Si c'était une blague, elle ne la trouvait pas drôle.

— Josh Newman ! Montre-toi immédiatement !

Elle entendit un bruit derrière la porte, on tourna la poignée.

Sophie fit volte-face, les mains sur les hanches.

— Où étais-tu...

La porte s'ouvrit sur Aifé et Niten. Le Japonais immortel était armé de deux épées - l'une plus longue que l'autre - tandis qu'Aifé serrait un long couteau très laid à la lame en forme de feuille.

— C'est Josh, haleta Sophie. Il a disparu.

Ils se séparèrent sans un mot ; Niten choisit la droite, Aifé la gauche. Ils ne mirent pas longtemps à fouiller la petite maison d'amis.

— Aucun signe de lutte, rapporta Niten à son retour dans la cuisine. On dirait qu'il est sorti de son plein gré.

Puis il disparut dans la nuit, laissant Aifé et Sophie seules.

— Il est parti, chuchota Sophie. Il est parti.

Elle ne pouvait rien dire d'autre tant la panique lui nouait la gorge.

Aifé rangea son couteau dans l'étui attaché à sa jambe.

— Parle-moi. Que s'est-il passé ?

— Quand... quand je me suis levée, je me suis sentie. ..

Sophie posa ses deux mains sur son ventre, cherchant ses mots.

— Vidée, compléta Aifé.

Sophie dévisagea la guerrière rousse.

— Oui, marmonna-t-elle. Je me suis sentie vidée. Je n'avais jamais éprouvé cela auparavant.

Impassible, Aifé hocha la tête.

Tout à coup, Niten ouvrit la porte et parla à toute allure en japonais à la guerrière avant de s'enfoncer à nouveau dans l'obscurité.

— Un problème ? Qu'y a-t-il ? l'interrogea Sophie que la terreur faisait suffoquer. Qu'est-il arrivé à mon frère ?

De l'électricité statique tourbillonnait dans ses cheveux ; des volutes de son aura argentée s'élevaient de sa peau. Lorsqu'elle se mit à trembler, Aifé la prit dans ses bras et la serra fort. Quand la guerrière lui parla, sa voix résonna dans la tête de Sophie, et même si elle utilisait la langue irlandaise de sa jeunesse, la jeune fille comprenait chaque mot.

— Inspire longuement, calme-toi... tu dois reprendre le contrôle... pour ton bien... pour celui de Josh...

— Je ne peux pas, répliqua Sophie. Vous ne savez pas ce que

je ressens !

— Si, chuchota Aifé avec férocité. Si, je le sais.

Noyés de larmes, les yeux verts de la guerrière brillaient.

— J’ai perdu ma jumelle, expliqua Aifé. Je sais exactement ce que tu ressens.

Sophie trembla de la tête aux pieds.

— Que vous a dit Niten ?

— La voiture n’est plus là.

Avant que Sophie ne puisse lui poser davantage de questions, la porte s’ouvrit sur Pernelle, Nicolas et Prométhée. La petite pièce parut rapetisser. Niten demeura sur le seuil, face à la nuit.

— Parti ? gronda Nicolas en français.

— Disparu, rectifia Aifé.

— On l’aurait kidnappé ? demanda Pernelle.

— Rien ne peut entrer dans ce royaume sans que j’en sois averti, déclara Prométhée.

Pernelle s’avança vers Sophie, les bras ouverts, mais la jeune fille l’ignora et resta près de la guerrière. L’Ensorceleuse baissa les bras et recula d’un pas.

— Il serait parti de son propre chef ? s'étonna-t-elle.

— Il n'y a aucune trace de lutte, signala Niten. Et une seule paire d'empreintes descend la vallée en direction de la voiture.

— Mais la batterie est morte, remarqua Nicolas.

Prométhée croisa les bras sur son torse imposant.

— Vous oubliez que le garçon a appris la magie du Feu. Toute cette énergie brute circule dans son aura, désormais. Il a pu la démarrer sans aucun problème.

— Où est-il allé ? l'interrogea Sophie. Je ne comprends pas. Comment a-t-il pu partir sans m'en parler ? Et si quelque chose l'avait emporté ? Ces créatures de boue, par exemple ?

— Non, répondit Prométhée. Le Peuple Premier ne s'approche pas des cabanons. Je suis d'accord avec Pernelle : il est parti de son plein gré.

— Mais où ? insista Sophie. Il est rentré chez nous ?

Elle secoua la tête. Jamais de sa vie elle ne s'était sentie si perdue, si déconcertée.

— Il ne m'aurait jamais laissée.

— Moi, j'aimerais savoir pourquoi il est parti, intervint Aifé.

— Non, la question qu'il faut se poser c'est : Qui l'a appelé ?

Je me demande...

L'Ensorceleuse s'approcha de la table de la cuisine, s'assit et plaça ses mains de chaque côté du crâne de cristal sans le toucher. Un sourire amer passa sur ses lèvres.

— Sophie, tu veux bien nous prêter ton aura maintenant ?

— Pourquoi ? chuchota Sophie, les idées totalement embrouillées.

— Pour que nous voyions ton frère. Et qu'on sache s'il est parti tout seul, s'il a été kidnappé.

Aifé posa la main sur l'épaule de la jeune fille.

— Si tu possèdes les souvenirs de ma grand-mère, tu sais à quel point le crâne est dangereux. Scrute le crâne et le crâne te scrutera. Examine trop longtemps ses profondeurs et tu perdras la tête. Tu n'es pas obligée de le faire.

— Si, je suis obligée, répliqua Sophie. N'avez-vous pas dit que vous feriez n'importe quoi pour récupérer Scathach ?

Aifé baissa la tête.

— J'irai au bout du monde pour Josh.

La guerrière la fixa puis tira une chaise.

— Ça, je peux le comprendre. Assieds-toi. Je monte la garde derrière toi.

Pendant quelques instants, les traits durs du vampire s'adoucirent. On aurait dit sa sœur.

— *Go raibh maith agat*, murmura Sophie en irlandais, une langue qu'elle n'avait jamais apprise. Merci.

— Scathach en aurait fait autant.

— Pose les mains sur le crâne en cristal, ordonna Pernelle.

CHAPITRE CINQUANTE-TROIS

Josh savait qu'il rêvait. Il ne s'agissait rien de plus qu'un rêve particulièrement réaliste.

Il conduisait la limousine noire de Niten vers le nord, le long de Sir Francis Drake Boulevard. Il faisait encore nuit, même si le ciel à sa droite s'éclairait peu à peu.

C'était un de ces rêves dont les moindres détails frôlent la perfection. Parfois, les images défilaient en noir et blanc, sans le son, mais celles-ci s'affichaient en couleur. Il sentait l'odeur de cuir des sièges et le parfum vaguement floral de la climatisation. Il renifla. Ainsi que des relents de plastique brûlé. Lorsqu'une légère fumée grise passa dans son champ de vision, il baissa la tête. Au début, il se dit qu'il portait des gants d'un rouge doré puis il s'aperçut que ses mains en incandescence s'enfonçaient dans le volant. Quand il les retira, des fils de caoutchouc semblables à du chewing-gum se détachèrent du cercle.

Il ne faisait pas un cauchemar mais un songe... étrange.

Il se demanda où il allait.

— Pense à ton frère, ordonna Pernelle.

Sophie inspira à fond, posa les deux mains sur le crâne, et aussitôt le cristal prit une belle couleur métallique.

— Pense à Josh, insista Nicolas.

Déterminée à le voir avec précision, Sophie se concentra sur son frère. Les orbites creuses du crâne s'assombrirent avant d'étinceler, tels deux miroirs. Soudain, une image vague et fragmentée se forma dans l'air, au-dessus du crâne.

Sophie sentit les doigts d'Aifé se raidir sur ses épaules. Une force paisible s'infiltra dans sa chair tandis que la guerrière lui offrait une partie de son aura grise. Le souffle chaud de la femme effleura son oreille droite.

— Pense à ton jumeau, commanda Aifé.

Son frère jumeau : la même chevelure blonde, les mêmes yeux bleus. De vingt-huit secondes son cadet. Jusqu'à l'âge de trois ans, personne ne parvenait à les différencier.

Soudain, les taches colorées qui flottaient au-dessus du crâne tourbillonnèrent puis se stabilisèrent. Apparut l'image d'un volant de voiture en train de fondre. Ils voyaient à travers les yeux de Josh !

Au bout d'un moment, le rêve devint barbant.

Josh regretta de ne pas pouvoir se réveiller.

Il conduisit un long moment sur Sir Francis Drake Boulevard

avant de s'engager sur la Highway 1 puis Shoreline Highway, une deux-voies étroite, enveloppée dans la brume matinale qui rebondissait sur les phares, mais il s'en moquait. Rien ne pouvait lui arriver dans un rêve. S'il se crashait, il se réveillerait. Quitte à choisir, il aurait préféré piloter un avion qu'une voiture. Il adorait voler.

— Comment fait-il ? demanda Sophie. Il est réveillé ou il dort ?

Nicolas se pencha en avant, posa les coudes sur la table puis le menton dans ses mains en coupe. Il fixa les images flottantes.

— Je dirais qu'il est probablement conscient à un certain niveau, mais quelque chose ou quelqu'un a une emprise sur lui. C'est comme s'il avait été appelé.

Prométhée regardait le crâne avec un profond dégoût.

— Si j'avais su que vous possédiez cette chose abominable, jamais je ne vous aurais laissés entrer dans mon royaume. Ma sœur a passé la majeure partie de sa vie à détruire ces jouets d'Archontes au point d'en dilapider la fortune familiale.

Nicolas lança un regard en coin à Pernelle avant de s'adresser à Prométhée.

— Archontes ? Je croyais qu'ils appartenaient aux Aînés.

Prométhée ignora sa question et concentra son attention sur la parfaite image en 3-D.

— On pourrait lui donner un choc pour le réveiller...

— Non ! s'écria Sophie dont l'instinct la mettait en garde contre une telle solution.

— Non, renchérit Aifé. Il pourrait perdre le contrôle de la limousine.

— On attend simplement qu'il atteigne sa destination ? voulut savoir Prométhée.

— Eh bien, commença Pernelle sans quitter l'image des yeux, notre priorité est de nous assurer qu'il arrive sain et sauf à bon port. S'il a un accident, il risque d'être grièvement blessé, voire tué. Sophie... (le ton de l'Ensorceleuse se radoucit)... concentre-toi sur ton frère, oblige-le à s'intéresser à sa conduite.

— Comment ? bredouilla la jeune fille, alors qu'elle subissait les assauts répétés de la vague de panique.

Ne sachant quoi répondre, Pernelle se tourna vers Nicolas qui fit non de la tête.

— Je l'ignore, admit-elle. Empêche-le de commettre des actes stupides.

— C'est de Josh que nous parlons ! marmonna Sophie. Il fait tout le temps des trucs stupides.

Surtout en l'absence de sa sœur...

Il envisagea de rouler très vite.

Cette partie de l'autoroute était assez droite et le brouillard pas trop épais. Pied au plancher, il verrait ce que la limousine avait dans le ventre.

Cela ne plairait pas à Sophie.

Cette pensée jaillit dans son esprit au moment où il appuyait sur l'accélérateur.

Il rêvait.

Cela ne plairait pas à Sophie.

Il leva le pied, secoua la tête. Même dans ses rêves, il fallait qu'elle commande.

Le groupe était assis autour de la table depuis plus d'une heure et demie et Sophie tremblait de fatigue.

Bien qu'Aifé gardât les mains sur ses épaules pour lui insuffler de l'énergie, son aura argentée prenait la même couleur étain que celle de la guerrière. Les images flottantes devenaient peu à peu transparentes.

— Je ne suis pas sûre... de tenir encore longtemps... chuchota-elle.

Elle souffrait d'une migraine atroce ; des barres compactes lui écrasaient les épaules et s'enfonçaient dans sa colonne vertébrale.

— Où est-il ? marmonna Nicolas, qui tentait de décrypter les images, cherchait des indices le long des rues.

Les yeux plissés, Niten regarda par-dessus l'épaule d'Aifé.

— Il quitte Van Ness Avenue et s'engage dans Bay Street.

— Où va-t-il ? demanda Pernelle à Prométhée. Il doit y avoir quelques Ténébreux à San Francisco.

— Oui, plusieurs. Quetzalcôatl, le Serpent à Plumes, y possède une maison, mais c'est trop subtil pour lui. Éris traînait autrefois à Haight-Ashbury. Elle a toujours un appartement mais ses jours de gloire sont derrière elle. Elle ne dispose pas de ce genre de pouvoirs.

L'Aîné se pencha soudain.

— Sophie, as-tu un quelconque contrôle sur ton jumeau ?

Les yeux fatigués, elle leva la tête vers lui.

— Peux-tu l'obliger à fixer telle ou telle direction ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Demande-lui de régler son rétroviseur. J'aimerais voir ses yeux.

Josh trifouilla le chauffage.

Il alluma la radio, n'obtint que des grésillements, alors il passa

en revue la collection de CD. Aucun chanteur ne lui dit quelque chose – Isao Tomita, Kodo, Kitaro... Il fit pivoter le siège, en avant, en arrière, plus haut, plus bas, ouvrit la boîte à gants, y trouva des pastilles de menthe périmées depuis deux ans mais les suça quand même, joua avec la clim, ajusta les rétroviseurs électriques latéraux puis tendit la main vers le rétroviseur intérieur...

Il avait les yeux rouge sang.

Reflétés par le miroir, suspendus dans les airs au-dessus du crâne, immobiles, sans pupilles.

Le sentiment d’horreur qui frappa Sophie fut palpable. Il s’agissait du visage de son frère mais ces yeux appartenaient à...

— Mars Ultor, déclara Prométhée. Le garçon est l’esclave du Dieu Endormi.

— Mars a éveillé Josh, chuchota Nicolas, consterné.

— Il le contrôle.

— Mais où l’emmène-t-il ?

— Ils viennent de prendre Lombard Street, annonça Niten. Il se rend à Telegraph Hill.

— Dee... Enoch Enterprises dispose de bureaux au pied de la Coit Tower, les renseigne Pernelle, qui ajouta, comme si elle

réfléchissait à voix haute : Mais Dee est coincé en Angleterre. Il n'a aucun moyen de venir ici si vite...

— En es-tu sûre ? l'interrogea Prométhée. Nous parlons de Dee.

— Même s'il avait réservé un vol ce matin, il serait encore dans le ciel, expliqua Nicolas. Il n'est pas à San Francisco.

— Il a emprunté un nexus, suggéra Aifé.

— Très peu peuvent le conduire jusqu'ici. Et il n'est pas assez puissant pour ouvrir le portail de Stonehenge. Et puis, s'il utilisait son aura, ses maîtres Ténébreux le repéreraient tout de suite. Je ne suis pas certain qu'il le souhaite.

— Josh monte Telegraph Hill, remarqua Niten. C'est une impasse.

En plein rêve, Josh n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait.

Il avait traversé San Francisco, tourné à gauche, à droite, lu quelques noms de rues - Van Ness Avenue, Bay Street, Columbus, Lombard. Certains lui étaient familiers mais quand il s'engagea sur Telegraph Hill, il comprit qu'il s'approchait de la Coit Tower. Bien que la maison de sa Tante Agnès ne fût pas loin, Sophie et lui n'avaient jamais trouvé le temps de la visiter. À sa gauche, il apercevait Bay Bridge et, à sa droite, des maisons et des appartements luxueux. Tandis que la route grimpait, il admirait la ville qui émergeait peu à peu du

brouillard.

Malgré la vue époustouflante, il en avait assez de ce rêve et avait hâte de se réveiller.

Il fut tenté de quitter la route, histoire de voir ce qui se passerait.

Cela ne plairait pas à Sophie.

Il chassa cette idée de son esprit. Soudain, une femme apparut sur le trottoir. Dès l'instant où il la vit, il sut qu'elle était venue à sa rencontre. Il ralentit et se gara au moment où elle leva la main et lui sourit. Josh baissa sa vitre. Jeune, jolie, elle portait un jean et une veste en daim noir à franges. Une épaisse chevelure noire comme du jais ondulait sur sa nuque. Lorsque la femme se pencha vers lui, Josh remarqua qu'elle avait les yeux de la même couleur que Tante Agnès, que le Dr John Dee. Il huma l'air et fut imprégné par l'odeur spéciale de la sauge.

Puisqu'il rêvait, la femme savait forcément son nom.

— Bonjour, Josh Newman. Nous t'attendions.

— Virginia Dare, annonça Prométhée entre ses dents. La Tueuse.

Sophie fut la seule à ne pas se tourner vers l'Aîné. Elle se concentra sur le visage de la femme qu'elle voyait au travers des yeux de Josh.

— Son maître était un de mes amis, continua Prométhée. Il est mort à cause d'elle.

— Virginia Dare n'était pas associée à Dee autrefois ? demanda Flamel.

— Il y a très longtemps. À mon avis, cela fait des siècles qu'ils ne se sont pas vus. Sa présence ici n'est pas une coïncidence.

— Je suis d'accord, enchaîna Nicolas. Les coïncidences n'existent pas.

Les images vacillaient beaucoup à présent, s'estompaient et réapparaissaient comme sur une télé mal réglée.

— Je perds la connexion, chuchota Sophie. Aïfé, aidez-moi, s'il vous plaît.

Les mains robustes de la guerrière serrèrent davantage les épaules de la jeune fille, lui redressèrent le dos, lui insufflèrent de la force.

Josh suivit la femme jusqu'à une porte en verre fumé comportant les mots Enoch Enterprises en lettres dorées et fantaisie. Elle tendait la main vers l'interphone quand la porte s'ouvrit. Comme il s'agissait d'un rêve, Josh ne fut pas surpris de voir apparaître un John Dee souriant.

— Josh Newman, quel plaisir de te voir à nouveau ! Ça m'a l'air d'aller. Il paraît que tu es Maître du Feu, désormais ?

Dee fit un pas en arrière.

— Entre librement et de ton plein gré.

Sans hésiter, Josh passa le seuil.

À plus de cent kilomètres de là, pendant les dernières images spectrales, les observateurs silencieux entendirent Dee demander à Josh :

— Bien ! Ça te dirait d'apprendre la plus puissante de toutes les magies ? Un art que même le légendaire Nicolas Flamel est incapable de t'enseigner ?

— Ce serait cool, répondit le jeune homme.

La porte se referma et l'image s'éteignit.

Prise de frissons, Sophie inspira et décolla les mains du crâne en cristal chaud. Elle bascula en avant et serait tombée si Aifé ne l'avait pas retenue. Elle fixa l'Alchimiste.

— Qu'est-ce que Dee peut lui apprendre et pas vous ? marmonna-t-elle, morte d'inquiétude.

Nicolas secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Nous avons étudié des disciplines très similaires : alchimie, mathématiques, astronomie, astrologie, biologie, médecine...

Il s'interrompit brusquement.

— Oui ? demanda Sophie.

— Je crois savoir.

Le visage de Nicolas perdit ses couleurs. Les cernes sombres sous ses yeux s'accrochèrent.

— Il existe un art que j'ai refusé d'apprendre et dans lequel Dee excelle.

— Non ! s'exclama Pernelle, horrifiée.

— La nécromancie, continua l'Alchimiste. L'art de réveiller les morts.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRE

Debout à la proue d'un hors-bord bondissant sur les eaux glaciales de la baie de San Francisco, les yeux fermés, Niccolo Machiavelli laissait les embruns salés cacher les larmes soudaines sur son visage.

Alors qu'il était encore mortel, sa femme, Marietta, l'avait accusé de n'être qu'un monstre inhumain sans cœur. « Tu mourras seul et abandonné de tous parce que tu ne te soucies de personne », avait-elle crié tout en lui jetant une assiette romaine antique à la figure. Il avait depuis longtemps oublié le sujet de leur dispute mais les mots étaient restés gravés en lui. Chaque fois qu'il repensait à ce jour, il se remémorait Marietta qu'il avait aimée tendrement et qui lui manquait. Son souvenir le faisait pleurer. Les larmes ne le gênaient pas. Au contraire, elles lui rappelaient qu'il lui restait un peu d'humanité.

Autrefois, il croyait que l'immortalité était un don extraordinaire.

Au début, en tout cas. Il disposait de tout le temps du monde pour intriguer, ourdir des complots sur plusieurs générations. Ce travail en coulisse lui avait permis de façonner le destin d'une douzaine de nations européennes, de déclencher des

guerres et des révolutions, de négocier des traités de paix. Il avait soutenu des leaders, financé des inventeurs, investi dans des projets d'artistes et de designers. Puis il s'était mis en retrait afin de contempler l'évolution de ses grandes idées. Mais quelque part au milieu de toutes ces machinations, il avait cessé de penser aux individus qu'il manipulait. Il considérait les humains - les hommes - comme des objets que l'on déplaçait telles les pièces d'un échiquier.

Il avait servi son maître Aîné avec dévotion, lui avait obéi même si ses ordres lui déplaisaient. Au début, il croyait - parce que c'était la conclusion logique - qu'il ferait bon vivre sur Terre après le retour des Ténébreux.

Maintenant, il n'en était plus si sûr.

En fait, il se posait des questions depuis plus de deux cents ans.

Et aujourd'hui... aujourd'hui, tout avait changé. Le virage avait eu lieu face à Quetzalcôatl, le Serpent à Plumes. L'arrogant Aîné s'était octroyé le droit de vie et de mort sur lui. Le plus choquant ? L'Italien avait eu la vie sauve parce que Quetzalcôatl pensait avoir une dette envers son maître. Personne n'avait tenu compte des siècles de loyaux services rendus par Machiavel. Ses talents, son savoir, son expérience avaient pesé pour rien dans la balance.

Sa vie avait été épargnée par hasard.

Assis sur ce siège, marchandant pour sa vie, il s'était aperçu

qu'il avait trop souvent agi comme Quetzalcôatl au cours de son existence. Il avait déterminé l'avenir d'un nombre incalculable d'hommes, de femmes et d'enfants qu'il n'avait jamais rencontrés et qu'il ne connaîtrait jamais. Il avait pris des décisions qui modèleraient leur vie mais aussi celle de leurs descendants sur plusieurs générations.

Marietta avait raison : il ne se souciait de personne.

Mais elle avait tort aussi. Il l'avait toujours aimée et il adorait leurs enfants, surtout leur fils, Guido, né quelques années avant la « mort » de Machiavel.

Que s'était-il passé ? Qu'est-ce qui l'avait métamorphosé ainsi ?

La même réponse revenait sans cesse : l'immortalité.

L'immortalité l'avait complètement transformé, avait modifié sa manière de penser et fait de lui un monstre inhumain sans cœur. Marietta avait vu juste. Il ne pensait plus aux êtres humains en tant qu'individus mais comme à une masse de personnes soit ennemies soit amies.

Son ambition l'avait aveuglé. Dans son arrogance, il s'était cru différent des autres, à l'image des Aînés. Aujourd'hui, toutefois, il se rendait compte que ceux-ci n'avaient pas plus d'estime pour lui qu'il n'en avait pour la population humaine.

Et voilà qu'il partait pour une autre mission qui affecterait la vie de millions de personnes dans le monde. Il avait joué avec

le destin des nations et, dans quelques heures, il réorganiserait l'avenir du globe.

— Je n'aime pas ce que je vois, déclara Billy the Kid d'une voix traînante, lorsqu'il se posta à côté de l'Italien.

Machiavel regarda l'île qui approchait à toute allure.

— Un problème ?

— Pas, là-bas. Ici.

Billy plongea les mains dans les poches arrière de son jean et éleva la voix juste au-dessus du ronronnement du moteur et des éclaboussures des vagues afin que seul Machiavel l'entende.

— Votre air ne me plaît pas.

Machiavel redevint maître de lui.

— Quel air ?

— Celui d'un homme perdu dans ses pensées. Des pensées sombres et stupides.

— Monsieur serait expert en expressions faciales ? se moqua Machiavel.

— Bien sûr, répliqua Billy dont les yeux pétillaient. Je ne serais pas en vie sinon.

— Et que révèle mon visage ?

Lui qui était toujours parvenu à masquer ses émotions n'admettait pas que ce jeune immortel inculte ait pu lire en lui aussi facilement. Peut-être avait-il sous-estimé l'Américain ?

Billy sortit une main de sa poche et se frotta le menton. Sa barbe crissait.

— Vous avez déjà participé à une fusillade ?

— Ne sois pas idiot. Non, évidemment.

— À un duel ? On ne se battait pas en duel en Europe ? Avec des épées et des pistolets à l'aube par exemple ?

— Oui, j'ai assisté à quelques duels.

— Je parie que vous connaissiez à l'avance le nom du perdant.

— Oui, je suppose.

— Pour quelle raison ?

— D'après l'expression de son visage, sa manière de se tenir, la posture de ses épaules...

— Exactement ! Il s'attendait à perdre, si bien qu'il perdait. Bon, je n'ai jamais été bon tireur et je n'étais pas très rapide. On a écrit beaucoup d'âneries à mon sujet dans les livres. Mais, chaque fois, je savais que je triompherais. Je m'assurais également de m'associer avec des gagnants. Ceux qui

ruminent des pensées sombres au beau milieu d'une guerre sont des perdants en puissance. Et ils finissent les pieds devant parce qu'ils ont la tête ailleurs.

Machiavel hocha à peine le menton.

— Voilà une observation astucieuse. Que me suggères-tu ?

Billy désigna l'île d'Alcatraz.

— Concentrons-nous sur la tâche qui nous a été assignée. Réveillons ces bêtes endormies avant de revenir à des idées noires.

— Toi et moi ?

— Vous et moi ! Je parie que vous avez beaucoup à m'apprendre.

Le bateau cogna le quai ; Black Hawk l'approcha des piliers en bois.

— Tout le monde descend ! cria-t-il.

Billy the Kid bondit sur la passerelle puis se baissa pour tendre la main à l'Italien. Ce dernier hésita avant de la prendre. Billy le hissa auprès de lui. Aussitôt, Black Hawk accéléra. L'eau bouillonna tandis qu'il faisait marche arrière.

— Tu ne viens pas avec nous ? lui demanda Billy.

— Tu plaisantes, j'espère ? Jamais je ne mettrai les pieds sur

cette île maudite !

Au même instant, des dizaines de visages féminins apparurent au ras de l'eau. Leur queue de poisson iri-descente miroitait.

— Appelez-moi quand vous avez fini. Vous en avez pour longtemps ?

Billy se tourna vers Machiavel, haussa les sourcils.

— Deux heures au maximum.

— Juste assez pour changer le monde, ajouta Billy.

CHAPITRE CINQUANTE -CINQ

Assis seuls à la table de la cuisine, le crâne en cristal entre eux, Nicolas et Pernelle Flamel se dévisageaient. L'Alchimiste avait le dos voûté, le visage marqué par l'épuisement et les yeux creux. Nicolas respira longuement puis demanda à sa femme :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

L'air distrait, Pernelle effleura le crâne et ressentit des picotements, résidus de l'aura de Sophie et d'Aifé sur le cristal.

— Cela ne change rien. Nous nous battons.

Il éclata de rire.

— Regarde-nous... Enfin, regarde-moi ! Je ne peux pas t'aider.

— À nous deux, nous possédons plus d'un millénaire de connaissances, lui rappela gentiment Pernelle. Utilisons notre cerveau !

La porte s'ouvrit sur Prométhée.

— Niten et Aifé sont partis avec Sophie. Je leur ai donné une

voiture. Il leur faudra deux heures et demie, trois heures pour arriver en ville.

— Trois heures ! s'exclama Pernelle. Dee peut-il enseigner la nécromancie à Josh durant ce laps de temps ?

— Hier soir, Josh a appris la magie du Feu en deux heures, précisa Nicolas.

— Je lui ai inculqué les bases. Il lui faudra toute une vie pour la maîtriser, déclara Prométhée.

— Et qui sait ce dont Dee est capable ! ajouta Nicolas. J'aimerais bien savoir comment il est venu de Londres.

— Il est *utlaga*, lui rappela Prométhée. Le message a été délivré dans tous les royaumes des Ombres hier. Ses maîtres ont mis très cher sa tête à prix.

— Ils le veulent mort ? s'étonna Nicolas.

Il n'y eut que de la pitié dans le rire de Prométhée.

— Ils le veulent vivant d'abord.

L'Alchimiste s'adossa à sa chaise qui craquait et se frotta le visage.

— Mais cela change tout. Si Dee ne travaille plus pour les Ténébreux, pourquoi a-t-il besoin de Josh ? Pourquoi veut-il lui apprendre la nécromancie ?

Prométhée s'éloigna de la porte.

— Apparemment, Dee a ses propres plans.

— Dee et Dare, précisa l'Ensorceleuse. Une combinaison dangereuse.

— Et si on ajoute Josh... chuchota Nicolas. Un jumeau d'or, formé à la magie du Feu et de l'Eau.

Prométhée tira une chaise et s'y assit à califourchon. Elle grinça méchamment sous son poids.

— Que se passera-t-il si un tel phénomène apprenait la nécromancie ? l'interrogea Nicolas.

— Je n'en sais rien. Ce n'est jamais arrivé auparavant, à ma connaissance. Mais le vrai potentiel réside dans la force de son aura. Ce garçon est d'une puissance extraordinaire... simplement, il ne s'en rend pas encore compte.

— Contrairement à Dee, marmonna Nicolas.

— Josh serait plus puissant que Dee ? demanda Pernelle.

— Oui, je le pense. Au moins cent fois plus. Il manque juste de préparation.

— La nécromancie permet d'évoquer les morts. Grâce aux pouvoirs de Josh... commença Pernelle.

Nicolas prit le relais.

— De qui ou de quoi Dee a-t-il besoin parmi les morts ?

Il posa la main à plat sur le crâne en cristal.

— Si seulement nous pouvions voir ce qu'il se passe...

Une lumière vert pâle vibra dans les profondeurs du crâne avant de s'éteindre. Pernelle plaça une main sur celle de son époux. De petites taches blanches coururent le long de ses doigts, s'enfoncèrent sous la peau ridée de Nicolas et s'infiltrèrent dans le cristal. Une lumière crue teintée de vert vibra dans les orbites du crâne puis s'affaiblit.

— Nous ne sommes pas assez forts.

Nicolas s'avachit sur sa chaise, pendant que Pernelle insistait.

— Pourquoi avoir apporté cet objet de malheur ? leur demanda Prométhée.

— Nous voulions nous en servir pour contrôler les monstres sur Alcatraz, expliqua Pernelle. Areop-Enap s'y trouve encore. Je pensais qu'en regardant au travers des yeux de la Vieille Araignée nous pourrions monter les créatures les unes contre les autres. Nombre d'entre elles sont des ennemis naturels. On aurait gagné un peu de temps jusqu'à ce que Sophie et Josh soient complètement formés.

— Un bon plan, commenta Prométhée. Mais vous devez nourrir le crâne avec votre aura.

— Nous comptons sur Sophie et Josh pour nous aider.

L'aîné les dévisagea tour à tour.

— Vous savez que le crâne se nourrit de vous quand vous l'alimentez ainsi. Il boit votre aura, vos souvenirs, vos émotions... Les crânes sont de vrais vampires. Les jumeaux sont jeunes. Ce processus leur aurait dérobé quelques années de leur vie, mais ils auraient survécu. Pas vous, dans l'état où vous êtes.

— Nous avons consacré notre existence entière à la survie de l'espèce humaine, annonça Pernelle. Il n'est pas question de baisser les bras maintenant. Nous nous battons jusqu'à notre dernier souffle pour protéger les humani des Ténébreux.

— Vous aurez payé un lourd tribut.

— Tout a un prix, intervint Nicolas. Et certains valent la peine d'être payés. D'ailleurs, combien cela t'a coûté de donner la vie aux humani ?

Prométhée secoua la tête.

— L'as-tu jamais regretté ?

— Pas un instant.

Prométhée fixa le crâne.

— Pas un seul instant, renchérit-il avant d'éclater d'un rire amer. Les bibliothèques de cristal, les appelait ma sœur. Elle

les soupçonnait d'être en partie responsables de l'annihilation des Archontes. Elle en a détruit autant qu'elle le pouvait. D'après elle, certaines connaissances ne doivent pas être transmises. Voici un conseil qu'elle me répétait souvent : « Un Aîné ne doit jamais jamais toucher les crânes. »

— Pourquoi ? demanda Nicolas.

Prométhée ignore sa question et posa la main sur celle de Pernelle. Aussitôt, la pièce baigna dans un parfum anisé. Le crâne prit une couleur rubis foncé.

— Je me connecte au garçon et vous vous concentrez sur le Magicien, ordonna-t-il en s'excusant presque. Êtes-vous sûrs de vouloir continuer ? Vous vieillirez davantage.

— Allons-y, affirma Pernelle.

L'Alchimiste approuva d'un signe de tête.

— Voyons donc quel sort le Magicien réserve à Josh, marmonna l'Aîné entre ses dents serrées pendant que des images nettes aux couleurs vives se formaient au-dessus du crâne.

Soudain, ils virent le visage de Virginia Dare au travers des yeux de Josh.

CHAPITRE CINQUANTE-SIX

— Tu ne peux pas rouler plus vite ? aboya Aifé. Tu veux que je conduise ce tas de ferraille ?

— J'appuie à fond sur l'accélérateur, expliqua calmement Niten. Mais ce véhicule a quarante ans et son moteur ne fait que cinquante chevaux.

— Caisse de merde, marmonna Aifé.

Derrière eux, Sophie était étendue sur la longue banquette. La guerrière remonta une couverture sur les épaules de la jeune fille.

— J'aurais cru qu'un Aîné aurait une voiture potable, pas une antiquité comme ce minibus !

— Moi, je suis surpris que Prométhée possède un véhicule. Et puis ce n'est pas un minibus mais un combi Volkswagen de 1964. Je l'aime bien, affirma l'immortel japonais. Sa peinture rouge et blanc est d'origine ! D'habitude, ils sont repeints aux couleurs de l'arc-en-ciel.

— Non, mais tu t'écoutes ? Depuis quand es-tu expert en automobiles ? se moqua Aifé.

Un sourire imperceptible passa sur les lèvres de Niten.

— Tu sais que je possède des dizaines de voitures de collection ?

— Non ! s'étonna Aifé. Je l'ignorais.

— Depuis combien de temps est-ce qu'on se connaît ? lui demanda-t-il en japonais.

Elle fronça les sourcils et répliqua dans la même langue :

— On s'est rencontrés au cours d'une bataille, il me semble.

— Pendant la Bataille de Sekigahara en 1600.

— Oui, je me souviens maintenant.

— Je t'avais prise pour Scathach.

Aifé sourit et hocha la tête.

— Dès que nous avons commencé à nous battre, j'ai su que tu n'étais pas celle que j'avais déjà affrontée. Ton style est différent.

— Et j'ai gagné, lui rappela-t-elle.

— Exact. La seule fois.

Il tourna le gros volant et engagea le combi sur l'étroite autoroute à deux voies.

— Tu me connais donc depuis... quoi ? plus de quatre cents ans... et que sais-tu de moi exactement ?

Aifé fixa l'homme mince en costume noir et secoua la tête.

— Pas grand-chose, admit-elle.

— Et pourquoi, dis-moi ?

Elle haussa les épaules.

— Parce que cela ne t'a jamais intéressée, répondit Niten avec calme. Tu es la personne la plus égoïste et la plus imbue d'elle-même que je connaisse.

Surprise, la guerrière cligna des yeux.

— On dirait que c'est un défaut.

— En tout cas, ne le prends pas pour une critique, continua-t-il. Mais pour une observation.

Ils roulèrent en silence pendant un long moment, puis Aifé reprit la parole.

— Pourquoi as-tu attendu quatre cents ans pour me le dire ?

— Simple curiosité, répondit Niten.

Ses yeux brun foncé s'attardèrent sur le rétroviseur. Il l'inclina pour mieux voir Sophie.

— Tu ne sais rien de cette fille. Hier matin encore, tu ne la

connaissais pas et ensuite j'ai eu l'impression soit que tu ne l'aimais pas, soit que tu la craignais.

— Je n'ai peur de personne, répliqua Aifé du tac au tac.

— En effet, tu es téméraire au combat, enchaîna Niten avec diplomatie. Alors pourquoi la conduisons-nous vers un dangereux et puissant adversaire ?

Aifé regarda droit devant elle avant de répondre d'une voix perdue et distante.

— Elle cherche son jumeau, chuchota-t-elle.

— C'est l'unique raison ? sonda-t-il.

— Elle m'a demandé mon aide, Niten. Sais-tu qui est la dernière personne à avoir fait appel à moi ?

Niten fit non de la tête, bien qu'il eût un nom en tête.

— Ma jumelle, Scathach, murmura-t-elle. Et j'ai refusé. Je ne veux pas commettre deux fois la même erreur.

— Aifé, cette fille n'est pas ta jumelle.

— Mais elle a besoin de moi, mon vieil ami. Cela fait si longtemps que personne ne m'a rien demandé. J'ai un... un devoir envers elle.

— D'accord, je comprends.

L'immortel japonais s'engagea sur la Shoreline Highway, direction San Francisco.

— Ce sont le devoir et la responsabilité qui séparent l'humanité des bêtes sauvages... et des Aînés, ajouta-t-il. N'y vois aucune offense.

— Je ne suis pas offensée.

Ils poursuivirent en silence pendant plusieurs kilomètres.

— Si tu me parlais de ta collection de voitures ? lui demanda plus tard Aifé. Il s'agit de vrais véhicules ou de modèles réduits ?

CHAPITRE CINQUANTE-SEPT

-7i a l'air si jeune, remarqua Virginia Dare alors qu'elle examinait les yeux rouges et immobiles de Josh.

— Il a quinze ans et demi, précisa John Dee. Tu pourrais me donner un coup de main !

Debout au milieu de son salon, il essayait de pousser les lourds canapés contre les murs.

— Je ne bouge pas les meubles, déclara Virginia. Ces yeux rouges me filent la chair de poule. C'est seulement la troisième fois que j'en vois.

— Il a été éveillé par Mars Ultor...

— Non ! s'exclama Virginia, interdite. Le Vengeur est encore en vie !

Dee eut un sourire cruel.

— En quelque sorte. Comme tu le sais, il y a toujours une connexion entre un Aîné et l'humani qu'il éveille. Parfois, ce même Aîné offre l'immortalité à cet humani.

Virginia hocha la tête.

— J'ai obtenu la mienne ainsi. Mon Aîné m'a éveillée quand j'étais enfant et à quinze ans, il m'a rendue immortelle.

— Quand comptes-tu me révéler son nom ? grommela Dee, qui s'acharnait après un énorme fauteuil en cuir noir. Pourquoi ai-je acheté ce truc ?

— Il dort ? s'enquit Virginia, qui agitait la main devant les yeux de Josh.

— Il se croit dans un rêve. Il est suffisamment conscient pour marcher, discuter et conduire.

— Comme sous hypnose ?

— Oui. Je suis trop vieux pour cela, bafouilla-t-il quand il eut poussé le fauteuil dans un coin.

Il s'effondra dessus.

— Docteur, l'interpella Virginia. Il faut que tu voies cela.

Le ton de sa voix l'incita à traverser la pièce. Josh était assis sur un tabouret de la cuisine. Les quatre épées et le Codex se trouvaient sur la table en verre devant lui, où Dee les avait laissés. Lorsque le garçon avait posé les mains sur la table, les glaives s'étaient mis à luire et à palpiter doucement tels des cœurs vivants. Une odeur d'orange s'éleva tout à coup et le verre se transforma en une plaque d'or. Virginia la tapota du bout des ongles.

— Waouh ! Impressionnant.

— Je t'avais dit qu'il était puissant. Je n'avais jamais vu d'or pur auparavant.

Des fils d'or ténus tournoyaient au-dessus de la table comme de la fumée, s'enroulaient autour des épées en pierre. Des étincelles crépitantes sautaient d'épée en épée. Des particules de glace brillaient sur Excalibur tandis qu'une fumée rouge-noir se dégageait de Clarent.

Des grains de sable brun se formèrent sur Joyeuse ; la surface de Durendal ondula, agitée, eût-on dit, par une forte brise. Dee s'empara avec précaution du manuscrit.

— Il est si puissant, affirma le Magicien, que ce serait presque dommage de le tuer.

CHAPITRE CINQUANTE-HUIT

os h. Réveille-toi. Josh. Réveille-toi. Josh.

Et Josh se réveilla quand résonnèrent dans sa tête les voix de Nicolas et de Pernelle.

Il se souvint d'avoir été allongé sur le canapé inconfortable de Prométhée, puis il y avait eu ce rêve... un long rêve très ennuyeux.

Mais était-ce vraiment un rêve ?

Il était assis sur un tabouret de bar dans un appartement au design moderne. Le Dr John Dee et la jeune femme de son rêve l'observaient.

— Tu es réveillé ! s'étonna Dee.

La confusion fit place à de la peur qui se transforma vite en colère.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ? s'exclama Josh.

Instinctivement, il s'empara de Clarent et descendit du tabouret. Aussitôt, il sentit sa douce chaleur s'insinuer en lui. Son aura durcie forma une armure en or autour de son corps. Josh scruta la pièce, chercha des points de repère.

— Où suis-je ? Où est ma sœur ? Qu'avez-vous fait à Sophie ?

Le Codex serré contre lui, Dee s'approcha de la pointe de la lame.

— Te souviens-tu de ton rêve, Josh ? Celui d'une longue route ?

Josh fit un pas en arrière, secoua la tête.

Dee avança.

— Ce n'était pas un rêve.

— Vous m'avez jeté un sort ? l'accusa-t-il, horrifié.

Dee haussa les épaules.

— Je n'aime pas cette expression, elle est vieux jeu. Concrètement, j'ai demandé à Mars Ultor de t'appeler. Tu es lié à lui. Tu le demeureras le restant de tes jours.

— Où suis-je ?

— Tu le sais : à San Francisco, non loin de la Coit Tower, dans les bureaux d'Enoch Enterprises, ma compagnie.

Clarent tremblait dans les mains de Josh. Des gants d'or lui couvraient les mains et les avant-bras mais le métal sur ses paumes et le bout de ses doigts était taché de rouille.

— Merci d'être venu, continua Dee, qui souriait comme si rien ne sortait de l'ordinaire.

Il se tourna à moitié.

— Voici mon associée, Mlle Virginia Dare.

La femme hocha la tête mais ne sourit pas. Josh remarqua un bâton en bois - une flûte ? - dans sa main.

— Mlle Dare est immortelle comme moi. Tu crois que la vie éternelle te plairait ?

Josh n'en revenait pas. À force d'entendre Nicolas, Scathach et Aifé en parler, il se demandait quelle impression cela faisait de vivre à tout jamais, mais il n'y avait jamais réfléchi sérieusement.

— Je ne sais pas...

— Ni Virginia ni moi ne pouvons te rendre immortel, mais nous connaissons des Aînés qui seraient en mesure de t'offrir ce don. En fait, Mars accepterait peut-être si tu le lui demandais.

Les idées embrouillées par cette situation bizarre, Josh dévisagea le Magicien et la femme tour à tour.

— Je ne suis pas sûr de...

— Il est trop jeune pour devenir immortel, estima Virginia. C'est encore un gamin. Il sera coincé à cet âge pour l'éternité. Repose-lui la question dans cinq ans.

Les yeux gris de Dee pétillaient.

— Dans cinq ans. Oui, très bonne idée. Nous t'interrogerons à ce moment-là. Penses-y. Avoir vingt et un ans à jamais.

— Je veux partir, affirma Josh, qui cherchait une sortie.

— Pas de problème.

Dee désigna la porte avec sa main qui serrait le Codex.

— Il y a un ascenseur là-bas et un escalier dans le coin.

— Non ? Je peux vraiment m'en aller ? demanda Josh, incrédule.

— Oui ! s'exclama Dee. Je ne suis pas ton ennemi. Je ne l'ai jamais été. Je t'ai parlé des Flamel la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, n'est-ce pas ?

Josh abaissa lentement son épée.

— Tu es resté avec eux, quoi ? Une semaine. Corrige-moi si j'ai tort mais tu as appris des choses déplaisantes à leur sujet.

Josh opina.

— Et la question qui se pose maintenant est la suivante : Que t'ont-ils caché d'autre ?

— Nous avons appris l'existence des jumeaux qui nous ont précédés, admit Josh.

À nouveau, il remarqua la grande différence entre Dee et Flamel. L'Alchimiste le traitait toujours de haut alors que le Magicien lui parlait d'égal à égal.

— T'ont-ils dévoilé leur nombre ?

— Non. Une douzaine, je pense.

— Des centaines, rectifia Dee. À ce qu'on sait... Quand ils ne trouvaient pas de jumeaux, ils chassaient des individus à l'aura d'or et d'argent ou bien ils se rabattaient sur la première couleur venue : bronze, orange, rouge parfois. En l'absence d'aura d'argent, ils prenaient du gris, de l'albâtre, voire du blanc. Certains enfants les suivaient de leur plein gré, ils achetaient les autres ou les kidnappaient.

— Que leur est-il arrivé ensuite ? chuchota Josh, consterné. D'après Flamel, certains ont survécu.

— Flamel ment.

— Que leur est-il arrivé ? insista Josh, sur le point de hurler.

Dee se détourna et secoua la tête.

— C'est trop horrible. Rien que d'y penser... Tu n'as pas posé la question à l'Alchimiste ?

— Il ne nous a pas répondu franchement.

— Voilà la réponse à tes interrogations. Josh, je te le répète une nouvelle fois : je ne suis pas ton ennemi. Je me suis toujours montré juste et honnête avec toi. Et, admetts-le, j'ai toujours répondu à tes questions. Peux-tu en dire autant de l'Alchimiste et de son épouse ?

Josh avait peur à présent. Il était terrifié à l'idée que sa sœur soit encore avec les Flamel et les autres. Il devait absolument l'arracher à eux. Une pensée lui traversa soudain l'esprit.

— Et l'armée de monstres sur Alcatraz ?

— C'est exact, il y a des bêtes sauvages sur l'île. Mais Alcatraz est encore une prison, Josh. Quand une personne comme moi croise une créature infernale sur Terre, elle la capture et l'emprisonne sur l'île. Voilà pourquoi Pernelle, qui est aussi monstrueuse que n'importe quelle bête, se trouvait là-bas.

Clarent désignait à présent le sol. L'or n'enveloppait quasiment plus les mains de Josh. Seul le bout de ses doigts en contact avec la pierre demeurait métallique et rouge sang.

— Pourquoi m'avez-vous appelé ?

— D'abord pour t'éloigner de l'influence de l'Alchimiste et de l'Ensorceleuse, ensuite pour que tu puisses penser par toi-même et prendre tes propres décisions et enfin pour te faire une offre.

Dee posa le Livre d'Abraham le Juif sur la table et alla s'effondrer sur un canapé à l'extrémité de la pièce.

Clarent au poing, Josh le suivit et s'assit en face de lui. Virginia se plaça dans l'ombre derrière Dee.

— Tu es d'Or, Josh. D'Or Pur. Rares sont ceux dans l'histoire du monde à bénéficier de ce privilège : Toutankhamon, Moctezuma, Askia, Osei Tutu, Midas, Jason et le créateur du Codex lui-même, Abraham. En moins d'une semaine, tu as été éveillé et formé à la magie de l'Eau et du Feu. C'est

phénoménal ! Mais il

te faut prendre une décision aujourd'hui. Tu dois choisir dans quel camp tu te bats.

Josh posa l'épée sur le sol et enfouit la tête dans les mains.

— Je ne sais pas quoi penser, avoua-t-il, perplexe et misérable. Lorsque je parle à Flamel...vous êtes le méchant et pourtant... lorsque je discute avec vous, vous paraissez si raisonnable. J'ai tendance à vous croire... Enfin, pas complètement, se dépêcha-t-il d'ajouter.

— Je comprends. Sincèrement.

Dee se pencha en avant, posa les coudes sur les genoux.

— Je peux faire quelque chose pour toi. Je vais t'offrir un cadeau qui te permettra de déceler seul la vérité.

Se souvenant soudain, Josh leva les yeux.

— Quand je suis arrivé ici, vous avez dit être capable de m'enseigner une des plus puissantes magies qui soient, quelque chose que même Nicolas ne peut pas m'apprendre... L'ai-je rêvé ?

— Non, tu n'as pas rêvé.

Dee se leva et s'épousseta les mains.

— Il existe un art que le légendaire Alchimiste n'a jamais

appris.

— Pourquoi ? voulut savoir Josh.

— Parce que ton ami Nicolas n'est pas aussi puissant et intelligent qu'il le prétend. Josh ! Je peux te donner le pouvoir de réveiller les morts, de leur parler, de les commander.

— Les morts...

Josh ne savait trop que penser. Ce don ne lui semblait pas particulièrement intéressant.

— Prends le temps de réfléchir.

Dee saisit Josh par les bras. Des fils jaunes de son aura s'enroulèrent tels de minuscules serpents autour des poignets du garçon.

— Tu pourras questionner n'importe quel défunt, de n'importe quelle époque, sur les Flamel. Demande-leur ce que tu veux et ils ne te diront que la vérité. Comme tu les animes, tu es leur maître et ils te doivent obéissance. Trouve des personnes qui connaissent les Flamel ou moi, d'ailleurs, et interroge-les. Découvre la vérité par toi-même et ensuite, seulement, décide pour qui tu souhaites te battre.

Les possibilités impressionnèrent Josh.

— N'importe qui ?

— N'importe qui, répéta Dee. Un minuscule fragment d'os te

suffit.

— Tu peux aussi te servir d'un morceau de vêtement ou d'un bijou, précisa Virginia. Ou d'une épée...

— C'est comme ça que vous avez réveillé les créatures à Ojai ?

— Oui, répondit Dee.

— Vous avez animé des animaux. Pourrais-je ramener des dinosaures ?

— Oui. Qui tu veux. C'est un pouvoir extraordinaire. Aimerais-tu l'apprendre ?

— Oui. Que dois-je faire ?

— D'abord... aide-moi à pousser les meubles. Apparemment, Mlle Dare ne soulève pas les canapés.

— Comment s'appelle cette magie ? s'enquit Josh. Et pourquoi faisons-nous de la place ?

— Tu vas devenir nécromancien, Josh. D'habitude, il faudrait des décennies pour te former, mais je connais une personne capable de t'offrir ce don instantanément. Il te suffit d'évoquer son esprit. Bien qu'elle vive dans un royaume des Ombres éloigné, tu peux la faire venir ici.

— C'est un Aîné ?

— Mieux que cela, une Archonte. Je te propose d'appeler Coatlicue, la Mère de Tous les Dieux.

— Coatlicue ! C'est de la folie ! s'écria Prométhée.

Il éloigna sa main du crâne rouge qui palpitait et la posa contre sa poitrine. Il avait la peau pâle et ridée, les veines et les os proéminents.

Nicolas, lui, était blême.

— Que fabrique Dee ? Coatlicue ne peut pas enseigner la nécromancie à Josh !

— Coatlicue déteste les Aînés, chuchota Prométhée. Par le passé, elle a mobilisé une armée d'Archontes et a sillonné les royaumes des Ombres où ils ont tout détruit sur leur passage. Comme rien ne peut la tuer, elle a été bannie dans le royaume des Ombres le plus éloigné et le plus inhospitalier jamais créé, pas plus grand qu'un disque de pierre plat. Elle y est depuis des dizaines de millénaires.

— Dee n'est pas fou, enchaîna Nicolas. Il se sait incapable de la ramener dans notre monde et surtout de la contrôler.

— Je ne pense pas qu'il ait l'intention de lâcher

Coatlicue sur Terre, intervint Pernelle, qui regardait Prométhée. Selon toi, Dee est *utlaga*. À mon avis, il a déclaré la guerre aux Ténébreux. C'est sur eux qu'il veut la lâcher. Pendant qu'ils l'affronteront, ils ne s'occuperont pas de lui !

— Mais cette Archonte-ci ne ressemble pas aux autres, continua Prométhée en tapotant le crâne en cristal. J'ai lu les rapports des batailles qu'elle a menées avec les Ténébreux.

Au lieu d'un rire, une espèce de croassement sortit de sa bouche.

— Si Dee parvient à la faire venir ici, elle mourra de faim et le dévorera.

— J'ai compris ! murmura Flamel avec inquiétude. Voilà pourquoi il n'évoque pas lui-même l'Archonte ! Il a choisi Josh pour le faire à sa place.

Prométhée se tourna vers l'Alchimiste. Sa bouche n'était qu'une ligne horizontale.

— Non, Dee n'oserait pas...

Nicolas Flamel secoua la tête. De grosses larmes blanches emplirent les yeux de Pernelle.

— Bien sûr que si. Il compte sacrifier le garçon à la Mère de Tous les Dieux.

CHAPITRE SOIXANTE

Niten ajouta une oreillette Bluetooth à son oreille gauche avant d'appuyer sur un bouton.

— Oui ?

Il écouta avec attention pendant qu'Aifé l'observait. Sophie remua à l'arrière.

— Nous sommes coincés dans les embouteillages, affirma Niten, qui regarda par la fenêtre. On sera là-bas dans une heure, une heure et demie, je dirais. Cela dépendra de la circulation sur le pont.

Sophie s'étendit puis se pencha vers les sièges avant. *Flamel, je pense*, la renseigna Aifé sans émettre un son.

— Ce n'est pas bon... commenta Niten dans le minuscule microphone. Pas bon du tout.

Sophie et Aifé se dévisagèrent. Son ton lugubre les inquiéta.

— Avez-vous un moyen de contrôle sur le garçon ? Une influence quelconque ?

Il écouta en hochant la tête.

— Je lui dis.

Et il raccrocha.

Silencieuses, Aifé et Sophie attendirent que l'immortel rassemble ses pensées et, quand il leur parla enfin, il utilisa sa langue natale.

— Voilà, il n'existe pas de manière facile de le dire et je ne te rendrais pas service si j'essayais de te dissimuler le sérieux de la situation : le Magicien anglais a l'intention de sacrifier Josh à une Archonte. Nicolas, Pernelle et Prométhée se servent du crâne pour regarder à travers les yeux de Josh. Ils entendent ce qu'il entend, mais n'ont aucun moyen de le mettre en garde. De toute manière, même s'ils le pouvaient, ils ne sont pas sûrs que Josh les croirait. À force de discours, Dee lui a empoisonné l'esprit. Le Magicien sait se montrer très persuasif. Apparemment, il a raconté à Josh qu'une Archonte du nom de Coatlicue fera de lui un nécromancien.

— Coatlicue ! s'exclama Sophie quand les souvenirs de la Sorcière affluèrent.

Et ils étaient terrifiants.

— Coatlicue !

La jeune fille eut l'impression de recevoir un coup en pleine poitrine. Pendant un moment, elle ne put respirer. Des points noirs dansaient devant ses yeux. Elle plaqua les mains sur sa bouche pour ne pas hurler.

— Qui est cette Archonte ? demanda Niten à Aifé.

— J'ai déjà entendu ce nom, répondit Aifé. Elle existait bien avant moi. Je crois qu'il y a eu une guerre et qu'elle a été bannie...

— On l'appelle la Mère de Tous les Dieux, expliqua Sophie d'une voix chevrotante. C'était une scientifique d'une grande beauté. Mais elle a mené des expériences sur elle-même qui l'ont rendue laide et folle.

Aujourd'hui, cette Archonte ressemble à une bête affamée.

Sophie se tourna vers Aifé avant de continuer.

— À partir de son ADN, elle a créé les buveurs de sang originels qui sont devenus ta race. Coatlicue est le premier vampire.

CHAPITRE SOIXANTE ET UN

— Vous ai-je déjà dit, commença Billy the Kid, que je n'avais peur de rien ?

— Non, je ne crois pas, répondit Machiavel, las.

Il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui parlait autant que l'immortel américain.

— Bien, parce que ce serait un mensonge, et je déteste mentir.

Billy désigna du menton la créature qui se tenait devant l'immeuble orné de l'aigle américain et des mots *Administration Building* au-dessus de la porte.

— Je n'ai pas honte d'admettre que j'ai peur de ce... cette chose. Qu'est-ce que c'est ?

— Un sphinx. Le corps d'un lion, les ailes d'un aigle, la tête d'une magnifique jeune femme. Et essaie de ne pas l'agacer, Billy. Ce sphinx ne ferait qu'une bouchée de toi.

— Il est laid comme lion...

— Billy...

— Il a des ailes miteuses...

— Billy !

— Et il sent mauvais, comme s'il avait marché dans quelque chose.

— J'ai aussi une ouïe excellente, ajouta le sphinx.

Sa petite tête de femme scruta Billy, puis Machiavel, puis à nouveau Billy. Une langue noire et fourchue dardait entre ses lèvres fines. L'immortel américain loucha dessus.

— Et tu as mauvaise haleine aussi, marmonna-t-il.

Les longues pupilles plates de la créature se dilatèrent.

— Dès que tu en auras terminé avec tes affaires, immortel, je te conseille de ne pas traîner sur Alcatraz.

— Pourquoi ? lui demanda Billy.

— J'ai faim, murmura le sphinx dont la langue frétille.

— On peut commencer ? les interrompit Machiavel avant que Billy n'ait le temps de répondre.

Il sortit de la poche intérieure de son manteau une feuille de papier qu'il agita.

— J'ai des instructions.

— Tu es sûr d'avoir besoin de lui ? s'enquit le sphinx auprès de Machiavel.

La créature lécha les cheveux gras de l'Américain.

— Hum, succulent...

— Oui, j'ai besoin de lui, répliqua Machiavel.

— Et ensuite ? Tu pourrais peut-être me le laisser ? lui suggéra le sphinx sur un ton cajoleur. Comme petite récompense.

— Je verrai.

Au moment où Billy ouvrait la bouche, Machiavel plaqua la main sur sa nuque et serra fort. Sa seule réponse fut un gloussement étranglé.

— Cortduis-nous aux cellules, ordonna l'Italien. J'ai pour instruction de commencer par les amphibiens. Je dois briser le sortilège d'endormissement et relâcher les créatures dans la baie. Nérée et ses filles les guideront jusqu'à la ville. Dès qu'ils auront atteint San Francisco et envahi ses rues, les agents de Quetzalcôatl détourneront un bateau de tourisme et le conduiront ici. Nous chargerons les bestioles restantes et les libérerons sur la côte.

— Cela prendra longtemps ? demanda le sphinx.

— Pourquoi ? T'as rendez-vous ?

Le sphinx révéla une gueule remplie de dents très aiguisées.

— Je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner.

Puis il se tourna vers Machiavel.

— L'arrogance a un goût sucré, comme le poulet. Si tu ne veux pas me le donner, je te l'achète. Je te paierai une fortune pour cet humain.

— Combien ? demanda Machiavel avec le sourire.

— Hé ! s'indigna Billy.

— Combien veux-tu ? s'enquit le sphinx le plus sérieusement du monde.

— Je ne suis pas à vendre ! s'écria Billy.

— Nous en reparlerons plus tard, promit Machiavel au sphinx. Nous devons nous dépêcher ; l'heure tourne. Nos maîtres veulent que ces créatures soient dans le centre-ville à midi.

— Passez par là, je vous retrouve en bas.

Billy s'aperçut à cet instant que leur hôte était trop gros pour franchir les doubles portes. Le sphinx pencha la tête sous un angle peu naturel et agita sa longue langue noire vers Billy. Celui-ci lui tira la sienne en échange.

— Comme du poulet...

Les griffes cliquetèrent sur les dalles tandis que le monstre s'éloignait.

— Ce n'était pas drôle, gronda Billy. Vous savez que ces Aînés

et la Génération Suivante n'ont aucun sens de l'humour. Il vous a pris au sérieux.

— Je l'étais peut-être.

— J'aurais parié que vous me répondriez cela.

Machiavel s'arrêta sur le seuil et se retourna pour contempler la ville de l'autre côté de la baie.

— On a changé d'avis ?

— Non, je jette juste un dernier coup d'œil. Quand on en aura terminé, plus rien ne sera jamais pareil. Nous serons des hors-la-loi.

Billy grimaça.

— J'ai été hors-la-loi toute ma vie. Ce n'est pas si désagréable.

CHAPITRE SOIXANTE-DEUX

— Coatlicue...

Le mot ricocha dans les espaces entre les royaumes des Ombres.

— Coatlicue...

Le mot vibra et trembla, palpita et frémit.

— Coatlicue...

Une seule voix qui appelait.

Il ne lui restait plus que des rêves. Des rêves d'un âge d'or. Des rêves d'une vie dorée. D'une vie où elle était belle. D'une vie où elle était jeune. D'une vie où elle régnait sur le monde. Et voilà que l'on perturbait ses rêves.

— Coatlicue...

Josh Newman prit une profonde inspiration et se concentra sur les quatre épées que Dee avait disposées en carré sur le sol. Toutes luisaient doucement, dégageaient une vapeur rouge, blanche, verte, brune.

— Coatlicue...

— Il te suffit juste de l'appeler, avait assuré Dee. Il y a de la

magie dans les noms, du pouvoir. Elle t'entendra et elle viendra. La combinaison exceptionnelle des quatre glaives et de ta puissante aura l'attirera ici.

— Et elle m'enseignera la nécromancie ?

— Oui.

À cet instant, Josh aurait juré entendre Nicolas et Pernelle hurler : « Non ! » Ils lui crieraient certainement cela s'ils étaient présents... S'il apprenait la nécromancie, il découvrirait la vérité sur les Flamel, les Aînés et davantage encore. Il parlerait aux hommes et aux femmes illustres, leur poserait des questions, découvrirait leurs secrets et l'endroit où ils avaient caché leur trésor. Il ressusciterait les dinosaures à partir d'un seul os, il recréerait les hommes préhistoriques - cette seule idée le stupéfiait - afin que ses parents puissent mieux les étudier. Pourtant, quelque part au fond de son esprit, il se demandait pourquoi Dee, s'il était nécromancien, n'avait pas utilisé ce pouvoir de cette manière. À quoi avait bien pu lui servir la nécromancie ?

— Coatlicue...

Josh se concentra sur le mot. Clarent se trouvait en bas du carré, la pointe vers la gauche ; Durendal à gauche du carré, la pointe vers le haut ; Excalibur au sommet, la pointe vers la droite en direction de Joyeuse, la pointe vers le bas. Des flammes s'élevaient des quatre épées et leurs couleurs commençaient à se mêler au milieu du carré.

Elle dormait.

Et son sommeil durait des milliards d'années.

Elle rêvait.

Et ses rêves duraient des siècles.

Les cauchemars, eux, duraient des millénaires.

Et dans cet endroit dépourvu de lumière, de bruit, de sensations, elle ne savait plus si elle était réveillée ou si elle dormait. Elle existait, simplement.

Rouge. Un point coloré.

Mais dans cette prison immonde, il n'y avait pas de lumière.

Une autre tache : blanche. Petite et lointaine.

Les Aînés l'avaient enfermée dans une obscurité absolue. Il n'y avait jamais eu de lumière. Jusqu'à présent.

Un troisième point : marron.

Et une quatrième lumière. Verte celle-ci.

Elle se tourna vers les lueurs.

La fumée vacillait au-dessus des lames, se distordait, comme mue par la brise.

Virginia enfonça les doigts dans le bras de Dee.

— Il se passe quelque chose.

— Quand elle arrivera, on devra faire vite, la prévint le Magicien. Dès qu'elle apparaîtra dans le carré, nous poussons le garçon vers elle. Tant que le carré n'est pas brisé, elle restera piégée à l'intérieur.

— Sinon...

— On aura un problème.

— Elle est aussi laide qu'on le dit ?

— En nahuatl, on l'appelle Celle aux Robes de Serpents.

— Charmant ! commenta Virginia. Comment Josh va-t-il réagir ?

— Lorsque je l'ai touché tout à l'heure, je lui ai implanté un sortilège de base. Il ne verra qu'une belle jeune femme. Je ne sais pas combien de temps le sort durera. Même s'il hésite, il faudra le pousser vers elle. Une fois qu'elle se sera nourrie, on pourra s'occuper d'elle.

— Et si elle refuse ? l'interrogea Virginia.

— Tu lui joues un air pour l'endormir et nous la renvoyons dans sa prison.

— Tu as pensé à tout, n'est-ce pas, docteur ? lui demanda-t-elle sur un ton sarcastique.

— Oui.

Des pensées floues et cauchemardesques s'accumulaient dans la tête de Josh - images d'un monstre à double tête de serpent qui portait une jupe grouillante de reptiles et commandait une armée horrible sur un champ de bataille boueux.

Face à elle : un homme au visage dissimulé sous une capuche, à la main gauche remplacée par un crochet, et une guerrière rousse à la peau pâle.

— Coat... commença-t-il, mais la voix lui manqua.

Dee émergea de l'ombre.

— Josh ? Ça va ?

— Je... je ne suis pas sûr.. marmonna-t-il, la main sur le front. J'ai une migraine terrible. Cette Coatlicue...

Il s'humecta les lèvres.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Quand elle était Archonte, on la disait d'une beauté extraordinaire. Pourquoi ?

— Je n'arrête pas de penser à des serpents, et je déteste les serpents. Vraiment.

Josh appuya sur ses tempes qui palpitaient et ferma les yeux.

Il n'avait jamais éprouvé une telle douleur auparavant, c'était comme si sa tête allait exploser. Le simple fait de bouger les yeux lui transperçait le crâne de milliers de coups de couteau.

— Virginia, interpella Dee. Tu as de l'aspirine ?

— Je suis une immortelle éveillée, ne sois pas ridicule, répliqua-t-elle en roulant des yeux. Je parie que ce mal de crâne n'est pas naturel.

— C'est une migraine, murmura Josh. Il faut que j'arrête. Vous pouvez prendre le relais ?

— Coatlicue ne traitera qu'avec celui qui l'appelle, marmonna Dee.

Il plaça la main sous le menton de Josh et lui pencha la tête pour mieux observer ses yeux.

— Fais-moi confiance. Je suis médecin.

Les yeux de Josh commençaient à changer de couleur, le rouge s'éclaircissait, des traces de blanc et bleu originels réapparaissaient.

— Tu as souvent des maux de tête ?

— Non, jamais. Tante Agnès en a souvent, mais nous ne sommes pas en temps normal, n'est-ce pas ? remarqua Josh qui serrait les dents.

Son ventre gargouillait ; il était sur le point de vomir.

— Exact, répondit Dee à voix basse...

Cent dix kilomètres plus loin, à Point Reyes, Nicolas et Pernelle reculèrent quand Dee les regarda droit dans les yeux.

Prométhée avait plaqué les deux mains sur le crâne en cristal qui palpitait tel un cœur géant. Les yeux fermés, l'Aîné remuait les lèvres. Il murmurait en une douzaine de langues : « Je vois des merveilles... et des horreurs... des merveilles et des horreurs. »

Les Flamel regardèrent Dee dont les lèvres bougeaient. Une demi-seconde plus tard, sa voix résonna, comme s'il se trouvait dans la même pièce qu'eux.

— Josh, je crois que j'ai un remède contre ta migraine, annonça-t-il. Dis au revoir à Nicolas et à Pernelle.

L'air hébété, Josh répéta :

— Au revoir, Nicolas, au revoir, Pernelle.

Et soudain, l'image s'envola.

Le crâne noircit, Prométhée trembla de tout son corps et glissa de sa chaise pour finir en tas sur le sol. Pernelle se tourna vers son époux. Tous deux étaient hagards et épuisés.

— Que s'est-il passé ?

— Dee savait que nous l'observions. Il a dû jeter un sortilège

de protection. Josh est seul, à présent. Espérons qu'il tiendra jusqu'à l'arrivée des renforts.

CHAPITRE SOIXANTE-TROIS

Un vigile en uniforme s'avança à la porte et toisa l'étrange trio - un Japonais mince en costume noir impeccable, une rousse en tailleur noir et une adolescente aux cheveux en bataille. Derrière eux, un vieux combi Volkswagen était garé n'importe comment le long du trottoir.

La blondinette avait l'index appuyé sur l'interphone et le carillon incessant commençait à taper sur les nerfs du gardien. D'un doigt boudiné, il martela la pancarte collée à la porte.

UNIQUEMENT SUR RENDEZ-VOUS

La fille baissa le bras et fouilla dans ses poches. Elle sortit un tube de baume à lèvres et écrivit en lettres grasses sur la vitre :

ECNEGRU

Le vigile secoua la tête, lui tourna le dos et retourna à son bureau derrière un comptoir dans l'entrée d'Enoch Enterprises. Ces touristes ! Tous les jours, des gens frappaient à la porte pour demander leur chemin ou l'autorisation de monter sur le toit afin de prendre des photos. Personne n'entrait jamais.

Il n'eut pas le temps de s'asseoir. Une vague de chaleur lui

roussit les cheveux de la nuque et il eut l'impression fugace d'une lourde porte volant dans le hall et s'écrasant contre le mur opposé au moment où quelque chose le frappa à la base du crâne et le monde plongea dans l'obscurité.

— Tu aurais pu te contenter d'ouvrir la porte, remarqua Aifé devant la ruine fumante de métal et de verre. Ou de faire fondre la serrure.

Sophie secoua les mains pour les refroidir.

— Parfois, je ne connais pas ma force.

Niten se débarrassa de sa veste de costume et attacha deux épées, un katana et un wakizashi plus court, autour de sa taille, contre sa cuisse gauche.

Aifé disposa deux courtes épées assorties sur ses épaules dans son dos ; une paire de nunchakus pendait dans chacune de ses mains. Un couteau à large lame était aussi sanglé à sa jambe.

De son côté, Sophie déroula le fouet en cuir argent et noir que Pernelle lui avait remis avant de quitter le royaume des Ombres de Prométhée. « Il a été noué à partir de serpents arrachés à la chevelure de la Méduse, lui avait expliqué l'Ensorceleuse. Il tranche la pierre et le métal. Manipule-le avec précaution. »

Attirés par le bruit, deux autres gardiens se précipitèrent dans le hall et s'arrêtèrent net quand ils virent la porte défoncée et

leur collègue avachi par terre. Le premier se rua sur son arme, le second sur sa radio... et une milliseconde plus tard, ils gisaient à leur tour sur le sol. Aifé se frotta les mains après avoir remis son nunchaku dans sa ceinture.

— Je crois qu'on va s'amuser !

Il y eut une explosion d'étincelles quand Niten abattit sa courte épée sur l'ordinateur et les câbles derrière le comptoir.

— Le téléphone et Internet ne marchent plus, annonça-t-il.

Aifé éclata de rire.

— Bien. Nous disposons de quelques minutes avant que quelqu'un remarque l'absence de la porte et appelle la police. Allons chercher ton frère.

— S'il est encore là, remarqua Niten.

— Oh ! Il est là, répliqua Sophie, une main sur le ventre. Je le sens. Il est... en haut.

Miasme sombre en suspension dans l'air, la fumée qui s'élevait des Épées du Pouvoir empestait désormais.

— Coatlicue arrive, affirma Dee dans le dos de Josh. Reste concentré. Reste fort. Tu as été éveillé. Tu as appris la magie de l'Eau et la magie du Feu. Mais ce ne sont pas des magies concrètes. Bientôt, tu connaîtras la plus rare de toutes, l'art obscur de la nécromancie et ensuite, plus rien ne te sera

impossible. Tu apprendras des merveilles. Comme moi.

La colonne de fumée sale atteignait presque le plafond. Elle avait la couleur d'une boue zébrée de rouille. Une odeur rance s'insinua dans la pièce : celle des serpents.

— Coatlicue...

Josh essayait de se concentrer, mais l'odeur de serpent le rendait malade et les images de la créature à tête de reptile réapparaissaient. Il ignorait d'où elles venaient. Des Flamel peut-être ? Tentaient-ils de distraire son attention ? Ils connaissaient sa phobie des serpents.

D'après Dee, ils avaient provoqué sa migraine et sûrement voulu contrôler ses pensées. Le docteur les avait neutralisés à l'aide d'un sortilège de protection et, à l'instant où il l'avait activé, toute trace de cet affreux mal de tête et de cette nausée infecte avait disparu. Apparemment, Dee avait vu juste au sujet des Flamel. Ils avaient bel et bien attaqué Josh, bien que le garçon ne comprît pas pourquoi. Une seule raison lui venait à l'esprit : ils ne souhaitaient pas qu'il devienne nécromancien. Peut-être avaient-ils peur de ce qu'il pourrait découvrir sur eux, sur les Aînés...

Lumière.

Chaleur.

Chair.

Le parfum alléchant de la vie.

Le picotement d'une aura puissante.

Qui l'appelait. Encore et encore.

Coatlicue courut, tomba, rampa, marcha sur des jambes qui n'avaient pas servi depuis des millénaires, vers la lumière, vers la liberté.

— Coatlicue... grogna Josh, la voix rauque.

La fumée des glaives s'était solidifiée devant lui et il crut voir bouger quelque chose derrière cet épais drap marron.

Il imaginait ce qu'il ferait avec la Magie de la Nécromancie quand... une seconde... Dee n'avait-il pas appelé cela un art et non une magie ? Quelle était la différence ? Et quelles étaient les règles de la nécromancie ? Comme elle devait se nourrir de son aura, elle suivait forcément les règles magiques de base qu'il avait déjà apprises. Bien, il lui faudrait choisir avec soin ceux qu'il ramènerait d'entre les morts. Combien de temps pourrait-il les garder auprès de lui ? Y avait-il une limite de temps ?

— Coatlicue...

Josh loucha. Oui, on bougeait derrière la brume.

Il convoquerait Léonard de Vinci, soi-disant enterré à Amboise. Il adorerait discuter avec Mark Twain, Einstein...

La fumée brune ondula. Deux mains surgirent et l'écartèrent tel un rideau.

Coatlicue apparut.

Elle était très belle.

— Où est-il ? hurla Sophie, tourneboulée par la frustration et la panique.

Ils avaient gravi tous les étages et n'avaient rencontré aucun employé dans les bureaux, juste quelques vigiles en uniforme qui étaient tombés sous le nunchaku d'Aifé mais aussi les coups de pied et de poing éclair de Niten.

— Nous sommes au dernier étage, annonça Niten en frappant du pied la porte vitrée.

La serrure sauta et il entra dans ce qui ressemblait au bureau privé de Dee. Niten inspecta la pièce, vérifia tous les couloirs adjacents.

— Rien. Une salle de bains, une cuisine, un petit ascenseur personnel. Aucun signe de Josh.

Aifé pivota vers Sophie.

— Tu disais qu'il était là, que tu l'avais senti.

— Oui.

Une migraine nauséuse l'assaillait peu à peu.

— Réfléchis. Où est-il maintenant ?

Sophie reprit son souffle, se concentra puis fronça les sourcils, perplexe.

— Il est en bas.

Niten passa devant et ils se ruèrent dans l'escalier. Ils sautèrent par-dessus le corps des vigiles inconscients.

— Douzième étage ! s'écria l'immortel japonais.

Debout dans la cage, Aifé se tourna vers Sophie.

— Et maintenant ?

La jeune fille visualisa le visage de son jumeau et cligna des yeux. L'index levé, elle désigna le plafond.

— C'est impossible. J'ai l'impression qu'il est en haut maintenant.

Niten grimaça et dévisagea Aifé.

— Un étage secret, annoncèrent-ils en chœur.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRE

Josh dévisagea Coatlicue. C'était la créature la plus belle et la plus élégante qu'il ait jamais vue. Grande - entre deux mètres vingt et deux mètres quarante-, elle semblait sortir d'une fresque peinte sur une tombe égyptienne. Des cheveux noir de jais tombant tel un rideau de soie sur ses épaules, une frange droite au milieu du front, elle avait les yeux dessinés au khôl, la peau cuivrée et les yeux d'un brun foncé et chatoyant. Elle portait une robe blanche simple et était pieds nus. Elle toisa Josh puis lui adressa un sourire chaleureux. Alors que ses lèvres ne remuaient pas, Josh entendit clairement sa voix dans sa tête. *Tu m'as appelée et je suis venue. Je m'appelle Coatlicue...* Lorsqu'elle tendit la main, il remarqua le motif peau de serpent sur ses ongles.

Sans réfléchir, Josh fit un pas en avant et leva la main droite.

Une paroi enflammée jaillit devant Josh, lui grilla les cheveux, les sourcils et le fit basculer en arrière. Il cria quand il glissa sur le sol. Sa voix aiguë reflétait sa terreur. Il entendit Dee rugir de colère et Virginia hurler. Il fit une roulade et, au travers des flammes qui dansaient, il aperçut sa sœur dans l'encadrement de la porte, à l'autre bout de la pièce, du feu s'échappant encore de ses doigts.

— Sophie ?

Sonné, désorienté, il se remit debout et poussa un grognement quand on le frappa dans le dos. Il tomba en avant dans les flammes, vers Coatlicue. Pour se protéger du feu, il leva les paumes devant lui et, aussitôt, la flamme s'éteignit, si bien qu'il s'affala à quatre pattes aux pieds de Coatlicue.

— Josh ! hurla Sophie.

Tu t'appelles Josh ? Prends ma main, Josh.

Et il obéit.

Sous les yeux horrifiés de Sophie, Josh se dirigea vers la créature piégée entre les quatre épées disposées en carré. Le corps de Coatlicue ressemblait vaguement à celui d'une femme tandis qu'elle arborait des griffes de crocodile et deux têtes de serpent sur un cou épais. Une longue robe composée uniquement de serpents frémissants la recouvrait. Tapie dans l'ombre derrière Josh, la comparse de Dee, une femme nommée Virginia Dare, poussa méchamment son jumeau à l'intérieur du carré.

Par instinct, Sophie déroula le fouet de Pernelle, qui claqua dans l'air avant d'entailler le dos du monstre. Une tête de serpent pivota vers Sophie et lui cracha du liquide blanc au visage. Le reptile rata son coup et la salive bouillonnante attaqua le sol.

Niten dégaina ses deux épées et se jeta sur Dee. Une lame

fumante d'un jaune sulfureux apparut dans la main du Magicien, qui frappa aussitôt l'immortel japonais.

Niten para facilement ses assauts. Des étincelles crépitaient chaque fois que ses armes en métal heurtaient la lame incandescente de Dee. Le guerrier faisait tourbillonner ses épées et prenait peu à peu le dessus tandis que le Magicien rétropédalait et agitait désespérément son épée telle une faux.

L'armure argentée de Sophie enveloppa son corps quand elle se rua sur Coatlicue ; son fouet craquait et sifflait dès qu'elle l'abattait sur la créature.

— Rends-moi mon frère !

Aifé se précipitait vers Josh quand Virginia s'interposa, une flûte dans une main, un tomahawk dans l'autre.

— Tu crois me vaincre avec ça ? se moqua Aifé face à l'arme rudimentaire.

— Non, avec ceci.

Virginia porta la flûte à ses lèvres et émit une seule note. La guerrière s'effondra instantanément. Les mains sur les oreilles, elle se tordait de douleur par terre. Au-dessus d'elle, Virginia faisait tournoyer le tomahawk.

— Je n'ai jamais tué un vampire de la Génération Suivante, annonça celle-ci. Il faut une première fois à tout, je suppose.

Josh fut horrifié quand sa sœur cingla la belle jeune femme avec un long fouet. Coatlicue poussa un cri aigu qui lui brisa le cœur. Les yeux écarquillés, elle tira Josh vers elle, vers les épées.

— Pourquoi ? gémit-elle, blessée.

Comme il ne connaissait pas la réponse, Josh secoua la tête. Sophie commettait une très grosse erreur en s'en prenant à Coatlicue. Puis il se retourna. Niten s'acharnait sur Dee avec sauvagerie, ses épées luisaient chaque fois qu'il contraignait le Magicien à reculer jusqu'au mur. Seule Virginia semblait avoir le dessus car la guerrière aux cheveux roux gisait à ses pieds. Il grimaça : l'extraordinaire Aifé ne l'était peut-être pas tant que cela.

Josh se tourna vers sa sœur, parée de son armure complète, quasiment une inconnue pour lui. Elle attaquait en permanence l'Archonte sans défense.

— Non, murmura-t-il avant de crier : Non !

Il essaya de s'envelopper dans son armure mais il était épuisé à force d'avoir appelé Coatlicue.

— Stop ! croassa-t-il en vain.

Sophie l'ignore.

Et par hasard, l'orteil de Josh toucha la lame en pierre devant lui ; Clarent vibra, palpita, l'apostropha. Évidemment ! Le

glaiive renouvellerait son aura, lui apporterait la force dont il avait besoin pour protéger Coatlicue. Josh s'agenouilla et s'empara de l'arme chaude.

Du coin de l'œil, Dee vit Josh se pencher et saisir une épée. Son cœur s'arrêta de battre. Si le carré était brisé, Coatlicue serait libre, et tout serait perdu.

Profitant de cet instant d'inattention, Niten se rua de plus belle sur son adversaire. Ses deux épées fondirent sur la poitrine de Dee... et se brisèrent. Niten cligna des yeux, surpris.

— Tu as oublié qui j'étais ? se moqua le Magicien.

D'un poing brûlant, il attrapa Niten par la chemise et le jeta à travers la pièce. L'immortel heurta un canapé en cuir et rebondit.

Lorsqu'elle vit Virginia lever son tomahawk au-dessus d'Aifé, Sophie déroula son fouet dans sa direction. Il lui lacéra la peau quand il s'enroula autour de la hache et la fit voler dans les airs.

Virginia poussa un grognement de rage qui s'interrompit à la seconde où Aifé la serra à la gorge.

Josh souleva Clarent et brisa le carré.

L'afflux d'énergie libéra le garçon de l'emprise de Coatlicue et le projeta contre Dee. Tous deux percutèrent violemment le

mur derrière eux. Il arracha Aifé à Virginia, qui bascula en arrière. Il plaqua Sophie par terre, lui enleva son armure et la vida de son aura en un instant.

Dans un sifflement de triomphe, Coatlicue s'avança dans le monde.

— Ah ! cela faisait longtemps que j'attendais ce moment. Un nouveau monde à conquérir. De la viande fraîche. Du sang frais.

Les têtes de serpent jumelles s'intéressèrent à Sophie.

— Toi d'abord. Ton joujou m'a piquée.

Tous les serpents de sa robe dressèrent leur tête minuscule et des centaines de langues fourchues frémirent.

— Une aura d'argent. Un amuse-gueule avant que je me repaisse de l'or.

Coatlicue s'approcha de Sophie.

Tituba.

Se pétrifia.

— Je ne pense pas, intervint calmement Aifé.

Elle avait sauté sur le dos de l'Archonte et broyait entre ses bras les deux têtes de serpent. Coatlicue se débattit, essaya de se débarrasser de l'importune, mais la guerrière tenait bon.

Tous les reptiles de la robe ripostèrent, la mordirent encore et encore. La guerrière grimaçait de douleur.

— Voyons qui va mourir la première, clama-t-elle en montrant ses dents acérées. Tu as créé ma race. Nous possédons ton ADN. Tu sais donc à quel point le Clan des Vampires est fort !

Elle tira l'Archonte en arrière, loin de Sophie, près des trois épées et du rideau de fumée en lambeaux. Puis la guerrière aux grands yeux vert vif fixa Sophie.

— Tu m'as sauvé la vie.

Bien que chancelante, Sophie se releva.

— Aifé ?

— Aifé. De la Génération Suivante. Hum... C'est toi que je vais dévorer en premier. Tu t'affaiblis à vue d'œil.

Coatlicue triomphait. De plus en plus de serpents mordaient la guerrière. Leur venin pâle ruisselait sur sa peau.

Quand elle comprit ce qu'il se passait, Sophie brandit son fouet mais elle n'osa pas frapper Coatlicue de peur de blesser Aifé.

— Aifé, lâche-la. Écarte-toi...

La guerrière tira à nouveau l'Archonte en arrière ; les griffes de la créature laissèrent de grandes traînées dans le sol.

Sophie vit là une ouverture et la frappa, mais elle n'avait plus de force dans les bras et son fouet ne fit qu'érafler le pied de l'Archonte.

Aifé profita que Coatlicue levait la jambe pour l'entraîner un peu plus. Déséquilibrée, l'Archonte chancela et tomba sans que la guerrière lâche les deux têtes opiniâtres. Prises de frénésie, elles mordirent et crachèrent à qui mieux mieux. Aifé regarda Sophie.

— Quand tu trouveras ma jumelle, murmura-t-elle, dis-lui... dis à Scathach que... j'ai fait ça... pour elle.

Et soudain, dans un ultime effort, Aifé traîna Coatlicue dans le carré brisé et au travers du rideau déchiré de fumée sale.

Le rideau disparut dans une détonation qui brisa toutes les vitres et tous les miroirs du bâtiment. Les écrans de télé suspendus s'écrasèrent sur le sol ; les conduites d'eau explosèrent et inondèrent la pièce ; une immense fissure zébra un mur et remonta jusqu'au plafond, si bien qu'une partie de l'étage supérieur dégringola. Des fils électriques coupés projetèrent des étincelles aux alentours, déclenchant des débuts d'incendie.

Choquée, ankylosée, sourde et incapable de bouger, Sophie Newman regarda Dee qui se relevait tant bien que mal. Il souleva Virginia Dare puis Josh.

Celui-ci se redressa, la dévisagea... mais elle ne voyait que ses yeux rouge sang... et une haine absolue sur son visage

pâle.

Dee rassembla en toute hâte les trois épées. Il en lança une deuxième à Josh et se fraya un chemin dans la pièce dévastée vers le Codex.

Quand Sophie voulut appeler son frère, sa bouche pâteuse ne put articuler son prénom. Lorsqu'elle tendit la main vers lui, il lui tourna lentement et délibérément le dos afin de suivre John Dee et Virginia Dare hors de l'immeuble en flammes.

Il ne jeta pas un regard en arrière.

CHAPITRE SOIXANTE-CINQ

C'est un henge néolithique, affirma Shakespeare face à deux grandes pierres levées surmontées d'une dalle massive. Comme Stonehenge.

— Je m'en suis inspiré pour le construire, précisa Marethyu. Tous les royaumes des Ombres sont reliés les uns aux autres par une porte ou deux, voire plusieurs pour ceux qui ont la taille d'une planète. Quand j'ai créé ce monde, j'avais besoin de deux nexus. Un pour me connecter à celui de Paris...

— Vous saviez que nous l'utiliserions ! l'interrompit Scathach.

— Oui.

— Il faudra que vous m'expliquiez un jour, décréta Scathach avec sérieux.

— Peut-être... Un jour...

— Ceci est l'autre portail ? demanda Jeanne. Où mène-t-il ?

— Au Carrefour des Royaumes, répondit Marethyu, qui s'avança entre les deux piliers et disparut.

— Je déteste les nexus, marmonna Scatty. Laissez-moi vérifier

qu'aucune mauvaise surprise ne nous attend de l'autre côté.

Épées au poing, elle fonça. Une seconde plus tard, un visage sans corps un peu verdâtre apparut à mi-hauteur.

— La voie est libre.

Shakespeare la suivit, puis Jeanne et Saint-Germain, main dans la main. Palamède fut le dernier à évacuer le royaume du Pléistocène. Derrière lui, le paysage pâlisait et mourait. Les couleurs fanaient et l'horizon s'évaporait en une fine poussière scintillante qui tourbillonnait dans le ciel sans nuages. Pour finir, celui-ci se décomposa et laissa la place à une nuit absolue. Une par une, les lunes s'éteignirent. Le monde, sa flore extraordinaire, sa faune diverse périssaient parce que l'homme au crochet n'en avait plus l'utilité. Ce royaume avait été fabriqué dans un but unique : prendre au piège (ou sauver ?) Scathach et Jeanne. Marethyu devait savoir que Saint-Germain partirait à la recherche de sa femme. Le grand Chevalier fronça les sourcils : comment avait-il deviné que Shakespeare et lui suivraient leur ami ? Pour un homme se disant du passé, Marethyu en savait long sur l'avenir...

Qui était l'homme au crochet ?

Le Chevalier sarrasin bondit au travers du henge au dernier moment, peu avant que le portail lui-même ne fut réduit en poussière.

L'homme au crochet attendait Palamède de l'autre côté.

— Content que tu te joignes à nous. J’espérais que tu ne traînes pas trop.

Puis il se tourna vers le petit groupe et leva le bras. Son crochet brillait sous la lumière chaude et dorée qui illuminait partiellement une vaste grotte.

— Bienvenue à Xibalba. Pas le temps de visiter, nous devons partir sur-le-champ. La chaleur de notre corps et de notre aura va attirer des gardiens particulièrement répugnants. Suivez mes pas et surtout ne vous écartez pas du chemin.

— Je déteste cet endroit, grommela Scathach, qui se bouchait le nez pour ne pas respirer l’horrible odeur de soufre.

— Tu es déjà venue ici ? s’étonna Marethyu.

— Ainsi vous ne savez pas tout ! ironisa-t-elle.

— C’est vrai, mais j’en sais assez.

— Où allons-nous ? lui cria Saint-Germain.

— Je vais vous faire traverser une série de portails...

— Non, plus de nexus, gémit Scathach.

— J’ai peur que si. Bien que ceux-ci ne soient pas ordinaires. J’ai accordé une faveur à Cronos et, en échange, il a disposé ces portes pour moi. Ne me quittez pas d’une semelle. Les royaumes à venir possèdent treize portails : nous devons

franchir les bons nexus dans le bon ordre.

— Sinon ? s'enquit Shakespeare.

Marethyu secoua la tête.

— Crois-moi, mieux vaut que tu l'ignores.

— Bien au contraire, marmonna le Barde.

Ils coururent le long d'un sentier étroit qui serpentait en surplomb d'une énorme mare de lave à la croûte noire. Des bulles remontaient à la surface où elles éclataient. Lorsqu'elles crachaient des roches liquides, ils se seraient crus à un feu d'artifice. Parfois les rubans de lave touchaient le plafond ; des fils fondus restaient collés quelques instants, pendouillaient puis s'écrasaient en contrebas telle une méchante pluie de grêlons.

— Par ici, leur cria Marethyu, qui désignait la plus étroite des neuf ouvertures dans l'immense grotte circulaire.

— Ce sont les Neuf Portails des royaumes des Ombres. À partir d'ici, vous pouvez vous rendre dans une myriade de mondes.

Alors que toutes les entrées comportaient des glyphes archaïques, Shakespeare remarqua que les dessins situés au-dessus de la porte indiquée paraissaient plus anciens, plus simples que les autres.

— Voici la porte zéro, précisa Marethyu avant de la franchir.

Ils le suivirent...

Dans un monde de cristal, où même le soleil était de verre et le sol de tessons de cristal brisé. Treize portails translucides étaient dressés sur un lac miroir.

— Par le premier portail, annonça Marethyu en leur montrant un tracé délicat de verre filé.

Ils foncèrent...

Dans un royaume de sable vert qui ondulait et dessinait des motifs hypnotiques. Un énorme soleil rouge dominait le ciel. Il était si près d'eux qu'ils voyaient les flammes jaillir. Les explosions solaires étaient assorties aux dessins dans le sable. Ici, les treize portails étaient en silice étincelante.

— À nouveau par le premier portail, déclara Marethyu, qui se précipita entre les deux piliers trapus.

Un monde de glace qui empestait le lait tourné, où les treize portes ressemblaient à de la crème caillée.

— Par le deuxième portail...

Un monde en métal, où le sol était d'acier, le ciel de la couleur du plomb, les treize portes des blocs de fer rouillés.

— Le troisième portail...

Un monde envahi par un brouillard jaune et toxique où résonnaient des cris déchirants de bébés. Les treize portails étaient des piliers de fumée mobiles et informes qu'ils distinguaient à peine de la brume.

— Le cinquième portail...

Un monde d'huile noire et de goudron poisseux où des insectes métalliques mangeaient le pétrole et les treize portails étaient sculptés dans du charbon.

— Le huitième portail...

Un monde dévasté par un cataclysme, une coquille vide en guise de ville, arrosée par une pluie au goût de cendres. Un bâtiment - peut-être un hôtel autrefois - possédait treize portes ouvertes.

— Et le dernier, le treizième...

Ils parvinrent à une colline en pente douce émaillée de petites fleurs jaunes et blanches. Dans le ciel d'un bleu très pâle glissaient des nuages blancs ; l'air chaud avait un goût de sel.

Il inspirèrent tous à pleins poumons afin d'évacuer les odeurs empoisonnées des divers royaumes traversés. Marethyu gravit la colline et s'arrêta à son sommet. Un à un, les autres le rejoignirent.

Ils surplombaient une île paradisiaque.

S'étendait à perte de vue une ville en or semblable à un labyrinthe ; des canaux bleus l'encerclaient et serpentaient en elle. Un nombre incalculable de drapeaux et de fanions multicolores ondulait au-dessus des bâtiments ; les rires et la musique s'élevaient doucement dans l'air parfumé.

Au centre de l'île se dressait une immense pyramide à degrés. Le sommet aplati comptait des centaines de mâts et les points minuscules escaladant et descendant ses flancs témoignaient de sa taille titanesque.

— Vous contemplez la légendaire Pyramide du Soleil, déclara Marethyu en la désignant avec son crochet. Bienvenue sur l'île de Danu Talis.

CHAPITRE SOIXANTE-SIX

Prométhée referma son téléphone portable avant de regarder Nicolas et Pernelle. En une heure, l'Aîné avait vieilli de manière visible. Ses cheveux roux étaient parsemés de blanc ; il semblait fatigué et malade.

— C'était Niten, dit-il d'une voix calme.

Les Flamel devinèrent que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Josh a appelé Coatlicue. Sophie, Niten et Aifé sont arrivés au moment où l'Archonte sortait de son royaume des Ombres mais elle était encore piégée par un sortilège de Dee. Josh l'a libérée dans notre monde par accident.

Sa voix se fit plus grave, de la fumée blanche s'échappait des larmes qui roulaient sur ses joues.

— Aifé s'est sacrifiée pour ramener Coatlicue dans sa sinistre prison. La guerrière est partie. Pour toujours.

— Et les jumeaux ? souffla Pernelle.

— Sophie est en sécurité avec Niten. Par contre, quand le Magicien et Virginia Dare se sont enfuis, Josh les a accompagnés. De son plein gré. Les Ténébreux ont gagné un

allié.

FIN DU LIVRE IV